

W-FENEC

MAGAZINE



HEADCHARGER

JUNIORE / DARIA / COILGUNS / KING BUZZO & TREVOR DUNN
SEPULTURA / WIZARD MUST DIE / SYLOSIS / MONONC' SERGE
WE HATE YOU PLEASE DIE / IN YOUR FACE / KLONE



1224

ÉDITO

Le gars sympa qui se soucie des autres avec une jolie barbe blanche a failli passer la nuit du 24 au 25 au fond d'un trou plutôt qu'à parcourir la planète auprès de ses animaux favoris. Rassure-toi, il n'a jamais été question d'enfermer le Père Noël pour l'empêcher de distribuer des cadeaux.... Par contre, inquiète-toi car on est passé pas loin de voir un défenseur de la cause animale être encagé encore de trop longues semaines et pourquoi pas y finir sa vie comme l'aurait aimé le Japon. Si on présente sa libération comme un conte de Noël et un «happy end», il ne faudrait pas oublier ces 5 mois aussi cauchemardesques qu'ubuesques.

Dans quel monde vivons-nous ? Quel monde voulons-nous laisser à nos enfants ? Car Paul Watson a 74 ans, ce qu'il défend et cherche à protéger, c'est bien plus ce qu'il veut léguer que ce dont il veut encore profiter. Est-ce qu'on veut d'un monde où un état, au mépris des lois internationales, chasse et tue près d'une baleine par jour au nom de la «recherche scientifique» ? Putain mais c'est pas en découpant les cétacés en petits cubes qu'on fait avancer la recherche... Le crime du boss de Sea Shepherd ? Vouloir s'interposer entre des animaux sans défense et en voie de disparition et des navires usines, un projectile (une boule de produit altérant le goût de la baleine) envoyé depuis l'un de ses bateaux aurait blessé un membre d'équipage japonais... Que le Japon croit à cette fable, pourquoi pas, même si des images prouvent le contraire. Mais

voulons-nous d'un monde où Interpol suit la demande nipponne d'arrêter Paul Watson ? Comment imaginer qu'un des dix premiers pays pour le respect des droits de l'Homme, le Danemark, arrête cet homme pour ces motifs et le laisse enfermer 5 mois au Groenland ?

La justice danoise a finalement décidé, après de trop longues semaines, de ne pas extraditer le défenseur des cétacés, lui évitant la prison jusqu'à la mort que lui promettait le Japon. Le déshonneur est en parti sauf. Grâce à l'action diplomatique de certains états ? Peut-être. Grâce à la mobilisation de milliers de citoyens sur toute la planète ? Certainement ! Le Danemark a une image à soigner et le poids médiatique comme l'influence des réseauteurs l'a fait renoncer à l'extradition pour des raisons qui auraient dû éviter toute arrestation en juillet...

Le dangereux «écoterroriste» (pour reprendre le mot des potes du Rassemblement National) fêtera Noël en famille et passera certainement son année 2025 au service des autres et d'une planète qui a, plus que jamais, besoin de chacun.

■ Oli



SOMMAIRE

006 HEADCHARGER

016 JUNIORE

021 ENVY

024 GROWL AND SCREAM

034 SILMARILS

039 COILGUNS

048 NEIGHBORING SOUNDS

058 SYLOSIS

067 LIVE IN PARIS

074 IN YOUR FACE

099 KLONE

104 GET THE SHOT

115 WE HATE YOU PLEASE DIE

120 MONONC' SERGE ET ANONYMUS

131 DARIA

138 SEPULTURA

158 KING BUZZO & TREVOR DUNN

167 INTERVI OU : WIZARD MUST DIE

174 HUGUI(GUI) LES BONS TUYAUX

184 LES DISQUES OUBLIÉS

186 DANS L'OMBRE : PATRICK



KID LOCO - 13



KAEDERIC - 156



SALA BESTIA - 113



WORMSAND - 97

Ont participé à la rédaction de ce numéro :

Oli, Ted, Éric, Gui de Champi, Julien, Guillaume Circus, JC, Pooly, Deux Fré, Nolive, Gab, Oofzos, ...

Maquette couverture et mag : Oli

Toutes photos (sauf précisions) : DR

Photo couverture : Simon Gosselin

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN NOVEMBRE

Les projets qui impliquent Mike Patton n'ont pas le moral en ce moment : tout d'abord, le claviériste co-fondateur de **Faith No More**, Roddy Bottum, a annoncé que le combo est en «hiatus semi-permanent», et Buzz Osborne a déclaré qu'il ne pensait pas que **Fantômas** se reformerait dans le futur.

Alors qu'ils partageaient une tournée commune au Royaume-Uni, Dryden Mitchell, le chanteur d'**Alien Ant Farm**, s'est fait frapper au visage par Chad Ginsburg de **CKY** qui a donc été viré de la tournée.

Le magazine **Rock Sound** est de retour, désormais en digital.

Tim Alexander a quitté **Primus** car il n'aurait plus de passion pour la batterie... Mais il a cependant précisé que sa décision était plus basée sur une mise en priorité de sa santé physique et mentale.

En novembre on a perdu Peter Sinfield, membre co-fondateur de **King Crimson**.

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN DECEMBRE

La frontwoman d'**Otep**, Otep Shamaya, a annoncé se retirer du music business alors qu'elle répondait à une question d'un fan qui s'étonnait qu'elle mettait tout son matériel musical en vente.

L'ex-frontman de Killswitch Engage, Howard Jones, et Adam Dutkiewicz, guitariste actuel de KSE ont décidé d'appeler leur projet commun **Burn Eternal**.

Bumblefoot a annoncé son nouvel opus intitulé ...Returns! pour le 24 janvier. Le premier single instrumental, intitulé «Simon in space», est sur le net, avec le chat du leader comme héros.

L'affiche du **Hellfest** 2025 est tombée avec Korn, Muse, Scorpions, Linkin Park, Electric Callboy, Within Temptation, Judas Priest, Falling In Reverse, The Hellacopters, Sex Pistols feat. Frank Carter, Turnstile, Knocked Loose, Orange Goblin, Russian Circles, Jerry Cantrell, Jinjer, Exodus, Leprous, Dethklok, Alcest, In Extremo...

Iron Maiden a annoncé son nouveau batteur suite au départ des tournées de Nicko McBrain. Ce sera Simon Dawson, un batteur de session et collègue de Steve Harris au sein de **British Lion**.

QUI A DIT ?

Les codes, en général, on ne s'en occupe pas !

- A. Headcharger
- B. We Hate You Please Die
- C. Juniore
- D. Daria

Quand on fait des voyages ensemble, le temps file et chaque journée est très remplie. Quand on se voit moins, le temps paraît plus long. C'est pour ça qu'on se dit souvent que ça devrait se compter en année de chien.

- A. Juniore
- B. Coilguns
- C. Wizard Must Die
- D. Klone

La paternité joue, je pense, un rôle déterminant dans la manière d'évoluer et d'appréhender le monde.

- A. Klone
- B. Headcharger
- C. Daria
- D. Juniore

C'est évidemment de la musique qui est pensée pour le live, même si on a adoré travailler sur l'album en studio et bosser sur sa production.

- A. We Hate You Please Die
- B. Coilguns
- C. Headcharger
- D. Daria

Du coup, faire une release sans disque, c'est comme promener une laisse sans chien...

- A. Daria
- B. We Hate You Please Die
- C. Wizard Must Die
- D. Headcharger



HEADCHARGER

CE SONT SÉBASTIEN (CHANTEUR) ET ROMAIN (BASSISTE) QUI RÉPONDENT À NOS QUESTIONS SUR LE NOUVEL OPUS DE HEADCHARGER, D'OÙ VIENT CE SWAY ? ET OÙ VA-T-IL ? C'EST PRESQUE PHILOSOPHIQUEMENT QU'ILS NOUS RÉPONDENT ET NOUS EN APPRENNENT PLUS SUR LA VIE DU GROUPE EN REMERCIANT LARGEMENT LEUR LABEL, NE SÉRAIENT-ILS PAS EN TRAIN DE RENÉGOCIER LEUR CONTRAT ?

Sway n'est pas un des titres de l'album, pourquoi ce nom ?

Seb : Tu sais, quand c'est ton huitième album, il faut être certain que tu as encore des choses à dire et à proposer. On avait l'image de la flamme qui vacille. En effet, quand on a composé cet album, il y a eu des fois des questionnements, des coups de moins bien, mais aussi plein d'idées, de souffles positifs et surtout cette flamme qui nous tient...

Rom : Sway, comme vient de le dire Seb, signifie «vaciller»... En choisissant ce nom d'album, on a voulu sous-entendre la vie d'un groupe, avec les hauts, les bas, les moments de doute que l'on peut vivre pendant 20 années d'existence ! On ne voulait pas spécialement le nom d'un titre qui figure sur l'album, mais plutôt quelque chose qui parle de notre vie de groupe ! Quelque chose qui a réellement du sens pour cet anniversaire... c'est quand même notre 20ème année d'existence !

C'est le même groupe, la même équipe de production, le même label que pour l'album précédent, ça facilite les choses ?

S : Forcément oui, mais pas que... On a voulu que ce Sway forme une sorte d'unité autour de ceux qui bossent dessus. La production artistique a inclus peut-être encore plus le travail de Guillaume Doussaud du Swan Sound Studio. C'est réellement un membre d'Headcharger dans cette phase. Nous avons aussi écouté les conseils de notre label et enfin et surtout, nous nous sommes écoutés nous cinq. C'est certainement l'album de Headcharger où cette notion de groupe a été la plus respectée.

R : Maintenant, on se connaît bien, et même très bien... On connaît les points forts, mais aussi les points faibles de chacun ! Et on sait aussi ce que l'on veut, et ne veut pas ! Et ça, ça facilite vraiment les choses ! On gagne beaucoup de temps sur la composition des titres. Et comme notre maison de disque, le label At(h)ome, nous laisse carte blanche, on ne

se prive pas, on fonce et on fait ce qu'il nous plaît ! C'est une véritable chance d'être entouré par des personnes aussi compétentes, et qui ont une confiance sans failles en nous ! On peut bosser et créer sereinement.

Vous n'avez pas peur de voir s'installer une routine ?

S : Pas du tout. Chaque album a vraiment son histoire et clairement, nous sommes différents sur chacun d'entre eux. Faire vivre un groupe de rock en France est tout sauf routinier. Tu dois tout le temps t'adapter et c'est aussi tout le charme de ce métier.

R : On aurait arrêté depuis bien longtemps si cette routine s'était installée... Rien que le fait d'avoir intégré Antoine (batterie) et Dav (guitare) il y a maintenant 5 ans, nous a remis sur les rails pendant au moins 10 ans (rires). Ils nous ont remis une fraîcheur et une envie de continuer encore longtemps ! Ça fait énormément de bien, et c'est surtout très motivant pour l'avenir !

Le fait de mieux vous connaître vous a permis d'aller plus loin dans le côté doux comme dans le côté saturé ?

S : Peut-être, en effet. Nous, le fait de mieux nous connaître nous a sûrement décomplexés et donc d'aller encore plus loin dans la manière dont on a composé ce Sway.

R : C'est toujours la même chose depuis les débuts du groupe... On a toujours été cinq entités assez différentes dans nos goûts musicaux ! Et c'est, je pense, ce qui fait notre force : on peut piocher dans les influences de chacun pour composer nos morceaux, et c'est ce qui nous permet de nous renouveler, et d'apporter toutes ces nuances musicales ! Et avec Antoine et Dav, on a pu encore plus pousser dans ce sens ! Ils nous ont confirmé que ce côté clair / obscur était vraiment l'essence de Headcharger.

J'ai l'impression que vous avez tous individuellement pu mieux vous exprimer grâce à la connaissance des autres...

S : C'était complètement l'idée. On voulait que cet album soit le plus cohérent possible tout en respectant nos individualités.

Les textes arrivent après la musique ? Est-ce qu'ils sont influencés par les ambiances ou les thèmes, pas toujours joyeux, s'imposent quelques soient les ambiances musicales ?

S : Tout dépend réellement de la musique et des mélodies. J'ai des images qui s'imposent à moi assez naturellement. En effet, ce n'est pas toujours joyeux, mais pas toujours triste non plus. En vérité, j'essaie de plus en plus de raconter des histoires. Ça reste toujours du 2ème degré parce que je trouve important que chacun laisse courir son imagination.

L'artwork est signé Jo Riou, un spécialiste de l'imagerie stoner, c'est vous qui avez demandé à ajouter cette dimension un peu spatiale ou futuriste ?

R : À la base, on avait une idée que l'on peut imaginer comme une sorte de concept ! On voulait mettre en artwork ce qu'est la vie d'un groupe

... ou juste la vie tout court, avec les hauts et les bas, la variété de chemins qui se présentent à nous... Pas aisé à tout mettre sur un artwork ! Il y a quand même beaucoup d'informations !!! Mais Jo a capté tout de suite l'idée : pour synthétiser, il a vu notre «concept» comme la naissance, l'apogée et le déclin de la vie ! Ce qu'il a décliné en trois cristaux... On a trouvé l'idée vraiment cool, et à partir de là, tout a coulé de source ! Il a rajouté tous les détails, comme les différentes routes que l'on voit en premier plan, qui schématise les multiples parcours de vie, les volutes de fumée qui symbolisent les obstacles à surmonter... On voulait la patte de Jo Riou, et on la retrouve à 100%. On aime les films de SF, on aime aussi l'imagerie des années 70/80... Donc, là, on est bien dans le thème !

Le clip de «Wake up and run» reprend cette idée, il est en dessins animés, tout a été dessiné ou il y a un travail d'effets numériques avec du film ?

S : Nous avons confié les visuels et les supports vidéo à Brewster Studio pour cet album. Ils se sont baladés entre effets spéciaux normaux, AI. On leur a donné les grandes directions et ils



ont sublimé nos idées.

R : À la base, on pensait juste faire une «lyrics vidéo» pour accompagner ce titre... Mais At(h)ome par le biais du Brewster Studio nous ont proposé de faire plus ! Évidemment, on a dit banco ! C'est toujours mieux quand la vidéo propose une histoire, et que pendant 3 minutes 30, les choses changent, évoluent... Là, où la lyrics vidéo propose simplement une image quasi figée !

C'est parce que le morceau est super catchy qu'il a été choisi pour être mis en avant ?

S : C'est surtout parce que c'est un titre assez direct et que l'on a trouvé ça intéressant comme manière de présenter Sway. Il marque aussi de manière notable le retour du chant saturé dans notre musique.

R : En effet, on ne voulait pas trop surprendre le public... On avait envie de montrer que Headcharger était de retour et que l'on avait remis aussi de la «teigne» dans notre musique... Ça, plus le fait que la mélodie fait partie intégrante du groupe, faisait que «Wake up and run» était tout indiqué pour être LE titre de notre retour sur le devant de la scène !

Celui de «The sand and the sky» est plus conventionnel, même s'il y a un beau travail sur les couleurs et avec les miroirs. Lequel préférez-vous ?

S : Entre ma mère et mon père, je ne saurais choisir ...

R : C'est vrai que tu nous poses une question ou le choix est compliqué ! Alors, moi, comme Seb, je ne choisirai pas ! Les deux vidéos sont bien différentes, et les titres proposent une ambiance plutôt différente ! C'est complètement du Headcharger : on ne se pose pas de questions, on fait ce qu'il nous plaît ! Les codes, en général, on ne s'en occupe pas ! On bosse avec des personnes qui nous proposent des choses, et on valide ou pas ! Là, on a survolidé, et le résultat nous plaît à 100% !

Vous avez sorti quelques clips depuis les débuts du groupe, vous cherchez toujours à être original, comment vous vous organisez quand vous décidez de faire un clip ?

S : Tu sais, nous avons toujours été de grands fans du 7ème art. Composer pour un film serait vraiment un rêve pour nous. Nos moyens sont forcément limités, alors pour compenser cela, on s'est toujours efforcé d'avoir des

idées qu'on espère un peu originales et qui ne répondent pas forcément aux codes du style.

R : Déjà, on a la chance de pouvoir en sortir deux en général, à chacun de nos albums ! Et c'est vraiment une chance... Car faire des vidéos représente un coût que tout le monde n'a pas l'opportunité d'avoir ! Finalement, l'important est d'être présent sur internet dans le format vidéo, donc c'est un passage obligé... Pas facile d'être original, ou alors, il faut, en général, un bon budget... Mais malgré tout, notre musique inspire les personnes avec qui on travaille, et il dégote toujours L'idée qui va faire que l'on aura un résultat souvent à contre-sens des codes du moment ! On cherche à marquer notre identité, mais ce sont plutôt les personnes avec qui on travaille qui nous proposent des concepts ! Bien sûr, on propose aussi, on peut mettre les bases, mais on se laisse porter ! On fait confiance à nos réalisateurs !

Vous avez sorti un vinyle collector, c'est un kiff personnel ou une demande des fans ?

S : Nous sommes et restons des grands fans de musique, donc forcément un peu les deux. On s'est appliqué avec At(h)ome pour que cet album soit le plus mis en valeur possible.

R : Et surtout, At(h)ome nous a offert la possibilité de le faire... On connaît tous l'aspect «collection» que le vinyle véhicule, alors on savait que les fans allaient être intéressés ! Le prix d'un vinyle est aussi un budget, donc, autant qu'il soit le plus «beau» possible ! Et en tant qu'acheteur moi-même, c'est assez satisfaisant d'avoir «le sien» !!!

Pour l'an prochain, il y a quelques dates éparpillées, une tournée plus intense est dans les tiroirs ou il faudra s'en tenir à celle qui s'est déroulée en octobre ?

S : On bosse tous les jours sur le tour. C'est vraiment important pour nous de défendre cet album sur scène. Nous allons avoir plusieurs dates avec Madam, Lofofora... L'idée est déjà de faire vivre ce Sway pendant deux ans et ensuite, on ne se privera pas d'enregistrer des idées si celles-ci se présentent.

En 2022, vous aviez dépanné le Hellfest à quelques jours du festival, cette année, vous aurez le temps de vous y préparer ?

R : C'était une opportunité que l'on ne pouvait pas rater... C'est sûr ! Alors, même si on était en fin de tournée pour notre album Rise from the ashes, on s'est donné les moyens pour être prêts à 100% pour cette date ! Sincèrement,

on préférerait être prévenu plus tôt ! [rires] Ça facilite les choses... Mais si ça doit arriver à nouveau, pas de soucis, on sera là, et même si on est appelé la veille !

S : Oui ! La veille pour le lendemain s'il le faut. On joue là où les conditions sont bonnes pour nous et donc pour le public. Je ne crois pas me tromper en disant que le Hellfest est une date toujours un peu spéciale sur une tournée.

L'album est sorti il y a quelques mois, vous êtes toujours focus dessus avec les concerts ou vous avez déjà commencé à vous projeter dans la suite ?

S : L'idée est de faire vivre cet album dans un premier temps, mais encore une fois, il y a plein de manières pour cela. Forcément le défendre sur scène, mais pas que. On prépare des choses qui montreront encore des facettes différentes de ce qu'est Headcharger aujourd'hui.

R : Il ne faut jamais s'arrêter... Et c'est notre mot d'ordre ! C'est cela qui nous motive. Penser à l'avenir et à tout ce que l'on peut faire de nouveau, c'est le moteur de Headcharger. Donc, bien sûr, recommencer à composer sera d'actualité... Mais avant, on va faire du live et manger de la route, car c'est là aussi que l'on se sent comme chez nous !

Merci à At(h)ome qui fait toujours de l'excellent travail (et oui, on peut les remercier sans avoir de contrat à négocier !), à Séb & Rom ainsi qu'à toute la famille Headcharger ! A bientôt sur la route...

■ Oli

Photos : Simon «Chubbycoon» Gosselin





HEADCHARGER

SWAY

[At(h)ome]

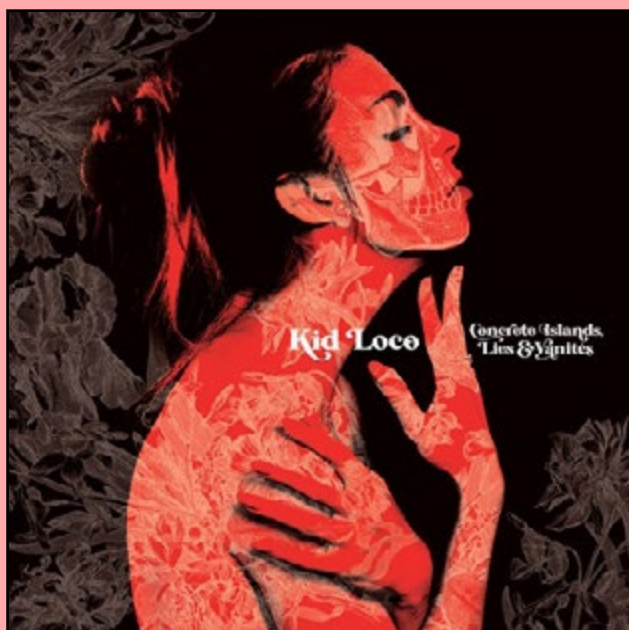
Sway c'est «vaciller» telle l'action de la flamme qui vivote dans l'air, ça pourrait aussi être «hésiter à aller dans un sens ou dans l'autre» car avec cet album Headcharger semble tout autant accentuer son côté dur et hargneux que son côté doux et soyeux.

Ils ne choisissent pas et jouent sur les deux registres, parfois même au sein du même morceau («Dance on your grave» et «Obsessed» par exemple). Les Caennais élargissent donc les possibilités tout en gardant en tête l'idée de mettre en avant des mélodies, quitte à les livrer avec un peu de venin et d'acide. Quand elles sont moins chargées en rugosité, on se laisse complètement dominer, on chantonne les «Wake up stand up and run, I know right now, for times to come I'll made this vow» («Wake up and run») ou «Do you know the place I come from ? There's no sky, no ground» («Against the storm»). C'est au-delà du catchy, l'efficacité est maximale sans que le titre ne tombe dans le sirupeux. Headcharger exploite au mieux les tonalités de ses chanteurs, David venant régulièrement appuyer Sébastien quand les guitares ne l'ont pas déjà mis sur orbite (leur harmonie sur «Skip the ground» ou «This can't be mine» est bluffante). Il est évident que les cinq musiciens se connaissent désormais par cœur et peuvent évoluer avec plus de libertés, totalement mis en confiance par le bloc qu'ils forment. Ainsi, quand ils passent à l'attaque, c'est particulièrement bien coordonné,

les lignes incisives du chant suivent les instruments (ou inversement) dans un effort tactique qui ne laisse aucune chance à nos défenses («A good hand»). Chacun des dix titres a son petit truc en plus (fallait bien phraser le hit de l'année) qui fait qu'on s'y accroche et qu'on l'apprécie peut-être davantage que les autres et selon les goûts et les couleurs, chaque auditeur pourra débattre de quel titre est son préféré et pourquoi. Ne me pose pas la question, je ne saurais choisir entre les reliefs escarpés de «The sand and the sky», le côté velcro (ultra attachant) de «Wake up and run» ou l'explosif «Insane» (qui porte le même nom que le groupe dans lequel je jouais à la fin des années 90 !).

Que de chemin parcouru par Headcharger (et je ne parle pas de Doggystyle) qui sort un huitième album tout aussi indispensable que les sept premiers ! Non, ils n'ont pas déjà tout dit et essoré leurs idées, ils continuent d'en trouver des nouvelles toutes aussi excellentes. Et pour répondre à leur question (posée sur «Wake up and run») «Where I am ? Where I go ? Searching high, searching low. Is this the way ?, ne cherchez plus, this is the way !

■ Oli



KID LOCO

CONCRETE ISLANDS, LIES & VANITÉS

[Balagan Music / Wagram Music]

Kid Loco fête en cette année 2024 ses 60 ans. Est-il toujours aussi gamin, est-il toujours aussi fou ? Qui sait ? Celui qui tout au long de ces décennies, a trempé depuis le bon son rock jusqu'à l'électro français, célèbre son anniversaire avec ce nouvel LP, riche de multiples guests, qui viennent alimenter un album 100 % trip-hop, electro ambient planante qui accompagne chanteuses délicates et chanteurs cools. Il y a du monde autour du gâteau d'anniversaire, une pièce montée de 11 titres, pas trop sucrés, pas trop corsés, mais aux saveurs réconfortantes et douces.

L'artiste Lisa Li-Lund viendra poser sa voix claire sur quelques tracks, dans une ambiance à la rythmique cool, aux nappes de synthés enveloppantes et protectrices, et aux basses rondes et chaudes. Le Jamaïcain Horace Hinds apportera sa touche reggae sur «Where is the love». La Londonienne Lex Amor apporte son flow personnel et sensible sur «Come again». Don Letts vient aussi souffler les bougies, sur «The kid is dead», Don Letts qui est un peu l'alter ego anglais de Kid Loco tant son parcours professionnel est passé par tous les styles musicaux qui ont émergé depuis la fin des années 70. Et puis il y a aussi Olga Kouklaki, Mark Mullholland, Rocket Mike, Gaudi, Louise Quinn, Annie O'Connell. Quand je vous dis qu'il y a du monde et du beau, à l'anniversaire de Kid Loco. Et chacune et chacun de cette petite troupe va offrir sa voix sur

cette bande originale d'un film dont l'intrigue se déroulerait dans les recoins mystérieux et chics d'une froide cité de béton, adoucis par les ombres féminines charmeuses et dominatrices. Une atmosphère cinématographique (une autobiographie ?) signée avec classe par Kid Loco qui n'est pas sans rappeler son LP A grand love story qui l'avait révélé en 1998.

■ Eric



LOCOMUERTE

PARANO BOOSTER

(M&O Music)

Locomuerte est de retour avec son chicano mosh power. Du punk hardcore mexicain made in Paris qui envoie des banderilles à grands coups de riffs.

Avec ce nouvel opus, Locomuerte vous ouvre les portes de leurs barrios avec des morceaux pleins de soleil et d'énergie. Il est clair que le mélange

est original, cela leur donne une identité unique sur la scène française. La pause Covid a boosté le groupe qui, depuis la reprise, s'est donné corps et âme dans leur projet et le résultat est là. Leur chicano mosh est un mélange de thrash et de HxC qui insuffle une énergie folle à leurs compositions. Le chant en espagnol, ainsi que les pointes latines, rajoutent du groove du plus bel effet, surtout dans ce nouvel album. Niveau textes, les influences sont multiples. Parcours de vie, pop culture (on aura tous reconnu Las Vegas parano, le film culte de Terry Gilliam, adaptation du roman de Hunter S. Thompson ainsi que Breaking Bad), mais, pour autant, cela ne part pas dans tous les sens. C'est homogène, peut-être un poil trop, des breaks et des changements de rythme plus marqués auraient sans aucun doute bonifié l'ensemble mais ce n'est pas dans la culture chicanos. Et puis, on est là pour la baston quand on écoute du HxC, pas pour écouter la chanson du siècle ! On passe la cinquième et on fonce tout droit sous un soleil brûlant direction l'océan en buvant de la tequila sous les riffs de Demonios.

Alors au final, ne te pose pas de questions, prends une bière mexicaine, mets tes lunettes de soleil et va rejoindre le barrios de Locomuerte en écoutant les 43 minutes de Parano booster.

■ Nolive

Photo : Nolive





AVALANCHE KAITO

TALITAKUM

[Glitterbeat Records / Modulor]

Avalanche Kaito est une rencontre artistique de plus à compter parmi celles les plus osées entre la tradition musicale africaine et le rock européen. On connaissait déjà, entre autres, Ukandanz, avec ses sonorités éthiopiennes, ou encore la rencontre improbable entre Cheveu et les Sahraouis de Group Doueh, il va falloir désormais compter sur cette alliance entre le griot urbain et multi-instrumentiste burkinabé, Kaito Winse, et un duo de «rockers» basé à Bruxelles, représenté par le guitariste Nico Gitto (Facteur Cheval, Zoft, Why The Eye ?) et le batteur/producteur Benjamin Chaval (Le Jour Du Seigneur, Les Lectures Électriques. Le trio a sorti en avril dernier son deuxième LP, Talitakum, deux après un premier éponyme. C'est par ce biais que nous prenons connaissance de cette effervescence sonore pas vraiment comme les autres. À vrai dire, ce mélange d'influences traditionnelles, spirituelles et modernes (voire futuriste par moments) est désarçonnant et euphorisant. C'est une sorte de laboratoire dans lequel Kaito, tel un griot, déclame avec vigueur ses histoires et sa poésie sur des motifs noise-math-rock et des rythmiques toutes aussi fascinantes les unes que les autres. Une création sans cesse en mouvement et en renouvellement au sein de laquelle la transe, la danse et l'errance ne font qu'un. Un disque fait pour les oreilles curieuses.

■ Ted



KILLING SPREE

CAMOUFLAGE!

[Klonosphère]

En 2014, Matthieu Metzger (Klone, Lent, Anthurus D'archer...) et Grégoire Galichet (Dead Season, Deathcode Society, Kwoon...) avaient déjà collaboré sur un album intitulé Killing spree... 10 ans après, ils reviennent mais en utilisant ce nom pour leur duo et Camouflage! pour identifier leur collection de 9 morceaux d'avant-garde death-black-metal expérimental où une batterie livre un combat sans merci à un saxophone, le tout arbitré par un chant caverneux. Le talent des deux musiciens n'est plus à démontrer mais selon les plages, j'ai l'impression d'écouter soit à un titre vraiment construit et réfléchi («Camouflage!», «The psychopomp») soit d'assister à un jam avec des impros qui mériteraient d'être retravaillées («Disposable», «All these bells and whistles»). Tout n'est pas super carré, c'est évidemment une volonté des deux loustics que de foutre un beau bordel mais il faut vraiment s'accrocher pour s'enquiller les 45 minutes sans fléchir. Si tu apprécies les excentricités de Mike Patton autant que les expérimentations sauvages distordant un sax, le tout dans une ambiance assez brutale, tu te dois de te pencher sur ce Camouflage!, sinon, passe ton chemin au risque de nous prendre pour des fous.

■ Oli



JUNIORE

LE GROUPE PARISIEN DE POP SIXTIES JUNIORE A SORTI UN JOLI TROISIÈME ALBUM EN SEPTEMBRE DERNIER QUE NOUS VOUS RECOMMANDONS SI LA PÉRIODE YÉYÉ ET LA POP PSYCHÉDÉLIQUE VOUS PARLENT. ON A PU ÉCHANGER AVEC SA FONDATRICE, ANNA JEAN, QUI S'EST FAITE UN PLAISIR DE RÉPONDRE À NOS QUESTIONS ET COMBLER NOTRE CURIOSITÉ.

Je vous ai découverts cette année totalement par hasard au détour d'une playlist Spotify. Pourtant, le groupe existe depuis 10 ans. À mon grand étonnement, j'ai donc raté une décennie de votre aventure musicale. Pouvez-vous nous rappeler dans les grandes lignes qui est derrière Juniore, et ce que vous avez fait jusqu'à la sortie de votre troisième album, Trois, deux, un, sorti en septembre dernier ?

10 ans ! Nous-mêmes on trouve ça fou. On a fabriqué des chansons qu'on a mises sur des disques et on a fait des concerts aussi. Et on s'est aperçus que l'espace-temps dans un groupe de musique est complètement distendu. Quand on fait des voyages ensemble, le temps file et chaque journée est très remplie. Quand on se voit moins, le temps paraît plus long. C'est pour ça qu'on se dit souvent que ça devrait se compter en année de chien. Ce qui voudrait donc dire que Juniore a 70 ans.

J'ai lu que le groupe a compté jusqu'à sept membres. Rassurez-moi, c'était avant de composer le premier album ? Parce que faire de la musique à sept n'est pas vraiment la même organisation qu'à trois.

Oui, au tout début, il y avait Verena, Laurence, Magali, Antonia, Déborah et Sophie au tambourin. Ça faisait beaucoup. On passait pas mal de temps à manger des pistaches et boire des coups et à parler des répètes qu'il faudrait faire. C'était assez cacophonique, mais on rigolait bien. Et puis chacune a fait son chemin, Samy a progressivement remplacé tous les postes vacants, j'ai passé une petite annonce et on a rencontré Swanny. On a beaucoup rigolé aussi, mais c'était moins cacophonique à trois et plus facile de voyager. Ça fait quelques mois qu'on a ajouté un membre : c'est Lou Maréchal à la guitare basse. Ça ricane encore plus à quatre.

Votre biographie dit : «Vous l'ignorez peut-être (ou pas) mais vous avez souvent écouté Juniore». En lisant ça, je me suis dit que votre musique a dû passer davantage sur des canaux dits «mainstream» ou généralistes (radio, publicité, BO de film...), car, sauf erreur de ma part, votre nom n'a pas beaucoup circulé dans le cercle underground. Quel est, selon vous, votre type de public ?

Je saurais pas trop dire. J'ai même du mal à

imaginer qu'on en a un, de public. Mais les gens qui viennent nous voir à nos concerts, je crois que c'est des gens sympas. Des gens avec qui on a l'impression qu'on pourrait être copains.

Votre nouvel album cartonne, j'ai vu des dates complètes. Est-ce une surprise pour vous ? Est-ce que ce succès vient plutôt de votre notoriété ou de la sortie de ce troisième album ?

Tout est relatif ;) Mais c'est vrai qu'on est très bien accueillis. Les gens viennent à nos concerts, certaines personnes connaissent même les paroles de vieux morceaux, d'autres nous découvrent. C'est quand même une chance d'être aussi vieux et de se sentir de la première fraîcheur.

Votre deuxième album s'intitulait Un, deux, trois, le nouveau Trois, deux, un. C'est un clin d'œil ? Une sorte de faux départ dû aux annulations à cause du COVID ? Une manière de caractériser le temps qu'il a fallu pour livrer ce 3e album, avec une certaine prise de recul ?

Oui, c'est exactement ça. Une façon aussi de se rappeler qu'on est passés de l'autre côté du miroir. Tout est pareil, mais tout est différent aussi.

De manière générale, est-ce que les albums précédents ont influencé le nouveau ?

Oui et non. Il y a quelque chose d'étrange dans une chanson, c'est qu'elle cesse un peu de nous appartenir à mesure qu'elle existe dans le temps. C'est-à-dire qu'au début, elle semble très familière. Et puis, avec les mois, les années, elle devient autre chose. Mais je crois aussi qu'on écrit toujours la même chanson. Alors oui, et non.

Votre style est un mélange audacieux de pas mal d'influences (et de sonorités) dont la plus évidente est la pop sixties. Vous avez grandi avec cette musique ? Ou c'est quelque chose que vous avez découvert tardivement ? Est-ce qu'elle vous surprend encore quand vous la réécoutez ?

Oui, on a tous grandi en écoutant la musique des années 60. Swanny écoutait les yéyés dans la voiture de ses parents (à son grand désespoir) Samy écoutait John Lennon et Bob Dylan et, moi aussi, j'ai grandi en écoutant la musique anglo-saxonne des années 60. J'ai

découvert assez tardivement qu'une période similaire avait existé en France. Les années 80 et 90 avaient tellement balayé toutes les influences des années 60 dans la variété française, que j'en ignorais tout. Et puis un jour, j'ai écouté les premières chansons de France Gall. Ça a été le début d'une longue monomanie dont je ne suis pas sûre d'être tout à fait sortie.

Trois, deux, un pourrait être une compilation de titres de bande son de film. Lequel, selon vous, pourrait le mieux s'y prêter si l'on prend en compte notamment les thématiques abordées ?

Ce serait merveilleux ! Peut-être un cadavre exquis, un mélange d'un western de Sergio Leone, d'un chapitre de la vie d'Antoine Doïsnel de Truffaut, d'un retour des morts-vivants de Romero et du Gendarme de Saint-Tropez.

Dès le premier album, les Anglais ont aimé Juniore. Pourtant, le groupe chante en français. Un paradoxe ?

Peut-être ! Je crois que les Anglais sont encore très sensibles à l'héritage musical des années 60. Les années 80 et 90 ont moins balayé cette période - même Queen n'a pas complètement détrôné les Beatles. Ils apprécient beaucoup l'époque des yéyés, la connaissent mieux que la plupart des Français qui considèrent que c'est un sous-genre. En Angleterre, ce n'est pas un gros mot. Et la musique populaire ne rime pas forcément avec mauvais goût (comme c'est le cas dans l'esprit français peut-être ?).

Votre rencontre avec le musicien/producteur Samy Osta (La Femme, Feu ! Chatterton, Forever Pavot) a été j'imagine un déclencheur/accélérateur dans l'histoire de Juniore. Pouvez-vous me parler de votre rencontre et ce qu'il a apporté à Juniore ?

J'ai rencontré Samy au lycée, c'était il y a bien longtemps... On a des goûts similaires et d'autres nettement moins, mais on a une conversation musicale qu'on apprécie beaucoup tous les deux. C'est Samy qui donne la couleur des disques de Juniore, qui les peaufine et les magnifie. Sans sa touche, Juniore ne sonnerait pas du tout de la même façon.

J'ai noté qu'il jouait souvent masqué ou déguisé sur scène. Est-ce une forme de timidité, de déconnade, de mystère... ?

C'est à lui qu'il faut poser la question ! Enfin, si c'est lui.

Il s'est passé quoi au bowling de Diano Marina ? Un amour perdu ? Vos textes sont-ils autobiographiques ou ce sont des petites histoires fictives inspirées de votre vie ?

Le Bowling de Diano Marina, c'est le lieu de tous les plus beaux amours passagers plus ou moins ratés, de l'été. C'est toujours un peu vrai et toujours un peu faux, ce qu'on raconte dans les chansons, je crois. C'est Jacques Brel qui disait, il me semble, qu'on raconte en chanson tout ce qu'on ne vit pas dans la vie.

Pour terminer cette interview, je vais vous citer quelques artistes ou groupes qui me passent à l'esprit (parmi tant d'autres) quand j'écoute votre album (peu importe le style qu'ils font), j'aimerais savoir ce que vous pensez d'eux :

Françoise Hardy

La reine des yéyés ! Façon anti-héroïne, indémodable.

La Femme

Nos petits grands frères, on admire et adore.

La Luz

Les plus stylées des indies.

Kcidy

Connais pas ! J'irai écouter.

Jacqueline Taïeb

L'inimitable Jacqueline, on l'écoute en boucle depuis des années.

Mansfield.TYA

Intemporelles !

Gloria

Nos amis ! On les apprécie beaucoup et on leur est reconnaissants de nous avoir fait rencontrer Graeme (notre partenaire en Angleterre et le beau-père de la chanteuse Amy)

Merci à Samy Osta, Le Phonographe, et Juniore.

■ Ted

Photos : HUGO @moi.aeroes





JUNIORE

TROIS, DEUX, UN

(Le Phonographe)

Parfois, il n'y a pas plus jouissif que de tomber sur un titre publié sur une playlist trouvée par hasard sur une plateforme de streaming qui vous embarque un peu par accident dans un univers auquel vous n'auriez jamais pensé y foutre les pieds. Ça m'est arrivé avec «Le silence», un morceau d'un groupe parisien nommé Juniore : une guitare très sixties (proche des Shadows) au son sec et à la réverb' imposante démarre, puis une voix désabusée et fragile - mais extrêmement charmante - prend le pas, et le morceau s'emballe en rythme dans une ambiance semblable à celle de la période pop yéyé, relevée par un zeste de clavier avec un arrière-goût de La Femme. En cherchant un peu, je découvre que l'un des membres de ce trio (quatuor sur scène avec la bassiste Lou Maréchal) est Samy Osta, producteur du premier album (et de loin le meilleur !) de... La Femme, et qui a aussi œuvré sur des albums de Feu! Chatterton, Rover et Forever Pavot. Les chiens ne font pas des chats.

Juniore est une formation montée il y a plus de 10 ans par Anna Jean (fille de l'écrivain JMG Le Clézio, connu pour avoir remporté le Prix Renaudot en 1963 et le Prix Nobel de littérature en 2008) et qui a trois albums et pas mal de singles et EPs à son actif. Je décide d'aller voir d'où sort cette chanson fraîchement découverte et appréciée, et je tombe sur Trois, deux, un, le troisième album du groupe lâché sur les Internets le lendemain de mon anniversaire, en sep-

tembre dernier. Je l'écoute d'une traite d'abord, puis me le repasse plusieurs fois pour finir par ne plus décrocher. Je ne pensais pas qu'on puisse en 2024 faire une musique autant inspirée de la pop sixties et en tirer quelque chose d'assez unique, tant dans le son que le style, la voix, la façon de faire parler les instruments, les arrangements, etc... Et le pire dans tout ça, c'est que je me demande comment j'ai pu passer à côté de Juniore en 10 ans, quand tes copains/copines te répondent d'un air hautain : «Attends, mais t'es sérieux ? Tu ne connaissais pas ?». Où étais-je ?

Alors, j'ai rebroussé chemin dans la discographie de Juniore. Un peu comme eux-mêmes l'ont fait avec ce nouvel album (le deuxième s'intitulait Un, deux, trois). Je comprends mieux le message qu'Anna a voulu faire passer dans l'interview qu'elle nous a accordée dans ce magazine : «On est passé de l'autre côté du miroir. Tout est pareil, mais tout est différent aussi». C'est exactement ça, car je ne serais pas aussi dithyrambique sur les deux premiers LPs, qui posent une base puis affirment une identité, certes, mais ne font pas la différence selon moi par manque de recul, en respectant peut-être trop leurs influences de jeunesse (Françoise Hardy, Jacqueline Taïeb, The Beach Boys, Pixies) ou plus récentes (La Femme, La Luz...). D'autant plus que la sortie de son prédécesseur, à la fin février 2020, a été bousculée quelques temps après par le premier confinement lié à la pandémie de COVID. Juniore a dû tout annuler. Je vois plutôt Trois, deux, un comme une sorte de revanche sur cet épisode passé injuste, si ce n'est pas une évolution de leur mode/méthode de composition.

Ceci étant dit, Trois, deux, un s'évertue en 13 titres à varier les ambiances et les tempos (pop psychédélique, yéyé, chanson française, surf music, slow, garage 60's...) pour tuer la monotonie et laisser les émotions et l'attention de l'auditeur en alerte constante. Juniore n'essaye jamais de répéter un plan ou une suite d'accord entendue trois titres avant (sauf pour le chant qui se diversifie peu finalement), et c'est ce qui caractérise sa réussite. Nos coups de cœur ? L'entrain rock de «Le silence», la mélancolie d'«Amour fou» et, allez, la coolitude assumée de «Méditerranée».

■ Ted



ENVY

EUNOIA

(Pelagic Records)

Incontestablement Mono est la figure de proue du post rock japonais mais de plus en plus, Envy vient naviguer dans leur sillage. Abandonnant chaque jour un peu plus son chant «scream» pour davantage porter ses mots en les parlant ou en usant de la langue nippone comme d'un instrument pour créer une ambiance, le groupe fait clairement du «post rock avec des textes».

Si la référence à Mogwai était nécessaire car les Ecossais étaient les initiateurs de ce genre, il est vraisemblable qu'Envy devienne le nouvel étalon de ce style tant il en explore les différentes possibilités. Du classique «comme un sample» puisque certaines phrases sont parlées comme si elles étaient extraites d'un film ou d'une lecture, quelques hurlements (quand même, on ne se refait pas) et des mélodies délicates qui sonnent à nos oreilles comme des nappes de douceur. Sans comprendre le sens des textes (à moins de lire la traduction qu'ils nous proposent dans le livret), les sonorités glissent et on les perçoit comme une ligne musicale supplémentaire dans la construction de l'atmosphère. Une des principales forces d'Envy, c'est de faire passer des émotions, des sentiments et si on conserve l'esprit d'écorchés vifs, leur côté brutal post-HardCore se limite à quelques passages de «Imagination and creation» et «Whiteout», cet Eunoia penche donc bien plus vers la mélancolie et le réconfort (qu'ils le cherchent ou le procurent). Au-delà de l'importance du chant,

élément non négligeable, la musique proposée accapare une grande part de l'intérêt que l'on doit porter à Envy avec des rythmiques très organiques et des sonorités de guitares sublimes, comment ne pas tomber sous le charme ? Que les notes soient déliées ou se superposent dans des accords soyeux, je pourrais me satisfaire de l'album dans sa version instrumentale tant tout y est précis, délicat et bien pensé. Avec beaucoup de morceaux courts (quatre de moins de 3 minutes 15, un seul autour de 6 minutes), Eunoia chasse l'ennui et ne cesse de rebondir avec de nouvelles idées, ne laissant jamais les riffs s'installer et prendre leurs aises, quand bien même ils seraient excellents («The night and the void»).

Avec un énième album de grande qualité, j'ai encore plus l'envie de voir Envy (comme disait l'autre), peut-être dans quelques mois car ils seront sur les scènes de quelques beaux festivals européens. Ce désir est une autre forme d'empressement, traduction possible du grec Eunoia...

■ Oli



NO ONE IS INNOCENT

COLÈRES

[Vercords]

La vie de No One Is Innocent n'est pas un long fleuve tranquille et l'histoire aurait pu s'arrêter après la tournée incandescente d'Utopia. Mais Kemar avait relancé la machine pour d'autres tours de pistes livrant des morceaux devenus eux aussi des marqueurs forts des engagements du groupe. 30 ans après l'album qui portait leur nom (quelle pochette !!!), il raccroche les gants, conscient qu'il ne pourra pas défendre ses idées avec la même force jusqu'à 70 ans (il en a 56 cette année) mais avant de partir, le combo revient sur les planches et résume son activité en Colères, une compilation qui porte bien son nom.

Deux inédits, quelques titres en version concert (déjà parus sur Barricades live) et les morceaux les plus marquants remplissent le CD (c'est cette version que je chronique, les tracklists peuvent être différentes selon les supports). Et si on pouvait imaginer des ponctions dans tous les disques, deux sont boudés : Gazoline (2007) et Drugstore (2011), pour le premier, je pense que l'éponyme «Gazoline» avait largement sa place, quant au second, il est vrai qu'il est difficile de sauver un titre de cet album «à part» dans leur discographie, mais pourquoi pas «Les opposants» ? Si on voulait les placer, il faudrait «enlever» d'autres morceaux et c'est là que ça devient très difficile tant certains semblent inamovibles comme «La peau», «Nomenklatura», «Revolution.com», «Charlie» (pourquoi ne pas placer le discours juste avant le morceau ???) ou «Dober-

mann». Les choix sont donc personnels et si certains morceaux sont là, c'est peut-être pour des raisons qui nous échappent. «Djihad propaganda», «Forces du désordre» ou «Les revenants» pouvaient, selon moi, passer à la trappe pour permettre de couvrir l'intégralité de la discographie. Avant de passer aux inédits, petite note pour le «Massoud» enrichi par la présence du Lahad Orchestra et qui sonne encore mieux que la version entendue sur Propaganda (2015). Parce que les No One ne sont pas du genre à rester silencieux, on a deux nouveautés. Même si le texte pourrait exister sans, «L'arrière-boutique du mal» peut faire écho à ce qu'a vécu Kemar, le tribunal médiatique étant souvent bien plus violent que la réalité judiciaire (affaire classée sans suite), «Elle a choisi son signe, celui de la balance, un contrat sur la tête facturé à l'avance...». Un morceau lourd, qui progresse lentement mais sûrement et se lâche un peu plus sur la fin. L'autre inédit ajoute quelques coups à la Bête Immonde, un des combats qui ont fait l'identité de No One Is Innocent, «Ils marchent» se détache par ses textes plutôt que de mettre en avant les instruments (mais la rythmique est top), la menace sourde se rapproche tous les jours un peu plus et on aurait bien besoin de groupes aussi engagés qu'eux pour faire tenir le barrage ou éviter que le niveau ne monte trop haut.

No One Is Innocent a écrit l'Histoire du Rock en France, groupe majeur de la scène «alternative» dans les années 90' avec deux albums magistraux, ce «best of» montre aussi qu'ils ont continué de marquer les esprits avec des tubes chargés de bons riffs et de mots choisis («Ali (King of the ring)», «Frankenstein»...) et que le groupe existe au-delà de ses prestations scéniques intenses. C'est censé être la fin de l'histoire, mais quelque chose me dit qu'elle n'est pas terminée...

■ Oli



STUBBORN TREES

THE STRONGER THE WIND...

[Autoproduction]

The stronger the wind... ... The stronger the trees, si le vent est plus fort, les arbres le sont aussi, Stubborn Trees continue ainsi de montrer sa formidable capacité d'adaptation.

Avec ce premier LP, la marche est plus haute mais le quatuor a haussé son niveau pour pouvoir la franchir. Les influences issues des ninetyties se sont un peu effacées, l'esprit rock et les mélodies accrocheuses sont restés. Si Yann a le lead sur le chant, il laisse de la place à Laurie ce qui apporte de la variété et une touche «riot girl» à quelques titres comme le très bon «Who you are», il aurait même pu en laisser davantage car ses choix ne m'ont pas tous convaincu (le ton ou les effets de «Losing my way» ?). Ou alors c'est que le tempo un peu ralenti ne convient pas plus que ça au combo qui me semble exceller quand il est à fond comme sur «The rain», «Try again» ou «Give me time», les distos et les solos viennent alors donner de belles couleurs à ces titres gavés de bonne énergie.

Si les Stubborn Trees sont plus à l'aise quand ça souffle fort, c'est peut-être qu'ils sont habitués à la tempête, pourquoi alors se contenter de quelques brises ? Rock on !

■ Oli



JIM BALLON

SENSATIONS

[Figures Libres Records]

Il y a 4 ans, entre deux confinements liés au COVID, nous découvrons le space (indie) rock de Jim Ballon à travers l'excellent Plastic shores. Les Tourangeaux lui ont donné une suite cette année, moins d'un an après la sortie d'un EP (Loin + Les ondes). En réalité, Sensations est né en même temps que ce dernier puisque les sessions d'enregistrements sont communes. Comparé à son prédécesseur, le rythme général de Sensations étonne dans sa façon de poser ses ambiances de manières plus traînantes et exploratoires. La raison est principalement à chercher du côté d'un changement de line-up établi en 2021 avec pour principal effet l'ajout d'un membre à son arsenal sonore. Une volonté d'improviser, de toucher davantage les émotions de son auditoire par la répétition et l'intensité spatiale dans ce trip hypnotique et psychédélique chanté en langue française, une nouvelle particularité à noter. Résultat : sensibles que nous sommes, par le canal poétique (entre le chant et la déclamation) d'une part, mais aussi par la richesse mélodique, les ambiances variées (post rock, krautrock, électronique, ambient, jazz...), ainsi que son aspect purement contemplatif, on s'est laissé appâter puis toucher en plein cœur par cette œuvre aux airs extatiques et aux Sensations plurielles.

■ Ted



GROWL AND SCREAM

NOUS VOUS PROPOSONS UNE NOUVELLE RUBRIQUE QUI SERA ÉCRITE À QUATRE MAINS PAR NOLIVE ET GAB, LA TEAM «WEST COAST» DE W-FENEC. COMME LE NOM DE LA RUBRIQUE L'INDIQUE, LE CHANT CLAIR, C'EST PAS NOTRE «CAME». C'EST, DU MOINS, PAS CE QUI NOUS ATTIRE L'OREILLE EN PREMIER. ICI, ON TRAITERA DES TROIS STYLES QUI NOUS PARLENT LE PLUS: LE BLACK, LE DEATH, ET LE PUNK-HARDCORE (HXC), AINSI QUE DES SOUS-GENRES OU STYLES QUI EN DÉCOULENT (SLUGE, DEATHCORE, POST-HARDCORE, POST-BLACK ETC...)

L'IDÉE, EST DE VOUS PRÉSENTER LES GROUPES QUE NOUS AVONS VU ET QUI MÉRITENT, DE NOTRE POINT DE VUE D'ÊTRE SUIVIS, DES SORTIES ET DES DÉCOUVERTES, AINSI QUE DES LECTURES ET FILMS POUVANT INTÉRESSER LES FANS DU GENRE. POUR CETTE PREMIÈRE DE GROWL AND SCREAM, ON A DÉCIDÉ DE VOUS PARLER DE CE QUI NOUS A FAIT PLONGER DANS CE QUI FAIT AUJOURD'HUI PARTIE DE LA CULTURE METAL, LE PUNK HARDCORE.



FREE HOWLING

Les années 60 voient l'éclosion du punk qui trouvera son heure de gloire dans les années 70. Puis, l'âge d'or du HxC arrivera dans les années 80. Je sais, c'est schématique et rapide, mais on va y revenir. Aujourd'hui, il y a un petit relent de revival des années 80, une nostalgie qui ne peut être que si on ne les a pas vécues!

Car les années 80, c'était loin d'être le rêve. Les années 60 et 70 ont vu l'arrivée sur le marché du travail de la génération «Boomer» dans un monde bi-polaire en plein boum industriel. La menace de l'apocalypse nucléaire est prégnante et c'est un monde avec d'importantes révolutions technologiques. L' American Way of Life est le modèle.

Mais c'est aussi un monde en guerre (froide) où s'opposent les deux blocs russe et US. Au final, bien que le monde se développe extrêmement vite et que de nombreuses opportunités s'ouvrent pour les plus créatifs, l'arrivée en masse d'une génération sur le marché de l'emploi puis les chocs pétroliers des années 70 vont installer l'économie dans une crise profonde. Autant dire qu'à leur arrivée dans le monde du travail dans les années 80, les enfants des boomers ont trouvé un contexte économique et social des plus moroses. La scène punk est revendicative dès les années 70, mais comme dans le mouvement hippie, la drogue y est fortement présente et on ne peut que remarquer un goût pour l'autodestruction



THE DISLOCKERS

[alcool, drogue, excès en tous genre...]. C'est en contre pied de cela, que naît la scène HxC avec une recherche: se délivrer du quotidien.

Fin des années 70, les premières mèches du genre s'allument avec The Middle Class, Blag Flagnet, ou encore The Germs. Ces premières mèches ont laissé place à un incendie dans l'Amérique de Reagan qui allait connaître une récession sans précédent. Les États-Unis tout entier prennent le virage d'un punk rock plus agressif, plus rapide, brut. On peut alors mettre en avant The Dead Kennedys, ou encore DOA qui avec leur LP Hardcore 81 semble être à l'origine du nom du genre. La batterie s'accélère pour atteindre entre 250 et 300 bpm. La guitare devient furieuse, et les solos un signe d'égo des plus mal venu, symbolisant la superficialité. Les chanteurs hurlent leurs mots et leurs maux de manière dynamique,

d'une voix corrosive, chantant avec le public à qui il prête souvent le micro. Les chants en chœurs, comme si on était au stade, sont les bienvenus. Alors oui, c'est pas la joie niveau technique, on est dans le simple, l'efficace, le percutant et tant pis si le jeu est pauvre, il est vrai. C'est un cri du cœur de cette jeunesse ouvrière dont les quartiers sont gangrenés par les gangs et la drogue.

Le DIY (Do It Yourself) est la norme. On s'auto-produit. Le HxC devient une contre culture très codifiée.

On est dans la catharsis. L'expression d'une violence exutoire pour supporter un monde difficile.

Les concerts sont extrêmement violents et le Karaté Dance Style (KDS) voit le jour. Il n'est pas rare de voir un mariage forcé entre un





pied véloce et une mâchoire égarée. De cette union, naîtront parfois des enfants sous forme de dents qui s'échappent dans l'assistance. Néanmoins, cette violence n'est pas gratuite et bien qu'il soit souvent difficile de stopper les bagarres qui éclatent, les protagonistes défendent tous l'idée d'une fraternité, d'une violence contrôlée et libératrice qui ne doit pas déborder en dehors de la piste. Il est d'ailleurs de bon ton de remettre debout les moshers qui chutent, là où dans la scène punk, il était bien plus fun de les finir à coups de docs coquées.

La scène de cette époque qui retient plus particulièrement notre attention et qui est sans nul doute devenue mythique, c'est LE New York HxC et sa salle mythique le CBGB. Le NYHC possède ses légendes comme Raymond Barbieri de Warzone, Lou et Peter Koller de Sick Of It All, Evan Seinfeld de Biohazard, Roger Miret, le frontman d'Agnostic Front, Freddy Cricien, le frontman de Madball qui a commencé à chanter dans le groupe de son demi-frère cadet

Roger Miret (encore lui) à l'âge de 7 ans. Mais aussi Vinnie Stigma qui est le sujet d'un livre (en anglais) sorti cette année *The most interesting man in the world* d'Howie Abrams. La liste est longue des personnages ayant donné leur lettre de noblesse à un genre pourtant loin d'être des prouesses musicales. Pour ceux qui veulent aller plus loin, il existe des documentaires en anglais de très bonne qualité (certains sont sur Youtube et sous-titrés en français !), comme *The Godfathers of Hardcore*, *New-York Hardcore*, *The New-York Hardcore Chronicles* ou encore *American Hardcore*. En même temps que l'émergence du hardcore qui remplace le punk, le hip-hop remplace le disco dans la communauté afro-américaine. Le parallèle entre les deux est loin d'être anodin car on va retrouver rapidement des ponts entre les deux styles, les deux communautés, qui chantent la même misère et qui ont la même envie de lendemains meilleurs (style vestimentaire, utilisation de chant parlé...).



La Californie n'est pas en reste, avec Suicidal Tendencies, les patrons du crossover. Cependant, c'est surtout avec le début du nouveau siècle que la «West Coast» acquiert ses lettres de noblesse avec des groupes comme Terror, Hatebreed, ou encore Lionheart. Il faut dire que la décennie précédente a vu un net recul de la scène et qu'il était temps de remettre au goût du jour le HxC ! Autre scène importante, la scène canadienne, avec Comeback Kid et Get The Shot, une scène qui pratique un HxC des plus furieux et dont on va vous reparler plus bas dans les découvertes ;) ... Aujourd'hui, la scène HxC est en effervescence avec des groupes innovants. Le crossover est devenue la norme, ce qui enrichit le genre. De nouveaux groupes trouvent le succès comme Jesus Pieces, Speed, Knocked Loose, Turnstile, etc...

Et en France me direz vous ? Eh bien, c'est le désert... Le style ne perce pas dans les années 80, contrairement au punk classique avec des groupes comme Ludwig Von 88, Bérurier Noir, La Souris Déglinguée, et j'en passe. Il faudra attendre deux bonnes décennies avoir de voir une réelle scène HxC française voir le jour. Début des années 2000, des groupes français développent une scène HxC et la font durer dans le temps comme les toulousains d'Alea Jacta Est ou encore les niçois de In Other Climes. Et aujourd'hui ? Rappelez-vous, le genre a explosé en période de crise, de récession, et curieusement, l'après COVID voit l'émergence de nouveaux groupes et des salles se remplir, notamment à Paris avec Sorcerer. Leur dernier LP Devotion est un petit bijou dont on vous conseille fortement l'écoute. Hardmind sur Rennes, Stinky sur Nantes et pleins d'autres dont nous allons vous parler régulièrement.

Comme vous le constatez, c'est une scène très attachée au DIY, underground, et c'est une musique de niche. Il est donc parfois difficile de connaître les groupes qui sortent de belles choses et qui méritent une vraie attention. On tâchera autant que possible de mettre en avant la scène française, mais aussi les petites pépites glanées ça et là. D'ailleurs, nous avons eu le plaisir de nous rendre à un concert donné au Cold Crash à Nantes. À cette occasion, nous avons découvert trois groupes : The Dislockers, projet solo de Saymon, le frontman

de Karma Zero, Breakless, jeune formation nantaise, et FreeHowling.

Nous reviendrons une autre fois sur The Dislockers pour vous parler d'abord de Breakless. La formation Nantaise propose un HxC riche en breaks avec un chanteur qui alterne un growl grave et profond et un scream qui n'est certes pas totalement maîtrisé, mais qui est puissant. Cette alternance au chant donne du corps et de la profondeur à leurs compo. Cela amène à des breaks forts, avec des riffs de guitare qui alternent entre le classique son du HxC, des notes de heavy et du gros death qui tâche. À cela, des harmoniques à la guitare donnent un fil conducteur vraiment sympa. Le groupe propose quelque chose de vraiment intéressant et on va attendre avec impatience leur premier EP, que l'on écouterait avec attention.



Maintenant, parlons de FreeHowling. Les parisiens composé de Guillaume Nicolas au chant, Sam Nicolas à la Guitare, Romain Wilczeck à la batterie et Nicolas Guerrault à la basse envoient du très, très lourd. Ils nous proposent du HxC dans la lignée de Knocked Loose et ils n'ont rien à envier à ces derniers. Ils arrivent sur scène en survêt Lacoste, bob, casquette et maillot de foot US, touches hip-hop que l'on retrouve dans leur musique. Dès les premiers accords, le ton est donné. C'est de la bonne bagarre, entraînée par une guitare qui alterne riffs classiques et d'autre plus heavy, appuyée par une batterie qui envoie du kick que tu reçois comme un coup de pelle à la Bernie Noël. C'est sportif dans la salle. Le public adhère immédiatement et s'enivre de la musique dans un mosh violent et bon enfant. Le quatuor nous offre une belle prestation avec une alternance français/anglais au chant sur PNA qui est des plus rafraîchissante. Y'a pas à dire, le contenu est riche d'influences diverses et le mélange ultra réussi. On attend avec impatience un LP car il y a de la matière et c'est sans conteste, un groupe à suivre.

On termine par un peu de découverte. D'abord un détour via le Québec avec Blank qui s'inscrit dans la lignée de Get The Shot. Écoutez-les, car ça te lave salement les oreilles. La deuxième découverte, Damn City, du HxC italien avec une pointe de deathcore très réussi qu'il va falloir suivre de très près.

Allez sur ce... on va se faire du bien aux myosotis avec un peu de Hardmind (HxC de Rennes) et on vous dit à la prochaine !

■ Nolive
Photos : Nolive





SILMARILS

APOCALYPTO

[RunFast Records]

La chronologie est implacable, cela faisait plus de 20 ans que les Silmarils n'avaient pas sorti d'album studio ! On a l'impression qu'ils ne nous ont jamais quittés, la faute à quelques vieux tubes qu'on a toujours plaisir à entendre et à leur retour sur quelques scènes depuis la fin du COVID (Bataclan, Vieilles Charrues, Hellfest...), le tout avec un peu d'actu dans les bacs (un EP live, une réédition). Avec Apocalypso, c'est du lourd, 10 nouveaux morceaux qui, on l'espère, n'attendront pas 20 ans pour avoir des petits frères.

De 4life, ce nouvel opus n'est éloigné que dans le temps car dans l'intention, les idées, le flow et l'ambiance générale, on retrouve Silmarils comme ils nous avaient laissés. Textes aiguisés, rythmiques appuyées, riffs soignés, apports électro bien dosés, le gang n'a pas vieilli. On peut de nouveau utiliser les adjectifs qui qualifient le mieux leurs créations avec, en haut de la liste, autobiographique («Au commencement», «No pain no gain»), qu'on peut doubler d'un ironique («Mortel», «C'est dur mais c'est bon») et donc d'un humoristique («Mytho») pour le côté fun ou pour le côté moins réjouissant des sentiments persos qu'on dira désabusés («Oublie moi») ou politiques («Me demande pas»). Musicalement, leur fusion est un peu plus sage qu'il y a 30 ans, mais le groupe ose encore brouiller son image avec des idées tranchées et a gardé tout son sens de la mélodie venimeuse («Welcome to America» qui résonne autrement mainte-

nant que Trump et sa dream team de tarés vont reprendre le pouvoir : «Rodéo sauce Poujade / Chacun pour sa gueule / Dieu pour les autres...») et un phrasé gavé d'énergie («Au paradis»). Pas encore convaincu ? Alors voici la cerise sur le gâteau, la présence de B-Real (Cypress Hill) sur «No pain no gain» (la version «single» qui en devient assez différente de celle «de base», même si laisser les deux moutures l'une derrière l'autre apporte un peu de redondance).

Back in the game, non seulement les Silmarils injectent du son frais qui devrait tenir sur la durée (on en reparle dans 25 ans ?), mais donnent aussi envie de se replonger dans leur discographie pour se rendre compte que leurs titres sont intemporels, «On est là, on t'emmerde, on est revenu pour foutre la merde...».

■ Oli



TOM BODLIN

HORREUR SYMPATHIQUE

[Araki Records/Kerviniou Recordz]

Allo Tom, toujours dans le jazz ? On n'avait plus de nouvelles de lui en solo après 5 albums sortis entre 2008 et 2015 (projet parallèle mené de front autour de la fin du combo noise-rock angoumoisins Café Flesh), et malgré sa récente implication dans Carver (noise-rock, Nantes), le voilà qui remet le couvert cette année. Il faut dire qu'il a plus d'une clé à son sax. Si tu ne sais pas

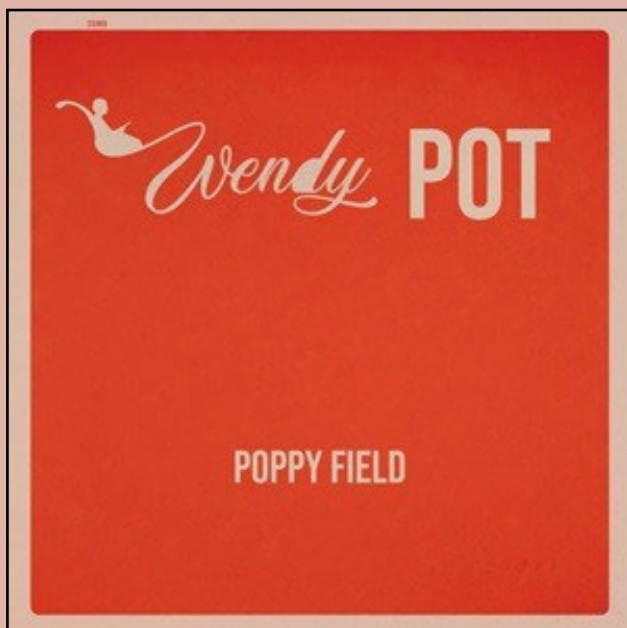
comment sonne un saxophone ténor, pense au thème de La Panthère Rose d'Henry Mancini, et si tu te demandes ce que cela peut donner dans un format «rock», jette donc une oreille attentive à Horreur sympathique.

Attentive car il y a de quoi être dérouté au début, on est loin du classique couplet/refrain/couplet. Et «rock» est bien à mettre entre guillemets car on navigue dans des eaux troubles entre poésie sonore empreinte d'absurde et free jazz rock, pour caricaturer à gros traits. La recette n'est pas si facile (mon titre préféré avec «Ce soir c'est samedi») mais le doux dingue Tom Bodlin, unique chef d'orchestre ici, gère de main de maître absolument tout de A à Z. Des instruments (sax, batterie, guitare, clavier) au chant, de l'enregistrement maison à l'artwork délirant (sous absinthe ?), même s'il s'est néanmoins inspiré des Fleurs du Mal pour mettre en musique trois textes de Charles Baudelaire, «Les métamorphoses du vampire», «Le serpent qui danse» et l'éponyme «Horreur sympathique», quand c'est Arthur Rimbaud qui avait été mis à l'honneur dans Comme je descendais des fleuves impassibles (2014). Comme les précédents, cet album se révèle une parenthèse burlesque et dépayssante mais fort plaisante, au milieu de l'écoute de disques tous plus saturés de guitares les uns que les autres. Bien plus sympathique qu'horifique, donc.

■ Guillaume Circus

Photo : Thomas Beaudelin





WENDY POT

POPPY FIELD

(LVP records)

Comme je ne connaissais ni Grout/Grout, ni Wendy Pot, je suis parti sans a priori à l'écoute de ce premier LP du deuxième nommé, Wendy Pot, quintet montpelliérain issu du quartet Grout/Grout après l'arrivée de Pauline Montels au clavier et au chant. On peut donc synthétiser tout cela par la formule mathématique suivante : Grout/Grout + Pauline = Wendy Pot. Et si on conti-

nue dans cette logique, sachant que Wendy = rythme cool + mélodies sympathiques + atmosphère paisible = pop et que Pot = voix élégante + titre qui s'appelle «Be my tea» + nonchalance à la Damon Albarn = Brit, nous avons l'équation Wendy + Pot = Brit pop.

Mais si ça te saoule les équations mathématiques, on peut résumer que Poppy field, ce premier album de Wendy Pot, regorge de 12 titres de brit pop cools, tout doux, aux mélodies soignées et à l'orchestration léchée. On retombe un peu dans la pop anglaise de la fin du siècle dernier, la classieuse, la raffinée. Et comme l'initiateur de ce projet, Sylvain Grout (qui emmène Avelin Castello à la guitare, Japy Lo Pinto à la batterie, Dany Rizo à la basse et donc Pauline Montels au clavier) est aussi artiste plasticien et enseignant aux beaux-arts de Montpellier, il était évident qu'il allait avoir une approche artistique pluridisciplinaire. La mise en image allait donc être sympathique. Je t'invite donc à visionner le clip de «In the blink of an eye», c'est un vrai plaisir à écouter et regarder. Et si tu adhères musicalement à ce titre, plaise à toi de te pencher sur ce très classe premier LP.

■ Eric





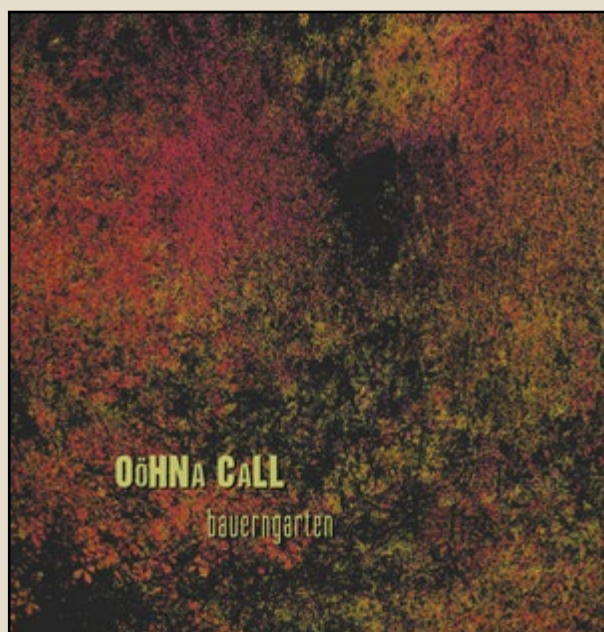
ALRIGHT MELA

TASAMOH

(Dionysiac Tour)

Alrigh Mela est un projet electro dub oriental monté en 2021 par Markus et Cheb Xavi (déjà membres de Markus & Shahzad où les Angevins étaient accompagnés d'un vocaliste pakistanais) avec le chanteur gnawa et joueur de guembri, Jaouad El Garouge. Après un premier EP en 2022, le trio en a lancé un autre cette année - bien que d'après les caractéristiques en vigueur, il s'agirait plutôt d'un mini-album - sous le nom de Tasamoh (qui signifie «tolérance» en arabe). Inspiré par la tape music des années 70, Alright Mela (du maltais «Orrajt mela» qui peut être traduit par «Tout va bien») appelle donc à la tolérance et au respect par une musique hybride mêlant électronique aux grosses basses pénétrantes et aux kicks dubs martelant le tempo, mélodies orientales faites de ouds et de synthés, le tout chanté dans un arabe tout terrain qui sait autant s'accommoder d'airs paisibles que festifs. Étant sensible à des artistes tels que Sofiane Saïdi, Acid Arab, Mazalda ou encore Murman Tsuladze, qui puisent leurs inspirations dans des univers sonores communs et savent retransmettre avec force leur transes et atmosphères addictives, je me suis senti rapidement concerné à l'écoute des sept titres que propose Tasamoh. Et vous ?

■ Ted



OÖHNA CALL

BAUERNGARTEN

(L'Octuple Lunaire)

Autant par les noms qu'il choisit (en français, en latin, en allemand, en anglais) que par cette image, Oöhna Call donne l'envie de voyager. Mais pas tous azimuts, ici, on donne dans un rock instrumental / post rock qui respecte les codes : des samples pour les voix, des sons très clairs qui se marient aux distorsions, des plages étalées... Le son est un peu «brut» (les guitares mériteraient d'après moi un meilleur traitement) mais le trio basé à Tours (qui compte deux ex-membres de Kraken Oxen) a des idées qu'il faut écouter. Capable d'installer de la tension (la fin hypnotique de «Reine de la nuit», le tourbillon de «Salvia divinorum»), de s'exciter et se calmer dans la même seconde («Galanthus nivalis equus»), de nous cajoler (la basse de «Diphylleia» !) et de nous surprendre («Datura» comporte des passages assez classiques de rock et d'autres moments moins conventionnels), Oöhna Call exploite à fond ses envies et travaille sur de nombreuses sensations. Si le post rock est un excellent moyen de se vider l'esprit, c'est aussi ici l'occasion de le remplir avec des atmosphères colorées, et pas forcément toutes en adéquation avec la chaleur rougeoyante du Bauerngarten présenté à nos yeux.

■ Oli



DIRTY SHADES

STUCK IN MOTION

[Autoproduction]

Dans une zone d'ombres entre le rock et le metal, quatre Angoumoisins sont passés pour la première fois en studio (leur premier EP était une session live qui servait de démo) pour partager leurs créations. Et le moins que je puisse dire, c'est que les six titres de *Stuck in motion* méritent toute notre attention ! À la croisée de nombreux chemins, Dirty Shades accumule les influences en évitant les comparaisons, la seule qui me semble pertinente (et encore...), c'est Brutus de par la voix d'Anouk, aussi intense et pénétrante que celle de Stefanie, très à l'aise quand il faut servir la mélodie ou durcir le ton et gagner en rage, elle capte l'auditoire autant qu'elle impressionne. Les instruments sont également chargés d'émotions qu'ils diffusent avec leurs sons écorchés, leurs variations de rythme, ils peuvent autant apporter de la sérénité («*Mine*», «*Breaking point*») que le chaos («*Left in dust*», «*Overdue rage*»), réussissent à amalgamer toutes les ambiances et assurent toutes les transitions et changements de directions (le chant masculin de «*Secret sound*»). Dirty Shades est une des découvertes les plus excitantes de cette année, à suivre de très très près donc !

■ Oli



MELAINE DALIBERT

EDEN, FALL

[Ici, D'ailleurs]

Pas habitué à recevoir ce genre de disque à la rédaction, le nouvel album du pianiste et compositeur rennais Melaine Dalibert s'inscrit dans la collection Mind Travels (Geins't Naït + Scanner + L. Petitgand, Uruk, Orchard...) du label Ici D'ailleurs. Cette série porte définitivement bien son nom car avec ses notes de piano méthodiquement bien placées, *Eden, fall* fait honneur à l'ambient option classique. Plus concrètement, il crée un pont idéal entre les deux. Et pas de la manière la plus habituelle car Melaine Dalibert a choisi la composition algorithmique, suite à sa rencontre avec la pionnière de l'art génératif, feu Vera Molnar. Pour faire simple, le musicien s'est créé sa propre suite d'opérations paramétrées qui permettent de générer et répéter des notes avec différentes échelles (hauteur, dynamique, intervalle, durée...). Ainsi, «*Eden*» est un refuge sonore de 7 notes qui évoluent de manière progressive en s'étirant sur une plage de 37 minutes dont le socle est un drone relaxant, tandis que «*Jeu de vague*» est un motif fluide de 13 notes formant un contrepoint. Quant à la dernière plage «*Fall*», elle vient symboliser l'automne avec une rigueur percussive, que dis-je, un martelage de maître qui passe des aigus aux graves en 14 min. Ce n'est pas celle qui retient le plus notre attention, mais l'ensemble de cet *Eden, fall* nous a figé dans le temps. C'est peu de le dire.

■ Ted



COILGUNS

ODD LOVE

(Humus Records)

Si tu es quelque peu mal à l'aise avec cet artwork à l'écriture irrégulière et aux couleurs qui ne se marient pas forcément, ce n'est pas parce que le graphiste a fait n'importe quoi, c'est juste que c'est un album de Coilguns et que mélanger des extrêmes, c'est une des bases de leur processus créatif. Avec un résultat, comme toujours, aussi déroutant que passionnant.

On ne peut pas tout aimer d'un album de Coilguns, ça me semble évident tant ils proposent des choses différentes et parfois exubérantes. Pour savoir si un de leurs albums est «bon», je compte donc ce qui me déplaît... Pour Odd love, la liste est plutôt courte, mon seul grief, c'est la fin de «Placeholders» et des chœurs un peu chelou qui sonnent faux, les sifflotements du début du morceau ne m'avaient déjà pas convaincu, c'est donc une piste que je zappe. Et c'est la seule car tout le reste, aussi chaotique que cela puisse être par moment, c'est plus que satisfaisant de le prendre dans les oreilles ! Qu'on tape dans le très gras et métallique («Generic skincare») ou le plus posé, clair et aérien («The wind to wash the pain») ou que les Suisses jouent sur le stress de l'auditeur («Black chyme»), ça fonctionne ! Le travail sur les rythmes et leur accoutance avec les guitares permet de plonger dans des atmosphères torturées («Featherweight») et quand le chant vient ajouter des variations bien senties (mots scandés ou criés avec un soupçon de mélodie sur «Bandwagoning»), c'est un

régal. Les expériences peuvent être limitées (un matraquage quasi continu sur «We missed the parade», quelques larsens pour «Venetian blinds») ou plus aventureuses avec un peu de douceur et une accroche touchante renforcée par un piano grave qui appuie le propos avant de s'emballer dans des touches plus à droite pour un passage dissonant («Caravel»). Elles semblent toujours «sous contrôle» et suffisamment réfléchies quand bien même tout finit par se déstructurer et exploser («Bunker vaults»).

Quand, au moment de faire les comptes, les parties excitantes l'emportent aussi aisément sur les moments que l'on peut juger trop dérangeants, il n'y a pas photo, c'est que Coilguns a réalisé un très bon album. Si tu veux vivre une expérience intense, tu sais ce qu'il te reste à faire.

■ Oli



COILGUNS

À LA VEILLE DE LA SORTIE DE LEUR NOUVEL ALBUM, C'EST EN VISIO QUE JE RETROUVE LUC (BATTEUR) QUI ATTAQUE SON DEUXIÈME CAFÉ ET JONA (GUITARISTE) QUI PREND UNE PAUSE DANS UNE JOURNÉE MARATHON DE PRÉPARATION DE SORTIE OFFICIELLE. IMPATIENTS DE VOIR LE MONDE DÉCOUVRIR ODD LOVE, ILS PRENNENT LE TEMPS DE DISCUTER AVEC MOI DE LA GENÈSE DE L'OPUS ET DE LEUR AVENIR PLUS OU MOINS PROCHE.

Commençons par le début et la composition de l'album, vous avez changé la façon de travailler en étant plutôt sur un temps très très long, alors qu'à vos débuts vous étiez plutôt sur un temps court, ça a changé quoi ?

Jona : Ça nous a permis d'aller dans un niveau de détail qu'on n'avait jamais exploré avant, dans le sens où quand tu dois faire un disque en 4 semaines, t'as juste 4 semaines... Quand nous avons eu la première version de toutes les parties des morceaux pour Odd love, eh bien, par le passé, ça aurait été le disque ! Après cette première version, il y a eu tout un tas d'étapes, on a enregistré le disque 4-5 fois dans nos propres studios, puis on a répété plein de fois avant d'aller l'enregistrer de manière définitive en Norvège. On a vraiment eu le temps d'écrire un disque, on n'avait jamais fait ça avant ! Il me semble que c'est assez parlant.

Luc : Pour nous, c'était un regard tout à fait différent sur nos morceaux, simplement par le fait que tout d'un coup, on pouvait prendre du recul sur nos propres compositions. Vu qu'on avait toujours cette limite de temps, on écrivait des morceaux, il fallait les enregistrer, c'était le disque, et puis il vivait comme il était. C'est un concept avec lequel on était tout à fait d'accord, ça rajoutait un peu plus cette épice extra spicy urgente à nos disques et nos compos. Là, pour une fois, on a eu envie d'expérimenter, de prendre du temps, d'aller dans les niveaux de détails, et puis réécouter. En tout cas pour moi, ce qui a vraiment changé, c'était de pouvoir réécouter des morceaux complets ou des versions complètes du disque avec des playlists et puis revenir dessus, pouvoir retourner travailler certains aspects, certaines compos ou le disque en général.

Vous allez pouvoir revenir à votre façon de faire comme avant ? Ou ça sera toujours comme ça désormais ?

L : J'ai l'impression que ce move a un peu infligé un trigger, qu'on a quand même envie de pouvoir refaire un disque un petit peu plus vite. Il faut aussi dire que c'était en plein COVID, il y a aussi plein d'autres obstacles qui ont fait qu'on a pris aussi plus le temps pour ce disque. Quand Jona a commencé à l'écrire, il avait prévu de prendre un petit peu de temps dans son emploi du temps qui était à peu près

autant proche que celui d'un ministre pour écrire un peu ses morceaux. À cause ou grâce au COVID, il a pu prendre plus de temps, on a tous pu prendre plus de temps. Je crois qu'on est tous d'accord sur le fait que là, ça a pris quand même beaucoup de temps et qu'on ne va pas attendre autant d'années. J'ai l'impression que ça nous titille un petit peu de renchaîner quelque chose, d'écrire des morceaux et les enregistrer, de refaire un peu des choses nous-mêmes... En tout cas, c'est clairement sur la table, quand même pas autant brutal et rapide qu'avant, mais ça va nous ramener à un entre-deux.

J : Il faut aussi dire que le disque a été enregistré en 2022, donc il y a aussi presque deux ans de préparation pour la sortie à cause du COVID, et on avait envie de retourner sur la route, pas forcément comme on le faisait avant, donc il fallait trouver des partenaires pour le faire, savoir si le disque était assez bon pour qu'on puisse faire un plan comme on voulait... On a ajusté ça pendant presque deux ans encore ! Entre le mix, la comm', quel genre de concert on voulait faire, où on voulait tourner, qui voulait bien nous booker... Tout ça, ça a pris du temps. Je reviens sur la première question, qui est liée, d'avoir fait ce disque autant en profondeur, on a appris plein de choses et donc maintenant ça va aussi nous prendre vachement moins de temps pour arriver à ce stade «de détails dans les compos» sans prendre deux ans pour le faire. On a vraiment expérimenté, on est allé très loin dans les différents processus. On a écrit des morceaux dans des clubs, on est allé en résidence dans des clubs avec un système son ouvert pour écrire des morceaux pour savoir directement comment ils sonnaient sur scène, on a répété ces morceaux comme si on allait les jouer en live alors que c'était il y a trois ans en arrière pour bien aller chercher l'essence même de ce qu'on veut raconter à travers ces morceaux... ça paraît un peu ésotérique comme ça, mais ça nous a donné des clés de compréhension de notre propre musique qu'on va pouvoir appliquer dès maintenant, que moi j'ai déjà appliqué en créant les démos que j'ai faites qui sont maintenant entre les mains de Luc pour le prochain album. Donc tout va aller plus vite.

Est-ce que s'il n'avait pas été enregistré au Ocean Sound Recording, il aurait été différent ? Le lieu a influencé l'album ?

J : Évidemment. Il y a tout un tas de couches, c'est pas juste le lieu qui est incroyable et super bien équipé. C'est aussi le fait que pour la première fois, on a travaillé avec quelqu'un, à savoir Scott Evans, qui nous a libérés de toute considération technique, donc nous, on était juste musiciens, ça a influencé le fait qu'on ait choisi ce studio ensemble, puis que ça ait été un immense road trip, on est monté en une semaine en voiture, on est rentré en une semaine en voiture, au total c'était un trip de 5 semaines avec 3 semaines en studio puis 2 semaines de voyage. L'endroit était méga inspirant, on dormait sur place, on était en immersion complète, l'aspect technique ou fancy, je veux dire luxueux du studio, il arrive presque en dernier.

L : C'est important le lieu. Il a impacté clairement notre mood au moment où on enregistrait, puis à la façon dont ça s'est déroulé sur place, je pense à nos interactions aussi en tant qu'humains, parce qu'il n'y en avait pas un de nous qui avait toute la casquette technique à endosser en plus d'être dans le contenu créatif, artistique et musicien, et faire des bonnes prises. C'est un bel endroit, c'est magnifique, c'est féérique... ça joue un petit peu sur notre moral, surtout que se réveiller, être dans ce studio incroyable, aller se baigner un petit coup dans l'océan à côté à 10 degrés avant de jouer, les jours qui ne finissaient jamais... On était dans un rythme de vie, dans un contexte géographique qui nous mettait obligatoirement dans un autre mood, de ce côté-là il a influencé le process au jour le jour. Mais au final, ce qui est sorti sur le disque, mis à part peut-être un morceau ou deux qu'on a changé sur place, on l'aurait aussi enregistré ailleurs. Le produit final serait relativement identique.

On voit beaucoup la Norvège dans vos clips, ceux qui sont sortis présentent beaucoup d'images de sessions live, l'artwork est une photo d'une des soirées passées là-bas, donc il y a beaucoup d'éléments qui vous rattachent au lieu de l'enregistrement...

J : C'est vrai, c'est ça qu'on a raconté, c'est comme ça qu'on a fait ce disque... Les thèmes abordés dans ce disque traitent quand même

de nous, de notre vision de ce band, de notre position dans l'industrie de la musique. C'est une espèce de photo de cette famille qu'on a choisie il y a 13 ans, c'est cette famille choisie qui est devenue le centre de nos vies. C'est en ce sens-là que le lieu et la Norvège a influencé ce disque, ça a créé une cohésion, on a décidé de faire un voyage de rêve dans un studio de rêve ensemble. On a fait ça ensemble, on a choisi de faire ça ensemble dans cet endroit, on a mis des moyens, de l'énergie, du temps, tout un truc qui dépasse largement le cadre de la musique...

Vous avez donc de l'amour aussi, Odd love, ça peut se comprendre comment ?

J : Exactement comme ce que tu es en train de penser dans ta tête en posant cette question ! (rires) Dans le sens où les thèmes de l'album, peu importe comment ils sont interprétés et comment sont interprétées les paroles de Louis, elles traitent beaucoup de ça. On ne vient pas d'un contexte social très compliqué, on est des gars blancs, nés en Suisse, dans un pays riche avec pas trop de problèmes, tout ce qu'on a à raconter c'est comment on voit le monde qui est en train de brûler et ce qu'on fait à travers ce groupe. Le fait que quelque part ça n'a pas tellement de sens, à bientôt 40 ans, de continuer à essayer d'enfoncer toutes les portes que personne n'a décidé de nous mettre devant le nez, mais qu'on a décidé de créer et de lancer nos têtes dedans ! C'est de là que vient ce titre Odd love, cette espèce d'amour étrange qu'on a pour ce truc qu'on fait alors qu'on ne sait pas bien si ça a un sens ! On se demande si on n'a pas raté le train 14 fois et on continue de mettre toute notre énergie là-dedans...

L : L'amour c'est quand même un point central de ce groupe, on revient souvent sur ce thème parce que le groupe c'est notre petite famille, mais une famille choisie. Et il y avait un step avec ce nouveau disque, on a toujours été dans des trucs quand même beaucoup plus dark, une musique plus oppressante, mettre «Love» dans le titre de notre album, c'était aussi un immense pas d'acceptation sur à quel point l'amour de ces personnes-là autour de moi dans ma vie à ce moment-là. J'ai fêté mes 41 ans cette année, Coilguns c'est important, ça m'accompagne, c'est un point central,



c'est un pilier central de ma vie.

L'album sort demain, comment on est à J-1 ? Il y a de la tension ou finalement ça va être un jour comme les autres ?

J : Je peux parler que pour moi, mais juste au niveau de la charge de travail, là, c'est bien stressant ! Je suis depuis ce matin en train de faire des uploads de trucs, checker les players YouTube, être sûr que tous les trucs Bandcamp sont clairs... Finaliser les communiqués de presse avec tous les attachés de presse, se rendre compte que ce fichier-là il est corrompu, il y a les précommandes à envoyer... On gère le label aussi, ainsi que toute cette partie-là donc c'est bien tendax, mais c'est cool. Si je me mettais juste dans ma position de musicien, personnellement, c'est un peu entre soulageant et effrayant, dans le sens où je suis soulagé que ce disque sorte enfin. Même si c'est le début du boulot, on va continuer de le défendre parce qu'il est sorti, mais les disques ne vivent plus très longtemps sur les plateformes avec la façon dont les gens consomment la musique. On est un groupe de dinosaures, c'est lentement mais sûrement, on a tout un tas de trucs qu'on

a mis en place pour faire vivre ce disque pendant les prochains mois, la prochaine année. Ça reste soulageant qu'il sorte ! Enfin, il va être là ! Les gens vont le recevoir, on n'a plus qu'à espérer qu'ils le reçoivent comme on l'a écrit et qu'ils reçoivent l'émotion qu'on essaie de transmettre là-dedans. C'est aussi effrayant, parce que si tout le monde trouvait que c'était de la merde, ça me ferait chier, même si on dit qu'on fait de la musique pour nous, mais en fait on la fait aussi pour la partager avec les gens.

S'il fallait entrer dans l'album par un seul morceau, lequel vous choisiriez ?

L : Moi, je choiserais «Placeholders». Alors, j'ai changé d'avis 50 fois depuis qu'on a écrit ces morceaux, mais là de plus en plus, aussi avec beaucoup de retours que j'ai eus, c'est vraiment un morceau qui fait bien le lien entre ce que Coilguns a été et ce qu'il peut être avec ce nouveau morceau. Je trouve que c'est une bonne amorce, c'est surprenant, mais j'ai l'impression qu'on a souvent sorti des trucs aussi un peu surprenants. Il y a quand même bien les ingrédients d'un bon morceau de Coilguns. C'est un bon mélange d'aller taper dans tous



les coins de ce qu'est ce groupe.

J : C'est peut-être le type de ce que ça pourrait être.

L : En tout cas, pour annoncer un peu la couleur de ce nouveau disque, je trouve que c'est le truc le plus évident. C'est aussi celui qui fait, pour moi, le plus vite le tri entre ceux qui sont là «bon bah, moi je suis plus d'accord», puis ceux qui disent «ah oui d'accord», et puis ceux qui peut-être n'étaient pas d'accord avant.

C'est assez clivant quand même. C'est peut-être celui le plus «on aime» ou «on n'aime pas».

L : Je pense qu'il a aussi un côté clivant comme tu dis.

Alors, pourquoi n'avoir pas mis ce titre en avant, sur Youtube notamment ?

J : C'est un mix de plein de choses. On a décidé de s'entourer de gens, puis de prendre des avis extérieurs, ce qu'on n'avait jamais fait avant. «Placeholders» a très vite eu une place de single. Puis après, selon que ce soit les distributeurs, les attachés de presse, le management avec qui on bosse et tout ça, on s'est dit que c'était ça les singles, pour tout un tas de raisons qui étaient ce qu'elles étaient à un moment, puis qu'on changeait après... C'est marquant parce qu'on va revenir à ce truc de «Place-

holders» qui génère pas mal de réactions. En fait, c'est assez cool parce que c'est un morceau qu'on va beaucoup mettre en avant par la suite, tout simplement. Donc ça, c'est un des morceaux qui va permettre de faire vivre le disque après. C'est un peu comme si on n'avait pas joué toutes nos cartes sur ces singles...

L : Alors, je tiens juste à dire que je n'invalide pas du tout les choix des singles ! C'est vraiment par rapport à ta question. Et puis voilà, Luc Hesse, ce matin, deux cafés dans l'estomac, 11h18, le disque sort demain. Tu poses cette question... Comme j'ai dit, j'ai changé 50 fois d'avis. C'est celui-là qui me paraît être la réponse la plus sincère à ta question. Mais je n'invalide pas du tout le choix des singles, ni rien du tout, bien entendu, ni la playlist du disque, ni rien du tout.

Alors justement, ce morceau-là, il y a des sifflements, il y a des chœurs. En live, ça va être possible de jouer tout ça ?

J : On a déjà fait des essais quand on était dans la période de compos, on s'est dit «qu'est-ce que ça donne si on essaie de jouer ces morceaux» comme si on allait tous les jouer dans un concert. Puis là, c'est quelque chose qu'on va préparer. On peut le dire maintenant, parce que ça va être annoncé aujourd'hui, mais on a



été invité à jouer au Roadburn pour jouer l'album dans son intégralité. On va bien devoir le jouer de toute façon ! On va trouver une astuce. Mais à part les sifflements qui restent un petit peu un mystère sur comment on va le faire... il faut soit que j'apprenne à siffler, vu que je suis le seul qui ne joue pas pendant cette partie, soit trouver une astuce de sample. Je ne sais pas trop, mais on va trouver ça. On a prévu des répétitions pour faire ça en janvier.

L : C'est le seul truc un peu tricky, c'est le sifflement. Tout le reste, c'est un morceau de rock à quatre.

J : C'est aussi qu'on est un groupe de live. Puis là, on a fait un disque studio qui est quand même jouable. C'est évident, on joue déjà la moitié du disque sur scène maintenant. Mais c'est clair que «Caravel», par exemple, on ne va pas se trimballer avec un piano droit. Je n'ai pas l'impression qu'on va faire ça avec un synthé pourri, avec un faux son de piano sur scène. Ça, on n'en a pas discuté mais je peux imaginer que peut-être Louis aura une gratte dans les mains, puis il va faire du bruit avec une guitare ou je ne sais pas quoi. Puis pour «Placeholders», on verra bien ce qu'on va foutre. Mais c'est sûr que c'est tellement significatif ce sifflement, que je ne vois pas vraiment faire ça avec un trombone à coulisses (rires).

Là, vous allez bosser sur les concerts. Il y a aussi un Humus Fest qui arrive assez vite. C'est géré par vous ou c'est délégué à d'autres ?

J : C'est nous à travers le label qui créons ces soirées. On le fait chaque année en Suisse. Des fois, on n'en fait qu'une édition, des fois, on en fait trois. C'est un beau projet qui commence à s'exporter un petit peu en France. Donc, on l'a déjà fait à Clermont-Ferrand. Là, on est en discussion, je ne peux pas les annoncer tout de suite, mais en mars, il y en aura une, voire deux, des soirées avec que des artistes du label. C'est vraiment un truc nouveau qu'on traite nous-mêmes et qu'on gère de A à Z parce qu'on s'embête, on ne fait rien dans la vie, donc en plus de ça, on monte nos propres festivals (rires).

Donc il y aura aussi le Roadburn qui est aussi un passage obligé pour les groupes dans ce style-là. Peut-être aussi le Hellfest au mois de juin, non ?

J : Non, figure-toi qu'on ne va pas faire le Hellfest. Même si on y a joué en 2019, si tu creuses, il y a quand même beaucoup de festivals où il y a des choses à redire, où tu peux ne pas être d'accord avec certaines façons de faire. Pour être tout à fait honnête, on savait

que la proposition pourrait venir éventuellement parce qu'on savait que ce serait dans les cartes avec les agents qu'on a, ils travaillent très bien avec le Hellfest. Et nous, en en discutant en groupe, on a décidé de demander à nos agents de ne pas pousser pour qu'on y aille, parce qu'on n'avait pas le sentiment d'avoir envie de dealer forcément avec le conflit de loyauté ou éthique que ça peut représenter. Mais on se disait qu'on verrait bien. Il y a toute une équipe de programmation, s'il y a du méga enthousiaste, pourquoi pas discuter. On aurait considéré le truc sur le moment, selon les discussions, on aurait posé nos questions, etc. Sauf que récemment, notre agent en France s'est retrouvé en discussion avec la programmation, et juste en mentionnant la possibilité que Coilguns existe là-dedans, la personne s'est méga vexée, et a dit qu'on on était trop proche de Birds in Row, et que, pour ça, on ne jouerait pas au Hellfest. Donc pour nous, ça a réglé la question, et puis on n'en a bien rien à foutre, dans le sens où on a demandé à tout le monde, à tous nos agents européens, français, si c'était vraiment un passage obligé ? On peut imaginer que notre carrière ne va pas s'arrêter si on ne joue pas au Hellfest ? Tout le monde nous a dit que ça allait très bien aller, donc on était très contents. Donc on ne jouera pas au Hellfest, et je pense qu'on n'y jouera plus jamais, sans doute, plus jamais. Personnellement, être invité par le Roadburn pour faire ton album dans son intégralité, c'est un petit peu une autre forme d'intégrité artistique qui me va aussi. Mais je ne suis pas en train de dire qu'on est géniaux parce qu'on ne joue pas au Hellfest, là, ce n'est pas notre décision, en l'occurrence, et je trouve un peu malheureux que l'on soit jugé comme ça, puis en même temps, ouais, Birds in Row c'est nos potes, et Birds in Row c'est plus nos potes que les gens du Hellfest, donc rien à battre !

Il y a d'autres festivals qui ont aussi une bonne programmation et des moyens de vous faire rencontrer le public...

Oui, exactement. C'est définitivement une plateforme, mais on n'aura plus accès à cette plateforme, il y en a tout un tas d'autres, donc c'est complètement ok.

Vous serez aussi à Paris en février, c'est

la seule date prévue en France pour le moment ? Il y en aura d'autres qui seront en préparation ?

J : C'est la seule date annoncée... Mais la France, pour nous, c'est un territoire important, parce qu'on est juste à côté, on est francophone, on a beaucoup tourné là-bas, donc il y aura plein de dates en France. Je sais que demain, on annonce Dijon et d'autres dates seront annoncées... on va ratisser la France de long et en large l'année prochaine, c'est sûr.

Et la scène suisse, elle se porte comment ? Vu de très loin, moi je suis au Nord de la France, j'ai l'impression que c'est plus difficile aujourd'hui pour les jeunes groupes suisses qu'il y a 10 ou 15 ans.

J : Oui, je suis assez d'accord. Mais c'est aussi à travers un prisme de musique à guitares que tu vois ça, peut-être. Effectivement, pré-COVID, il y avait tout un truc aussi sur les groupes un peu plus expérimentaux, des groupes à guitare. En plus, on a une histoire avec ça, la Suisse, aussi loin que Celtic Frost, Coroner, les Young Gods, puis après Knut, Unfold, Shovel, Nostromo... En ce moment, je n'ai pas l'impression que les musiques à grosses guitares, c'est vraiment hyper désirable. Nous, on sort bien notre épingle du jeu parce qu'il y a un petit côté hybride dans ce qu'on fout, j'imagine. Pas hybride genre électro-rock, mais une histoire d'attitude qui fait qu'on arrive à s'exporter. Mais c'est vrai qu'en Suisse, en ce moment, il y a beaucoup d'artistes plutôt des scènes rap, hip-hop, un peu electro-rave, pop, latino, un peu d'autres trucs. C'était déjà compliqué avant, parce que la Suisse, c'est un pays où il n'y a pas vraiment de marché. Le monde entier s'en fout de ce qu'on fout ici, c'est dur de s'exporter. Pour les groupes à guitares qui ne sont pas très désirables de manière générale dans le paysage musical en ce moment, dans le monde, j'ai envie de dire, je pense qu'effectivement c'est plus difficile.

Un dernier mot d'espoir pour les musiciens et la musique en général ?

L : Il faut continuer. Je pense que tout le paysage change et il faut continuer à faire des trucs. Il faut accepter que les tendances changent. Il faut continuer à se soutenir, aller voir des petits groupes, soutenir les salles. Il

faut continuer de créer. Ça n'a jamais été facile. Être musicien, c'est un monde précaire et ça le sera toujours. Ça ne sert à rien d'essayer d'être une star. Mais les gens ont besoin d'aller voir des trucs, j'ai l'impression qu'il faut trouver des moyens de se divertir. Tout le monde a besoin de tout le monde. Le public, les groupes, les gens, les magazines, il ne faut pas perdre espoir. Il faut continuer et ne pas s'attendre à devenir Metallica. Ça ne sert à rien du tout.

J : Oui, c'est ça... J'ai l'opportunité de travailler avec d'autres artistes qui sont dans d'autres genres, plus tendance peut-être, c'est une scène différente. Après 60 ans de souveraineté absolue, le public a perdu un peu d'intérêt pour le rock, mais il est toujours là, on continue à faire des choses. Les nouvelles scènes sont plus compétitives, plus commerciales, plus dans l'air du temps, plus en lien avec l'image... mais t'as toujours des gens qui vont voir des mecs en jeans et en t-shirts jouer de la guitare. C'est vachement plus simple quand tu as accepté que tu ne seras pas une star. Ça ne veut pas dire qu'on n'a pas d'ambition, on n'a jamais été voués à un immense succès, mais on peut remplir des petites salles, sortir des disques... Plutôt que de courir après la fame,

on a construit nos vies autour du groupe. Et même si ça ne permet pas de payer le loyer, nos activités gravitent autour du groupe ce qui fait qu'on est disponible tout le temps pour le groupe. C'est notre métier, qu'on fasse de la production musicale, du consulting, du management, qu'on gère un label... tout ça nous permet la liberté de faire ce qui nous fait le plus kiffer. C'est pas impossible, ça demande des aménagements, des sacrifices, mais c'est possible. Il y a plein de restaurants étoilés, mais t'as aussi Jean-Michel Boyau qui a son petit bouchon lyonnais, c'est délicieux et les gens y vont aussi. Il y a une classe ouvrière chez les groupes car tu ne peux pas avoir que des restaurants étoilés partout.

Merci à Luc et Jona et aux Coilguns, merci aussi à Matthieu.

■ Oli

Photos : Andy Ford





NEIGHBORING SOUNDS

TOUT A CERTAINEMENT COMMENCÉ FIN AVRIL PAR UN MESSENGER D'ARILD (LE CHANTEUR LEADER DE NEIGHBORING SOUNDS) ME DEMANDANT S'IL ÉTAIT POSSIBLE DE LEUR PROSPECTER QUELQUES DATES EN FRANCE. LE TEMPS DE CONVOQUER LE COMITÉ EXTRAORDINAIRE DE CAROUSEL FEELING, COMPOSÉ DE MON AMI RICARDO ET MOI-MÊME, POUR PRÉPARER QUELQUES RECHERCHES TOUTS AZIMUTS AU NIVEAU NATIONAL ET ENVOYER UNE PALANQUÉE DE MAILS, ON SE DISAIT QU'IL NOUS SUFFIRAIT D'ATTENDRE... ET DE RELANCER JUDICIEUSEMENT.

Mai : Pas de réponse, c'est normal, les gens dans les salles sont très occupés, il y a beaucoup de concerts en mai.

Juin : Pas de réponse, c'est normal, les gens dans les salles clôturent leur saison.

Juillet : Pas de réponse, c'est normal, il y a les Jeux Olympiques et ils surmontent les difficultés d'organisations qui en découlent.

Août : Je suis chez moi sur mon lit, le nez au plafond, sans réponse pour une salle parisienne avec un réel sentiment d'angoisse que tout ce projet ne voit pas le jour.

Enfin, le 6 septembre, Jessica de la Mécanique Ondulatoire valide notre demande de location et de là démarrent les moteurs de la salle des machines de cette tournée.

Mercredi 20 novembre

La Mécanique Ondulatoire - Paris 11ème

J'étais occupé à la billetterie ce soir et je n'ai pas vu beaucoup le concert mais j'ai matière à vous en parler un peu.

D'abord, on a eu tout le mal du monde à trouver un co-plateau aux Neighboring Sounds. Les groupes contactés étaient indisponibles, en gestation pour un nouvel album, les membres occupés dans des projets personnels, parfois en voyage... Ça n'a pas été évident et il fallait aussi que ça colle au style musical de nos Norvégiens, donc certains groupes nous paraissaient parfois trop punk, trop noise, trop pop, ce qui n'enlève rien à leurs talents. Depuis que je les avais vus au rez-de-chaussée de l'International, j'avais la conviction que My Thinking Face correspondrait à l'esthétique de cette date. On est enchanté qu'ils aient répondu positivement à notre appel.

Malgré tous nos efforts pour mobiliser le public parisien avec un réel sur Facebook et Insta vu plus de 10 000 fois (ce n'est pas rien), une campagne de rue avec 500 stickers collés, un concours pour faire gagner des places dans le magazine de référence New Noise (qui a cru à ce concert emo), la fréquentation sera ce qu'elle est, 30 ou 40 personnes. Il est réaliste de dire que l'emo est une musique de niche à Paris. Il a plu des cordes la veille et le froid s'est abattu aujourd'hui, plutôt que la musique de niche, le public a préféré la chaleur de son appartement.

Le show de My Thinking Face a eu l'air de plaire et de faire son effet selon les retours que j'ai eus. Ils sortiront un nouvel album courant 2025. La Méca ayant trouvé le set des Neighboring Sounds un peu court (40 minutes), j'avais demandé à Arild s'il leur était possible de jouer plus longtemps, ce fut chose faite car ils jouèrent une heure ! Je les en remercie énormément et surtout je ne m'attendais pas à ce qu'ils jouent des chansons de leurs précédents groupes Crash et The First Cut, que vous devriez prestement consulter sur votre plateforme favorite. En plus d'en avoir sous la pédale (tiens je commence à utiliser des mots empruntés à l'automobile), ces titres sortis de derrière les fagots sont dynamiques, énergique et entraînants.

Mon ami Antoine Varosa est venu et c'est un professionnel qui a l'habitude de conduire des groupes en tournée. Je lui demande au détour d'une clope à quelle heure il faut quitter Paris pour rejoindre Nantes le lendemain. «Laissez-les dormir, part vers 11h, vous en avez pour 4h30...» Allez, au dodo maintenant.

Jeudi 21 novembre

CafK - Nantes

Nous sommes avec Thomas (batteur) à 9h pétantes devant l'agence de location. Le temps de récupérer le véhicule et le reste du groupe, il est 10h30. On a de la chance, on bénéficie d'un surclassement et nous voilà en route dans un Mercedes Vito Tourer toutes options, dont une que nous découvrirons au cours du voyage.

10h30, nous sommes dans les temps... La neige commence à tomber sur Paris et comme chacun sait, dès qu'il y a trois flocons sur la capitale, c'est la panique chez les conducteurs et les chaînes d'informations activent leurs bandeaux «Neige : Gouvernement et services publiques pouvaient-ils prévoir ?»

12h45, nous sommes sortis de Paris mais nous avons affaire à une tempête de neige, je roule donc à 90km/h et souvent à 70km/h face à cette neige qui commence à s'accumuler devant nous. Je suis un Parisien qui n'a plus de voiture et je dois enfin l'avouer aux Neighboring Sounds qui vont lire ces lignes : je conduis une ou deux fois par an, en été. Heureusement, dans ma jeunesse, j'ai mangé beaucoup d'asphalte et je reste un chauffeur aguerri.



On fait un break sur l'aire d'autoroute de Chartres, avec cette tempête de neige plus aucun restaurant n'est en mesure de prendre nos cartes de crédit (grosse panne), à l'exception de la station-service. On se contentera d'un sandwich triangle et un paquet de chips (c'était donc vrai ce qu'on m'avait dit sur la nourriture en tournée).

Ce qui m'inquiète plus, ce sont les SMS d'alertes de la Préfecture qui m'annoncent la fermeture des écoles, l'arrêt de certains trains, des consignes strictes sur les déplacements... et je vois la neige qui continue à tomber. Il faut reprendre la route avant d'être bloqués dans cette station-service, avec ce régiment de militaires eux-aussi arrêtés le temps d'une pause. À l'heure qu'il est, ça doit chauffer sur les bandeaux BFM. 47 kilomètres de salage plus tard (vitesse entre 50 et 70), nous ne serons jamais aussi contents de rencontrer la pluie.

Vous allez me dire Deux fré, t'es bien sympa avec tes histoires d'autoroute mais ton report commence à ressembler à une émission de

Max Meynier (Les Routiers sont sympas). Que voulez-vous, c'était dans le titre de l'article...

J'abrège donc, après la tempête de neige, voilà la tempête de vent. Thomas sera le premier à allumer l'option «Stabilisateurs du véhicule activés» car ça souffle jusqu'à 130km/h. Je reprends le volant et pas mieux, j'ai la sensation par moment de conduire un voilier tellement ça souffle, c'est donc ça d'être marin ? Entre temps dans le Mercedes (oui lorsqu'on a un véhicule de luxe, on ne dit pas minibus ou van, on dit le Mercedes, l'Audi ou la BMW), on échange, on parle météo, Anders (bassiste) a pris le contrôle de la musique et on se régale. Évidemment coller cinq mecs comme nous dans un Mercedes, on fait une cure de musique qu'on aime et je fais quelques belles découvertes grâce à Anders comme Statistics et The American Analog Set. L'album qui fait unanimité est celui de Suburban Eyes. Ça sera le plus écouté je pense.

Pour conclure ce voyage éprouvant pour tous (et peut-être pour toi aussi, lecteur), je passerai vite sur les deux ponts fluidifiant la circula-



tion à Nantes qui ont été coupés à la suite de la tempête, et sur l'heure et demie pour faire les 500 derniers mètres jusqu'au CafK. On aura mis environ 8 heures pour faire 450 km.

Va-t-on enfin parler musique dans ce report ? Pas encore, car Circles n'a pas échappé à l'embouteillage et ce sont eux qui ont tout le matos. Il n'y aura pas de balances, ça sera un line check et ça jouera, on est trop à la bourre. C'est Arild m'a fait découvrir Circles et par conséquent les Neighboring Sounds sont ravis de partager l'affiche avec eux.

Le show de Circles est dans la plus pure tradition hardcore, très énergique et de plein pied. La voix de Guillaume dans la lignée Fugazi, Dag Nasty m'emballe et je ne pense pas être le seul. Ça joue bien et ça joue fort, j'aurais dû prendre des bouchons. Je suis obligé d'aller dans le couloir des toilettes pour ne pas en prendre plein les oreilles. Notez que c'est appréciable de pouvoir écouter un concert à ce volume en centre-ville sans être interrompu par les autorités ou le voisinage (Bravo le CafK et Nantes).

On se retrouve après le concert autour d'une table et de succulentes tartes maisons et quelques bouteilles de vin rouge. Je discute avec Antoine des Circles de la suite de la tournée et il s'exclame : «Le TZVR de Sant Feliu, c'est le temple de l'emo !». Ah bon, je ne connais pas mais ça aiguise un peu ma curiosité, on verra... Petite précision, lorsque nous proposons de faire jouer NS, soit les gens étaient instantanément emballés par l'idée, soit nous nous sommes confrontés à l'infini quasi néant total du vide, en gros aucune réponse. Antoine des Circles a trouvé que ce groupe envoyait direct. Nous dormons chez Mathias (le guitariste de Circles) non loin de Clisson et j'en profite pour vous dire que nos chouchous de Blood Command (interview dans le Mag #58) seront au Hellfest le dimanche 22 Juin 2025. Ne les manquez surtout pas !

Setlist : Cold in the smart city, No commons, Holiday palaces, Grandhotel, Slower now, Nostalgia is a weapon, House divided, Silence afterward, Spolia, Polis.

Vendredi 23 novembre

La Mécanique des Fluides - Toulouse

Cette fois-ci, le trajet est plus long, 600 km mais on roule tous chevaux dehors. On arrive à 15h45 à la gare de Toulouse, pour déposer le véhicule. Arild est surpris de voir des militaires armés devant la gare. Je lui explique avec une certaine dose d'humour grinçant qu'en France, on a malgré nous la tendance à fabriquer des terroristes et qu'on a toujours intérêt à garder un œil vigilant. Direction l'hôtel pour une bonne douche puis quartier libre pour chacun. J'en profite pour aller repérer les lieux du concert de ce soir. La Mécanique des Fluides est un endroit très sympa, comme son équipe, avec un large choix de bières artisanales à prix cools, dans un décor très rock. On les remercie chaleureusement de faire de Toulouse une ville rock. La scène occupe l'angle de la pièce, ce qui lui confère un côté chaleureux et fédérateur.

C'est Tonight We Folk qui nous accueille ce soir. Cette asso dynamique a déjà fait jouer un groupe norvégien, il y a quelques mois et idem, ils ont été emballés instantanément par les NS. Laurent qui officie au son fait ça aux petits oignons, la très sympathique Cathy met en place la billetterie, pendant je papote avec Nicolas, en les remerciant pour leur accueil quatre étoiles. Ce soir, la foule est massive, c'est plein, il faut se frayer un passage pour voir Auster qui démarre les hostilités. Leur indie punk aux notes psychédéliques chauffe le public, ça danse, ça bouge, il fait chaud. Leur concert terminé, je les félicite pour leur vidéo «The curse» tournée dans la ville rose. On discute, les gars ambitionnent de monter sur Paris pour jouer au Supersonic Club, trouver un producteur, c'est dire s'ils sont super motivés. Les Neighboring Sounds eux-aussi sont motivés comme jamais, et ils donneront un excellent show. Le public nombreux est réceptif et donne le change aux musiciens de Bergen. Fin du concert, on mange quelques hot-dogs et buvant des bonnes bières à la Mécanique des Fluides.

Samedi 24 novembre

TZVR - Sant Feliu de Guixols

Ce matin un beau soleil illumine Toulouse.

Nous nous donnons rendez-vous à la réception pour prendre à pied le chemin de la gare. Anders et Kristian ont décidé eux de prendre un taxi. Arrivés dans le hall de la gare nous patientons jusqu'à l'annonce du quai pour notre train qui doit nous mener à Gérone. Notre départ est dans une demi-heure, tout à coup une annonce nous demande d'évacuer la gare, suite d'un bagage abandonné. Le service de déminage est appelé des fois que cette valise contienne une bombe, notre train est dans 25 minutes maintenant et nous n'avons pas accès aux quais. Si on loupe ce train nous ne serons jamais à Sant Feliu ce soir. C'est le seul, il n'y en a pas d'autres aujourd'hui. Je commence à sentir le stress m'envahir. Anders et Kristian ne sont toujours pas là. Je me dirige vers une autre entrée de la gare et, ça passe ! On peut accéder au train et les deux derniers musiciens arrivent in extremis pour embarquer avec nous.

Nous arrivons en gare de Perpignan quelques heures plus tard. Chacun a consulté les avis Google des restaurants à proximité et ils ne sont pas brillants. Nous nous dirigeons vers le Terminus (le nom a été changé dans un souci d'anonymat). C'est un homme très courageux qui tient ce restaurant car il fait à la fois le service et la cuisine, mais il faut être aussi très courageux pour y manger. Même pas peur je prends la suggestion du jour des rognons au Banyuls et les Norvégiens s'aventurent sur cette spécialité bretonne que sont les crêpes. Il ne manquerait plus que nous soyons victimes d'une intoxication alimentaire. Mais ne parlons pas de malheur. On grimpe en hâte dans le TGV qui nous mène à Gérone. Direction l'agence de location pour une nouvelle voiture et 30 km plus tard nous voici au TVZR.

Effectivement c'est une salle culte, qui a accueilli dans les années 90 et 2000 la fine fleur de l'emo comme Promise Ring, Planes Mistaken For Stars, Engine Down, Shipping News... Une fois de plus la scène se trouve en angle et ce type de scène sied à merveille à NS. Ça va être très cool.

Si j'ai tellement tenu à suivre le groupe jusqu'au bout, c'est que ce soir il partage l'affiche avec The Coldest July mais en attendant, celui qui ouvre ce soir c'est Second Best, un groupe qui me conquiert au fur et à mesure des compos,



avec son punk aux accents pop qui sent bon la plage et le sable chaud ibérique. Plutôt pas mal. Place à The Coldest July. Ces mecs sont clairement influencés par Mineral, au point qu'un riff de «Another day» ressemblerait en tout point à un sample de l'album Endserenading. Ça vous trotte dans la tête toute la journée ce genre de track. Je ne regrette alors nullement d'avoir parcouru tous ces kilomètres car The Coldest July présente son album (8 titres) à sortir en février sur plusieurs labels dont un allemand. À suivre de très près donc. Je discute avec Oscar le chanteur, ils ont joué il y a quelques jours et un vieux de la vieille du milieu punk-rock hispanique leur a dit que s'ils étaient sortis 20 ans plus tôt, ils auraient explosé. Il nous explique aussi que vu qu'il ne chante pas en catalan, il ne peut bénéficier d'aucune aide financière des services de la culture. Dur dur l'indé, même en Espagne. C'est le changement de plateau et Kristian (guitariste de NS) me fait remarquer très justement que comme à Nantes, Toulouse, et maintenant Sant Feliu, c'est le même morceau de Turnstile qui meuble ce moment. Il faudra que je trouve le temps d'écouter ce groupe. Les Neighboring Sounds livreront encore ce

soir un excellent show et le public espagnol en redemandera. Top ! Je plaisante avec Arild sur le fait qu'on devrait continuer cette tournée pour quelques dates de plus.

Épilogue

Au petit matin, direction Barcelone à une centaine de kilomètres pour rendre la voiture et que chacun prenne son avion pour rentrer à la maison. Après les au revoir, c'est le moment pour moi de me repasser le film. Je me dis que plus nous avons été au Sud, plus le public a été chaleureux et présent. Je me demande même si j'organiserai encore des concerts à Paris dans l'avenir. Peut-être qu'avec Carousel Feeling nous nous concentrerons sur le Sud. Qui sait ? En tout cas, je ne regrette pas tout le temps et l'énergie déployés pour organiser ce mini tour des Neighboring Sounds et avoir fait vivre le courant emo du même coup.

Merci à la Mécanique Ondulatoire, Circles, Tonight We Folk, Arild, Anders, Kristian et Thomas.

■ Deux Fré

Photos p. 48 et 53 : Victor Soulié-Petersen



AD VITAM INFERNAL

LE BALLET DES ANGES

[Dolorem Records]

Le ballet des anges est le deuxième album du trio nantais qui pratique un brutal death s'inspirant du death metal floridien des années 90. Et bien, tu veux du brutal, en voilà !

Après une intro toute en douceur, le trio te saute directement à la gorge comme un pitbull affamé ! Ils t'enchaînent par des riffs cinglants, une basse et une batterie agressives qui te marchent dessus pendant trois chansons ! Dès la première, tu passes en apnée, et cela dure, dure et dure. Alors, c'est ce que l'on attend du brutal death, une ambiance oppressante qui finalement va parfaitement avec l'histoire démoniaque qui nous est proposée. Cependant, on n'est pas tous des Jacques Mayol et trois chansons en apnée, cela finit par être long ! Heureusement, la délivrance arrive avec «Asael». À partir de cette piste, les Nantais développent leur death. Ils mélangent leurs qualités techniques avec une harmonie qui ne perd pas en violence mais qui gagne en profondeur. Il nous attrapent et nous emmènent sans souci dans leur voyage pour nous raconter les origines des démons et des anges déchus. Au final, la production est de bonne facture même si on aurait aimé qu'il nous montre plus tôt dans l'album leur death technique mais sans excès pour nous entraîner dans leur univers. L'album mérite plusieurs écoutes pour en saisir la belle complexité et la maturité qui s'en dégagent. Pour un deuxième album, c'est vraiment une belle réussite.

Alors, installez-vous bien confortablement pour profiter comme il se doit des 39 minutes infernales du Ballet des anges d'Ad Vitam Infernal. On appréciera l'artwork de Jérôme Mahé qui est de très belle facture. Cela fait du LP un bel objet, ce qui est important à l'heure du dématérialisé.

■ Nolive



DRUG CHURCH

PRUDE

[Pure Noise Records]

Quiconque s'intéresse un tant soit peu au punk/hardcore a entendu parler de Drug Church, et j'espère pris la peine d'écouter sa musique. Si ce n'est pas le cas, et comme c'est la première fois qu'il en est fait mention dans ces pages, voici quelques éléments de présentation.

Le groupe d'Albany, la ville, rien à voir avec le pays, dans l'état de New-York, rien à voir avec la ville (ça va tu suis ?) a très vite connu un succès d'estime avec ses premiers albums (Paul Walker en 2013 et Hit your head en 2015), sortis sur le label No Sleep Records (La Dispute, Touché Amoré, No Trigger...), suivis de Cheer (2018) et Hygiene (2022) chez Pure Noise Records (Knocked Loose, Four Year Strong, Samiam...). Si Drug Church s'est aussi facilement démarqué de la myriade des groupes du même genre, c'est grâce à des concerts énergiques, à la voix rocaillieuse et puissante de Patrick Kindlon, à la rythmique chirurgicale de Chris Villeneuve (batterie) et Patrick Wynne (basse), et aux riffs incisifs de Cory Galusha et Nick Cogan (qu'on retrouve aussi dans le groupe Militarie Gun), parfois abrasifs à la Black Flag et à d'autres moments plus lourds, à la Helmet. Tout ceci nous donne des disques toujours très éclectiques, jamais redondants, avec une formation qui cherche sans cesse à se réinventer, innover, expérimenter mais sans jamais perdre son ossature punk-hardcore initiale. Cette recherche est encore plus flagrante depuis l'EP Tawny (2021), en incorporant notamment

quelques réverb' post-punk très à la mode par endroits. Avec le succès fracassant et commercial qu'a connu Turnstile (groupe ricain au même background) avec Glow on en 2021, on aurait pu penser que le quintet creuserait davantage ce filon, pour récupérer sa part légitime du magot et de tournée des festivals mais il n'en est rien.

Prude s'ouvre sur un «Mad care» sans concession, au chant toujours très guttural et qui rapproche Patrick de son collègue Damian Abraham de Fucked Up, ce qu'avait laissé penser «Demolition Man», premier extrait qui détruisait tout doute possible quant à la teneur de cet album, et ce que confirme «The bitters» ou le plus posé (tout est relatif) «Chow», ou encore «Yankee trails», mon titre préféré, ou... je pourrais les citer tous !

Je ne vais pas y aller par quatre chemins, on a affaire à l'un des disques de l'année donc ne faites pas vos prudes et jetez-vous dessus, c'est de la très bonne came !

■ Guillaume Circus



UNCUT

SPACE COWBOYS

[Klonosphère]

Euh, ce sont bien les mêmes Uncut que ceux qui ont sorti *Blue* au moment du COVID ? La question peut se poser au moment d'enlever la cellophane du digipak car on a une nouvelle typo (avec le «N» inversé) et surtout quelques vaisseaux spatiaux survolant le canyon d'une planète méconnue. Le trio que l'on connaît fait dans le boogie/blues/rock et mélange plutôt les pistolets avec des corbeaux ! Visuellement, on change d'ambiance ! L'esprit «cowboy» est encore là avec le désert et le titre de l'album mais ce *Space cowboys* me renvoie autant au film de Clint Eastwood qu'au morceau de Jamiroquai. Autant dire que je suis paumé.

Le CD enfourné dissipe immédiatement les doutes, j'ai bien à faire au trio poitevin, le son est gras, la guitare se distord et les attaques de «Rival in the stadium» sont clairement rock n'roll. Les gars sont justes fans de Science-Fiction et se sont donc fait un petit kiff avec cet artwork, en rien leur musique est devenue industrielle ou futuriste ! Tout au plus, les gars nous servent quelques envolées inspirées par les cris de Kurt Cobain à la fin des années 1980 («Stellar's pride» a parfois la même intensité que certains passages de Bleach). Les amateurs de (hard) rock plus «classique» avec de jolis solos ne sont pas oubliés, le superbe «Loveful» fait honneur aux seventies avec style quand d'autres pistes évoquent le passé davantage avec leurs sonorités et un grain assez marqué. L'orgue Ham-

mond n'est pas mal non plus dans le genre pour situer un style, celui de Raphaël (Howard) se signale notamment sur «Party time» et «Check-mate». Le groupe n'est donc pas à court d'idées pour varier ses compositions (Mathieu Metzger-Klone entre autres-, qui a assuré le mastering, place aussi un petit bout de son sax) et faire en sorte que ce voyage intersidéral nous réserve quelques surprises.

Pour te dévoiler une partie de ma vie privée, je vais m'empresser de prêter ce disque à mon père en sachant déjà ce qu'il me dira : ils ont un super son, une sacrée pêche, les guitares sont classes et ça lui fait penser à ... un tas de groupes dont je ne saurais encore dire les noms mais que je devrais connaître car le guitariste a joué avec untel et truc.

■ Oli



TENDINITE / DEMON JUICE

SPLIT

[Araki Records / De Cadix Records / Fuck a Duck / Poutrage Records]

Allez hop, on coupe le vinyle en deux, chacun sa face. Face A pour Tendinite, Face B pour Demon Juice, 4 titres chacun, et faites-moi péter du bon son noise punk garage. On connaissait déjà Tendinite trio rémois qui nous avait ravis en 2019 avec *Back in the storm* puis *Neither/nor* en 2021, et voilà qu'ils embarquent *Demon Juice*, quintet dunkerquois qui avaient sorti un 1er LP en 2020, *Big black dog*. Une bonne occasion de découvrir les seconds grâce aux premiers ou inversement. Ben oui.

Et ça part fort pour Tendinite, avec un démarrage comme une pierre éjectée d'une fronde. Un titre introductif instrumental tendu, ciselé, super rapide, un boogie punk rock sous caféine. Il annonce la sauce qui sera piquante et relevée. Les 3 titres suivants sont dans la même veine, ça joue vite, toujours sur ce tempo, ça chante avec cette voix un peu criarde, la basse fait des lignes, la guitare fait chauffer les cordes, la batterie s'excite, et ça régale. 4 tracks, 10 minutes, et c'est fini, on passe à la face B, et à *Demon Juice*. Et si la voix est plus caverneuse et grave et le rythme est légèrement plus calme, *Demon Juice* continue parfaitement dans la lancée avec son gros son garage, mais sait aussi un peu psychobilly avec des titres plus posés, plus ambiance seventies, qui termineront l'album.

Ce split, est comme le résumé d'une bonne fête : une grosse énergie au début, des instants singuliers tout le long et une fin de soirée qui s'étire tranquillement. C'est donc une évidence qu'ils vont bien ensemble, et qu'ils se complètent bien ; et qu'ils tournent ensemble, cela va de soi. Enfin, ma chronique a un peu de retard, et avec un album sorti en mai dernier, c'est pendant l'été 2024 qu'ils ont pu honorer quelques dates. Espérons qu'ils renouvelleront cette expérience sympathique, en studio et en live.

■ Eric

FIT FOR AN AUTOPSY

ELECTRIC BRIXTON, LONDRES

VENDREDI 18H À L'ELECTRIC BRIXTON, IL N'Y A PAS À DIRE, C'EST CARRÉ, UNE MÉCANIQUE BIEN HUILÉE. APRÈS TOUT, ON EST À LONDRES ET «TIME IS MONEY», RENTABILITÉ MAXIMALE. 18H DONC, OUVERTURE DES PORTES, PREMIER GROUPE, NOS CHOUCHOUS D'HERIOT À 18H20. MAIS SINCÈREMENT, QUI ARRIVE À SE POINTER À 18H20 UN VENDREDI SOIR DE L'AUTRE CÔTÉ DE LONDRES, ET QUI PLUS EST, DANS LE SUD (AUTREMENT NOMMÉ LE DÉSERT DU MÉTRO) ?! 6 KILOMÈTRES EN UNE HEURE, 3 BUS PLUS TARD, ET LE W-FENEC A MALHEUREUSEMENT JUSTE LE TEMPS D'APERCEVOIR HERIOT QUI FINIT SON SET. TANT PIS, L'OCCASION EST LOUPÉE, MAIS ELLE SE REPRÉSENTERA, ON ESPÈRE, TRÈS BIENTÔT.



SYLOSIS



Le deuxième groupe de la soirée, Darkest Hour, officie depuis plus de 20 ans. C'est solide sur scène, ça joue carré, ils prennent visiblement plaisir à être là et ils délivrent un condensé de guitares, oscillant entre metalcore et death metal mélodique. C'est de bonne facture, ça s'écoute sans trop d'effort, mais ça s'oublie également sans trop d'effort, avec cependant une mention spéciale pour «With a thousand words to say but one».

L'affiche de ce soir est bien remplie, la preuve s'il en était besoin, c'est que ça joue à guichets fermés. Fit For an Autopsy volent la vedette en ce qui concerne le nombre de t-shirts de groupes portés par le public, loin d'être une énième première partie, c'est une des têtes d'affiche de ce soir. En tout cas, toute la salle de l'Electric Brixton les attend de pied ferme. Le groupe déclenche les hostilités avec «Lower purpose», chanson issue de leur tout dernier album, *The nothing that is*, sorti il y a presque un mois maintenant, quelques jours après le début de leur tournée. Nettement plus adapté à surchauffer la salle, «A higher level of hate» fini de convaincre les quelques retardataires. Ça joue fort, ça joue vite, et ça met tout le monde d'accord. Le public est familier avec *The*

nothing that is, mais connaît beaucoup mieux l'album précédent *Oh what the future holds*. Fit For an Autopsy va également chercher dans les archives avec «Black mammoth» issu de *The great collapse* avant d'enchaîner avec «The sea of tragic beasts», titre qu'on ne présente pas, tiré de l'album du même nom. La salle est comble et totalement dédiée à leur cause, une salle beaucoup plus grande que lors de leur précédent passage à Londres. Fit For an Autopsy tire et mitraille à tout va, avec de l'énergie à revendre. Niveau son, la balance est bonne, mais manque quelque fois d'un peu de clarté, point qui distingue normalement Fit For an Autopsy d'un bon nombre de clones death-core et qui donne au genre quelque fois cette mauvaise réputation. C'est dommage, surtout que ça n'était pas le cas lors de leur précédent passage à Londres au Dome de Tuffnell Park, une salle pourtant avec une acoustique moins avenante.

Fit For an Autopsy enchaîne les titres et pioche avec allégresse dans son catalogue récent, «Warfare», «Pandora», «Hellions» défilent ainsi beaucoup trop vite, avant un «Far from heaven» d'anthologie qui soulève toute la foule de l'Electric Brixton et entraîne les der-









niers récalcitrants dans son avalanche de breakdowns. Fermant son set avec un «Two towers» aux chandelles, enfin aux flashes des téléphones portables, Fit For an Autopsy confirme sa popularité de ce côté-ci de l'Atlantique. On en veut plus.

Se fier à la queue massive qui n'a pas désemplie durant toute la soirée devant l'étal de marchandises de Fit For an Autopsy, qui a vendu des t-shirts comme des petits pains, pour juger un public acquis à sa cause, serait oublier que Sylosis est ici en terre conquise. Issue du terroir, écumant les planches depuis également plus de vingt ans, la formation n'a plus vraiment ses preuves à faire. Sylosis débarque donc devant un public ravi, fan de longue date et prêt à en découdre, et ouvre avec «Empty prophets» devant les acclamations. Debbie de Heriot fait une apparition sur «The path», l'occasion était trop facile pour être loupée vu l'affiche de la tournée. Sylosis enchaîne ensuite plusieurs titres des anciens albums, dont «Teras» et «Servitude». Avant de repartir tête baissée sur les derniers opus, Sylosis

salue Alex Bailey qui a quitté le groupe récemment, et l'accueille à la guitare pour la dernière section de leur prestation solide et millimétrée, avec Conor Marshall reprenant la basse à la place. Terminant avec énergie sur «Deadwood», Sylosis signe un set devant un public venu en masse et acquis d'avance. 22h18, rideau. La queue pour la soirée suivante est déjà en bonne forme et trépigne, impatiente de descendre des pintes hors de prix.

Merci à Will de Fit For an Autopsy et Tim de Peppered Entertainment.

■ Pooly
Photos : Pooly









LIVE IN PARIS

@JC FORESTIER

LES IDIOTS

@Jonesy Agency [14/11/2024]

Merci aux Idiots.















IN YOUR FACE

DEPUIS 2017, EN VENDÉE, LE FESTIVAL DIY IN YOUR FACE CÉLÈBRE L'UNIVERS PUNK ROCK ET PUNK HARDCORE. C'EST AINSI QUE LE PREMIER WEEK-END DE NOVEMBRE, NOUS NOUS SOMMES RENDUS, AVEC PRÈS DE 1500 FESTIVALIERS SUR LES DEUX SOIRÉES, À SAINT-HILAIRE-DE-LOULAY.



Après un accueil chaleureux de la part de l'organisation qui nous a accompagnés dans la visite du site, nous avons découvert une vaste salle avec une grande scène, et un bar à l'opposé. L'entrée spacieuse abrite un autre bar proposant près d'une dizaine de bières artisanales de qualité à des tarifs corrects. Un espace extérieur à la décoration très soignée regroupe la restauration tenue par les bénévoles

et proposant des wraps maison y compris vegan. Bien abrités, les stands de merch des groupes proposent sweat, t-shirts, vinyles, CD et d'ailleurs, je ne tarderai pas à craquer pour un hoodie de Alea Jacta Est. Trois druides gaulois authentiques, souriants et débonnaires préparent leur mixture de vin chaud magique dans une hutte, semblable à celle de Panoramix, près d'une ancienne camionnette vintage

très bien customisée délivrant des cocktails plus forts. Des sculptures en fer, rappelant un peu la déco du Hellfest, et un énorme brasero en fer travaillé nous réchauffera tout le long de ce week-end très froid. La décoration est vraiment soignée et le lieu est très agréable. À noter, et cela a son importance lorsqu'on reste les deux jours de festival sur place, que des toilettes extérieures ont été prévues sur le parking.

Les concerts débutent à 17h et ce ne sont pas moins de huit groupes qui vont se succéder chaque soir. Dawn Dealers ouvre le festival avec un post-punk engagé au son très typé années 80. Puis Fallen Lilies, premier des groupes 100% féminin présents sur scène ce soir, fait son entrée. Ce quatuor ne se prend pas la tête

et n'a pas de style musical clairement défini. Elles sont sur scène pour s'amuser, pour partager, pour promulguer la cause des femmes. Le trio féminin de Shooting Daggers leur succède. Je retiens une chanson poignante sur le féminicide, avec une musique très orientée punk, rythmée avec des moments de breaks, une autre sur l'histoire du féminisme, «Notre histoire». Le groupe a une construction de chanson qui fait monter la sauce, des refrains à scander qui entraînent le public, qui est au rendez-vous, mais la qualité de voix de la chanteuse, qui n'est pas toujours juste, laisse à désirer. Puis, c'est au tour de Madam de monter sur scène. Trois jeunes femmes, une bassiste virtuose, une batteuse non moins talentueuse, une guitariste/chanteuse à la voix merveilleuse et vous obtenez un putain de groupe.



FALLEN LILLIES



DAWN DEALERS



SHOOTING DAGGERS









TOXIC SHOCK



TOXIC SHOCK

Après une superbe intro à la violence exacerbée, Madam nous entraîne dans son univers au rythme survolté, tranchant, acéré, ponctué de breaks lourds et impatientes. Elles ont le don de faire monter la tension pour mieux exploser ensuite. Le scream et le growl de la chanteuse sont fabuleux, parfois ponctués de paroles chuchotées du meilleur effet. Le pit s'est mis en branle et le public scande des refrains faciles à reprendre. Tout le monde semble sous le charme de ces 3 jeunes femmes charismatiques, profondément unies et complices, qui se lâchent complètement en fin de concert emportées par le public qu'elles ont conquis.

Je me rends à l'extérieur faire une pause et discuter avec des amis de ce set qui m'a transportée. Je reviens dans la salle pour écouter Toxic Shock, mais comme souvent après une claque musicale, je ne parviens pas à me mettre dans

l'ambiance que je trouve trop brutale. J'ai donc hâte de retrouver ce groupe lors d'un autre concert.

Nolive : là par contre, avec Toxic Shock, je retrouve une violence musicale qui me transporte avec un show de folie ! En témoigne son chanteur totalement investi qui nous offre une performance ultra physique allant jusqu'à s'ouvrir le crâne avec son micro !

Les géniaux Birds in Row leur succèdent avec leur style bien à eux. Ce n'est pas tout à fait du punk, ce n'est pas non plus du hardcore, c'est du Birds in Row. Leur musique est technique, très travaillée, tour à tour violente et posée, mais toujours puissante et riche en émotions. Alea Jacta Est vient ravager un public déjà bien survolté. Des pauses seront même nécessaires pour évacuer blessés et personnes trop déchaînées. Le rouleau compresseur du







DEVIL IN ME

hardcore bien français des Toulousains, qui n'a rien à envier aux groupes outre-Atlantique, vient nous tabasser à base de riffs bien vénaux, d'une batterie surpuissante, de vocaux rageurs qui trouvent leur apothéose dans leur célèbre «Decem» qui clôture le concert. Nous arrivons au 8ème concert et la salle commence à se vider. Le public est fatigué et aussi pas mal alcoolisé. Je plains les Portugais de Devil in Me qui clôturent cette première soirée et qui demandent à plusieurs reprises «are

you drunk ?». Je suis, moi aussi, fatiguée et malgré une belle prestation du groupe, je finis par jeter l'éponge pour aller rejoindre Morphée.



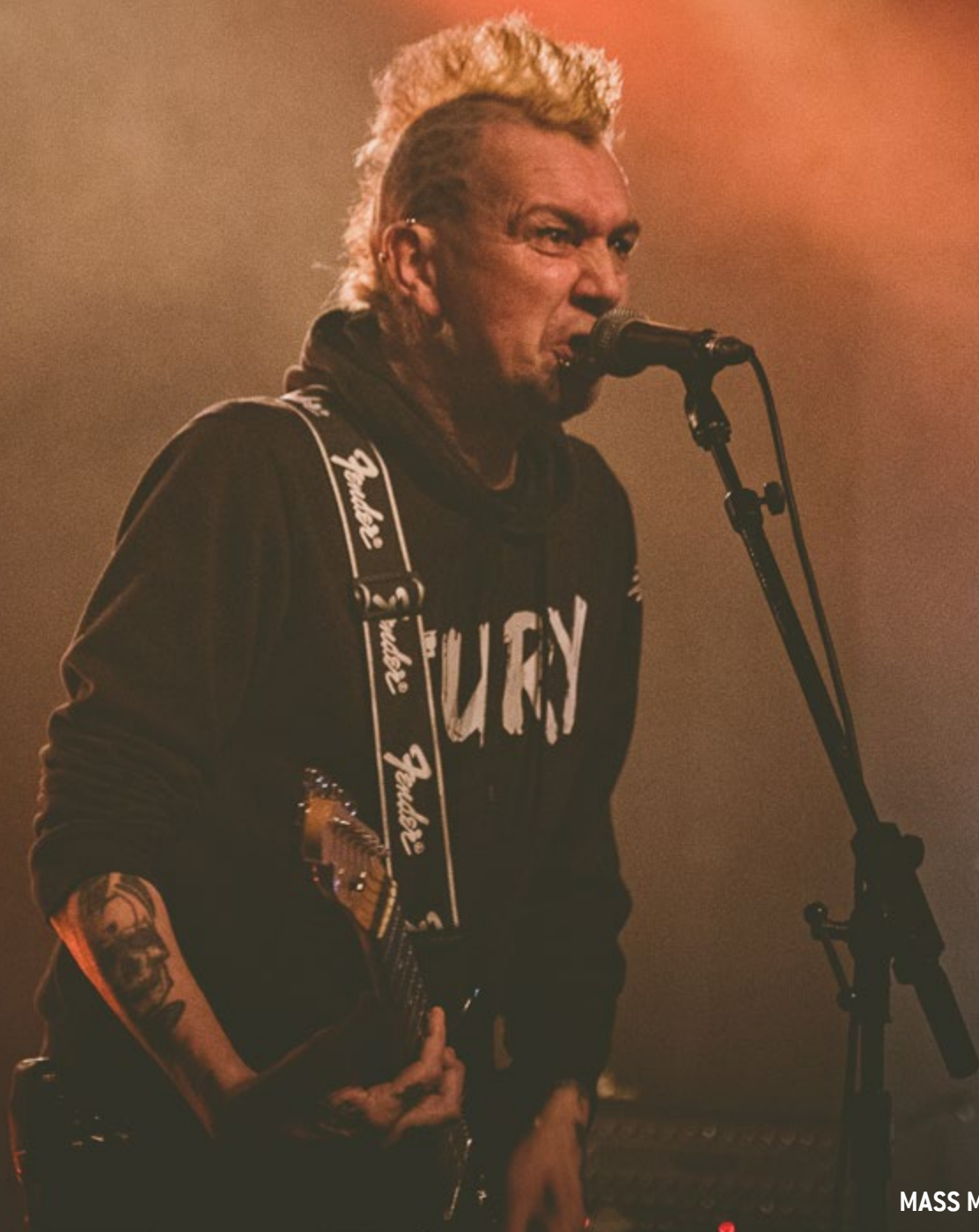
Retour au In Your Face pour cette deuxième soirée, la salle a été nettoyée sommairement, le sol colle à mes docks, cela sent encore la sueur et la bière éventée, une salle de concerts punk/hardcore quoi ! Il est 17h et Bunkun, fier des ses plus de 25 ans d'existence, nous emmène dans son hardcore sans prise de tête. C'est basique et bien exécuté, c'est gras, ça tâche : ça tombe bien, on est là pour ça. Ils cèdent la place aux punks de Jet-sex qui me laissent hébétée et dépitée. Il n'y a pas de doute, les mecs s'éclatent sur scène, le public, très peu nombreux, malgré les incitations du chanteur, beaucoup moins. Musicalement, c'est du punk des années 70/80 plus ou moins bien exécuté musicalement et totalement malmené par un chanteur au look de comptable, à la voix encore plus fausse que la mienne (et ce n'est pas peu dire), finissant de faire fuir les quelques spectateurs courageux en les aspergeant de bière...

Nolive : hé Gab, en même temps, si tu chantes juste et que tu joues bien, c'est plus du punk... mais bon, là, c'est vrai qu'il y avait du level !



Je m'octroie donc une longue pause, profitant de la déco de l'extérieur. Burning Heads (que l'on ne présente plus) reprend les rênes du festival et, fort de son expérience, rameute les festivaliers dans la salle avec son punk mélodique. Reformé depuis 2023, le festival a le plaisir de recevoir Mass Murderers et son punk/hardcore survolté qui finit de dynamiter le pit. Autre groupe d'expérience, venus d'Amsterdam, les coreux de Vitamin X débarquent sur scène avec leur HxC fleurant bon les années 80. Un set d'une vingtaine de chansons en 45 minutes s'il vous plaît ! Autant dire que

le rythme est effréné et que ça transpire dans l'assistance. Le punk n'étant pas mon style préféré, contrairement au public présent qui s'éclate complètement, je commence à saturer. C'est alors que les premières notes de oi! de Lion's Law attaquent les festivaliers déchaînés. Je jette définitivement l'éponge, ce n'est vraiment pas ma came.





BURNING HEADS



VITAMIN X







COMEBACK KID

Attendant impatiemment Slope, je déambule au merch, papotant à droite, à gauche. Enfin, c'est au tour des Allemands ! Quelle merveille ce groupe ! J'admire la dextérité et le talent du guitariste qui réalise des riffs prodigieux. Le chanteur est également exceptionnel et je me laisse emporter par leur style personnel, mélange de hardcore et de punk dont les riffs et le phrasé rappellent irrésistiblement les Red Hot Chili Peppers. Une petite pépite à écouter et à revoir sans modération ! Les Canadiens de Comeback Kid viennent clôturer cette édition 2024 du festival In Your Face. Ils nous délivrent leur hardcore mélodique, teinté de punk avec des guitares acérées, des moments de grande violence et une voie puissante qui nous fait scander leurs refrains. Bref, un somptueux final !

In Your Face, c'est terminé pour cette année et l'heure est au bilan : un super festival, une organisation au top, une déco soignée, un espace suffisant, des bénévoles agréables et sympas, une restauration maison, de la bière de qualité et diversifiée à tarifs attractifs. On peut regretter l'espace un peu exigu de l'exté-

rieur qui ne permet pas de placer quelques bancs et un coin PMR qui aurait eu son utilité dans la salle.

Un grand merci à Morgan pour son accueil, sa disponibilité, son souci de notre confort, à l'ensemble de l'organisation du In Your Face, qui est le fruit de trois associations du bocage vendéen, Septif Rock, Réglisse asso et Los Herbos Crew, ainsi qu'aux sympathiques bénévoles. À l'année prochaine !!!

■ Gab & Nolive
Photos : Nolive





MANTRA

FALL CELESTIAL

[Vlad Productions]

Après avoir scindé en deux son album Medium (une part «Body» et une autre «Mind»), Mantra se coupe en quatre pour correspondre aux saisons et à la pratique de plus en plus courante «d'occuper le terrain». Sortir plusieurs EPs et finalement les réunir sur un album (Celestial) permet de faire parler de soi sur une plus longue période, de focaliser l'attention sur moins de titres, de multiplier les concerts (4 ou 5 «release partys» ?) et pourquoi pas d'augmenter son audience. Sur les trois prochains changements de saison (solstices ou équinoxe), on pourra découvrir la suite, prometteuse, de ce Fall.

Trois titres pour cette livraison inaugurale et des chœurs pour lancer «Messenger», à l'ambiance un peu mystique succèdent des sonorités plus terre à terre avec une basse bien sourde qui vient contrebalancer les guitares jusque là plutôt lumineuses. Le chant ne cherche pas trop à suivre une mélodie, il se fractionne et se fait parfois très hargneux pour suivre un riff longtemps martelé qui mène à un break plus léger. On se fait ainsi balader pendant 7 minutes sans trop savoir où on va. En tout cas, on arrive à «Illumination», plage qui débute avec beaucoup de clarté, les distorsions font l'impasse, la voix se détache, va chercher quelques mots dans les aigües, les six-cordes apportent de l'harmonie et quelques arrangements (encore des chœurs) apaisent le titre qui finit par mourir au piano. C'est classe et assez personnel, «Premonition» charme lui

aussi mais se trouve être moins identifiable à «du Mantra» car la composition va largement piocher des idées chez Tool. Même si ce n'est pas pour me déplaire, c'est peut-être un peu trop, sur certains passages, on pourrait presque penser à une cover ! Bien sûr que la bande de MJK n'est pas dépositaire de tout ce qui ressemble à des riffs hypnotiques, des descentes de tomes et des petites notes de gratte, mais il y aurait de quoi faire bugger Shazam si la prod' était signée Joe Barresi ou David Bottrill. Je préfère donc quand cette influence, plus que respectable, émerge de manière moins évidente.

Même avec ce léger écart de conduite, Mantra ouvre un cycle enthousiasmant, surtout si chaque EP peut être musicalement assimilé à sa saison avec, pourquoi pas, un peu plus de rudesse pour «Winter» et de chaleur pour «Summer». Pour le savoir, il faudra attendre encore quelques mois et réécouter ce qui formera certainement un double album majestueux. On a rarement autant eu hâte d'être en hiver...

■ Oli



DEAD CHIC

SERENADES & DAMNATION

(Upton Park)

Il est des musiques froides, aseptisées, apathiques ; il en est d'autres trop évidentes, qui sonnent faux, qui transpirent le plan com', copies de modèles déjà éprouvés, de sous-productions formatées. Et puis il y a des univers singuliers, des artistes intègres et créatifs, ceux que j'aime à croire que l'on apprécie et que l'on met en lumière au W-Fenec. Et si je présente ce premier LP de Dead Chic dans ce mag, c'est évidemment parce qu'ils font partie de cette catégorie, celle des musiciens qui ouvrent leurs cœurs, crachent leurs sentiments, vendent leurs âmes. Je suis peut-être un peu trop dithyrambique, mais quand tu lances l'album, tu es attrapé par les oreilles par la voix rocailleuse d'Andy Balcon (ex-Heymoonshaker), prêcheur possédé, entouré de Damien Félix (Catfish, Bigger) à la guitare, Mathis Akengin (Catfish, Alexandrie) aux claviers et Rémi Ferbus (Kimberose, The Electrix) à la batterie, 3 enfants de chœurs d'une paroisse vénérant je ne sais quelle divinité, perdus dans un décor ouest américain.

Car il y a une atmosphère un peu western dans ce Serenades & damnation. Une musique de film à la Ennio Morricone du troisième millénaire, qui mêle ambiance sombre et pesante, rythmique parfois latine, textes majoritairement en anglais, mais aussi en français en espagnol, et même en turc, avec en guest, la voix sensuelle de la chanteuse stambouliote Tu çe eno ul sur le titre «Mirage». Au jeu du classement dans un

style musical, on pourrait partir sur un mélange south fuzz latin soul dark rock, qui ne veut pas dire grand chose et démontre bien une certaine capacité à casser les codes et proposer son propre univers. Celui d'un Nick Cave And The Bad Seeds, meneur d'un orchestre mexicain le jour de la fête des morts, se produisant dans un tripot ténébreux, perdu en plein désert. Un album qui te fera passer une nuit au Titty Twister, le fameux bar d'«Une nuit en enfer», où tu pourrais croiser quelques créatures de la nuit.

Après le très bon et trop court premier EP, The Venus ballroom, sorti en 2023, Dead Chic se pose sur la grande scène et envoie 11 tracks à la fois sombres et chics («Romance», «Pain love joy»), tristes et beaux («Mirage», «All seasons change»). Tout simplement envoutant.

■ Eric



DRAGUNOV

VEPR

[Autoproduction]

Né il y a une dizaine d'années comme un side-project d'Abysses pour Séb, batteur qui passe à la guitare pour cet autre groupe qu'il monte avec Tristan (qui lui prend la batterie), le combo met à l'honneur une ambiance militaro-soviétique de par son nom (le Dragunov est un fusil de précision russe) et ses choix de couleurs, de typologie ou de noms de morceaux et d'albums (le Vepr est une version modifiée du fusil d'assaut AK47 développé par les Ukrainiens). Peu à peu, le groupe a grandi, mûri et fait aujourd'hui partie intégrante du paysage post-metal français avec ces particularités d'être un duo et instrumental.

Bel artwork, gros son (Benoît Roux d'Anorexia Nervosa est à la production, son CV est assez long, n'en voici donc que quelques lignes : Shane Cough, Kevorkia, Nesseria, Ultra Vomit, Alcest, Sylvaine...), tout est ok pour une immersion totale ! Faute de mots, le combo fait passer des idées par les titres de ses compositions et on peut ici quasiment parler d'un concept album qui apporte tout son soutien aux Ukrainiens. Certaines références peuvent sembler évidentes comme «Orange» (la couleur associée à la révolution de 2004 qui marque la rupture avec l'influence russe), «2402» (date de l'attaque de Poutine sur l'Ukraine) ou «Holodomor» (le nom donné à la famine organisée par Staline qui pille le blé ukrainien pour le distribuer aux Russes, si le sujet t'intéresse, regarde le film «L'ombre de Staline» !). D'autres demandent

quelques connaissances (ou recherches !), c'est le cas pour «Makhno» (nom d'un révolutionnaire ukrainien du début du XX^{ème} siècle), «The great hour» (extrait traduit d'un chant patriotique ukrainien) ou «Alligator» (un fusil anti-matériel ukrainien). 6 titres sur 7 sont donc clairement choisis pour supporter ceux qui défendent leur pays, le septième, «Bialowieza» peut être perçu de deux façons. Soit d'un point de vue écologique, c'est en effet une forêt protégée en Pologne pour sa faune et sa flore mais aussi d'un point de vue géopolitique car c'est le théâtre d'une chasse assez inhumaine contre les migrants qui cherchent à entrer sur le sol de l'Union Européenne. De quoi faire réfléchir et se cultiver en écoutant un excellent album.

Les ambiances de chacun des morceaux correspondent peu ou prou à leur dénomination, c'est pour cela que c'était, à mon sens, utile, de faire (encore) un peu le prof de service. On part à l'assaut avec «Makhno», «Holodomor» appuie là où ça fait mal en répétant le même schéma qui tiraille les entrailles, le chant de «The great hour» laisse un peu de place à Stefan De Graef des excellents Psychonaut et Hippotraktor pour un titre davantage post-hardcore bien brutal, «Bialowieza» est assez majestueux et ample, à contempler comme une nature indomptable, le sublime «Orange» joue sur la nervosité, le groove et une puissance implacable, celle d'un peuple qu'on n'arrête pas ! Dragunov reçoit alors l'appui de Vincent (comparses guitariste d'Abysses). «2402» et ses samples vocaux nous ramène dans une période sombre et tourmentée alors qu'«Alligator» est plus aérien, s'appesantissant peu à peu pour ensuite envoyer des rafales de riffs.

Outre les qualités rythmiques et guitaristiques du duo, il faut signaler le soin apporté aux arrangements qui participent à la création d'atmosphères au niveau des idées qu'ils (d)énoncent. Майстер-клас.

■ Oli



AQUASERGE

LA FIN DE L'ÉCONOMIE

[Crammed Discs / PIAS]

La fin de l'économie marque cette année le grand retour d'Aquaserge sur nos radars, 7 ans après un album studio remarqué, *Laisse ça être*, suivi par un live, puis un autre rendant hommage à la musique classique, à travers les œuvres de Scelsi, Ligeti, Varèse et Feldman. Sans compter leur collaboration avec Jeanne Added sur leur spectacle *Perdu dans un étui de guitare* et autre album solo (celui de Julien Gasc en tête, qui n'est plus dans le groupe actuellement). Bref, les musiciens d'Aquaserge sont en constant mouvement, et leur musique ne l'est pas moins. Même si l'on constate toujours l'appétence des Toulousains pour leur mélange exquis de rock, d'electro, de kraut, de jazz, de classique, de pop, de musique expérimentale et leur liberté de ton à la fois drôle (comme ces miaulements sur «Cypchat») et plus sérieuse («La police tue», «Miso», «Incendies»...), ils arrivent toujours à nous surprendre. *La fin de l'économie* est une œuvre qui rend à la fois hommage à la littérature (le mouvement expérimental Oulipo) et tout un pan de la musique contemporaine qui va d'Ennio Morricone à Stereolab en passant par Brigitte Fontaine, les travaux de Robert Fripp ou bien Aksak Maboul. En somme, un gloubi-boulga d'harmonies et de rythmes souvent loufoques qui laisse les portes de notre imaginaire grandes ouvertes.

■ Ted



WORMSAND

YOU, THE KING

[MRS Red Sound]

Fans de Frank Herbert (*Dune*) ou simplement du désert, les Sudistes de Wormsand livrent un deuxième album bien plus costaud et sérieux que leur démo initiale de 2019 où la décontraction croisait la déconnade («Weedosaurus», «Michel Sardoom», «Rondelle» et «Bûche de ramonage» étaient les titres de leurs quatre compositions !). Sludge/doom/stoner, rien de nouveau sous le soleil ? Oui et non. Non parce que les amateurs de Mars Red Sky (des collègues de label) seront en terrain connu avec tous les ingrédients inhérents au genre. Oui parce que leurs rayons n'apportent pas qu'une belle lumière, on a aussi le droit au chant de Julien bien plus hargneux et guttural, presque death par moment, et ça peut surprendre. À l'opposé, le trio laisse parfois les instruments divaguer très tranquillement sans ajouter de textes, tel un cours d'eau allant mourir dans une zone aride («You, the king», «The crown»). Je préfère cela aux incartades plus brutales qui ont tout de même l'avantage de nous garder éveillé et de donner une identité suffisamment particulière à Wormsand pour qu'on les remarque et s'intéresse donc à eux.

■ Oli



DEATH DECLINE

PATTERN OF AN IMMINENT COLLAPSE

[Autoproduction]

Death Decline n'a toujours pas choisi entre death et thrash et c'est pas plus mal car le groupe continue d'envoyer sa sauce avec une variété phénoménale d'influences et des tonnes de «petites» idées qui colorent leurs compositions. Ça castagne quasi tout le temps («Through shadows...» n'est qu'un petit interlude), la section rythmique s'en donne à cœur joie (j'adore les breaks de «Of serpents and thieves») et quand on croit être enseveli sous les coups de butoir des musiciens, le chant vient nous relever avec un passage clair («The undying», «... And daggers») et j'ai comme l'impression que c'est uniquement pour avoir le plaisir de nous refaire mal l'instant d'après. Le groupe se lance même dans un titre épique qui nous fait passer par toutes les émotions («Toward void and oblivion») sans se priver d'une technicité hors norme. Une réussite (même si je ne raffole pas de l'effet sur le chant clair).

Et cerise sur le gâteau, le sublime artwork présente une (fausse) pièce antique (coucou Ecr. Linf) avec un visage qui pleure une larme de sang et porte des cornes de bélier, attributs du Dieu égyptien Ammon plutôt célébré en Grèce.

■ Oli



VERNE

NO ONE ?

[Autoproduction]

Verne est un nouveau power-trio qui vient de Nantes (même si le batteur n'est pas le dernier pour la Vannes), comme le célèbre Jules du même nom, à qui ils rendent hommage sur la pochette. Mais point de voyage au centre de la Terre à la Lune, ni de 20 000 lieues sous les mers ici. Non, leur expédition nous ramène sans détour à un certain âge d'or du punk-rock, milieu/fin des années 90. Dirigés par leur capitaine Némó, aka Francky (guitare/chant, ex Sexypop) et après une première démo digitale prometteuse, ils franchissent cette fois le pas d'une version CD cartonnée avec ce No one ?. Six titres mid-tempo catchy, un tantinet mélancoliques, mélo mais pas trop, qui malgré quelques «wow-oh», doivent davantage à Leatherface ou Hüsker Dü avec ce chant plus rugueux et cette prod' brute, qu'à Bad Religion ou Lagwagon. Attention, ce n'est pas pour autant que ce n'est pas entraînant. Je pense aussi à un autre groupe obscur de Pontarlier en les écoutant (Black City Babies) et nul doute qu'ils doivent avoir les mêmes références. On joue plutôt ici en deuxième voire troisième division, sans ambitions démesurées et délirantes mais le but de ces trois potes est de se faire plaisir (ça se sent et s'entend), et d'envoyer si possible leurs punk-rock songs dans quelques bars en 2025 et c'est tout le mal qu'on leur souhaite.

■ Guillaume Circus



KLONE

THE UNSEEN

(Pelagic Records)

The unseen... Ce qui n'est pas vu... Ou ce qu'on n'a pas vu venir, car les riffs de Meanwhile tournent encore dans ma tête que Klone nous livre déjà un autre album. Pour des histoires de contrat, leur label a exigé qu'ils travaillent vite et non seulement ils ont bossé vite mais ils ont aussi sacrément bien travaillé parce que ce The unseen est absolument exceptionnel !

Dans un laps de temps réduit, Guillaume a ressorti certaines idées et le groupe a œuvré dans un même état d'esprit pour agrémenter sa guitare d'une ambiance qui renforce l'idée de paisibilité et de sérénité. Bien plus proche de l'atmosphère de Le grand voyage que du plus heurté Meanwhile, Klone vient nous effleurer l'esprit et les oreilles avec des compositions soyeuses. Seul «The unseen» contient encore quelques traces de rage dans son final qui prend aux tripes et qui produira, en live, des instants où nos poils se hérissèrent, emportés par la tension et l'électricité qui circulera alors dans l'air. La voix de Yann a cette faculté de transpercer toutes nos défenses pour atteindre nos cœurs, elle les embarque avec elle, elle les cajole, les bichonne, créant un cocon dans lequel on se sent bien et qu'on ne voudrait quitter pour rien au monde. Les lignes mélodiques de «After the sun» ou «Slow down» sont d'une pureté rarement égale, les instruments comme le chant rivalisent alors de délicatesse pour arrêter le temps. Si les harmonies vocales nous servent de guide

à travers ce monde où l'invisible semble devenir tangible, les musiciens n'ont que rarement autant été mis eux aussi en valeur. Plaquer et répéter un riff est à la portée de beaucoup, jouer avec les nuances, choisir chaque note, varier les tonalités demande bien plus de compétences. Que ce soit le saxophone de Mathieu (plus qu'un simple invité perpétuel) sur quelques pièces dont «Interlaced» qui menace régulièrement de craquer mais contient sa violence, la basse d'Enzo (j'adore les ponts de «Magnetic» ou son côté lead sur «Spring») ou la batterie de Morgan (qui frappe toujours juste et ne s'économise vraiment que sur «Spring»), les comparses de Guillaume (principal compositeur) se font leur place sans que personne ne tire la couverture à soi. Le guitariste s'offre aussi quelques jolis passages et s'essaye à quelques aventures avec de nouveaux effets comme ceux entendus sur le refrain de «Desire line» qui me rappellent le meilleur de Filter.

Et maintenant ? Alors que les dernières prestations scéniques du groupe m'ont chamboulé, dans quel état vais-je me retrouver quand l'heure du live sera venue ? Je ne serais pas étonné de voir quelques larmes couler devant tant de beauté, d'ici là A devouring impatience comes over us, till we feel the pleasure grow...

■ Oli

KLONE

ALORS QUE SORT UN NOUVEL ALBUM LUMINEUX, YANN (CHANTEUR) ET GUILLAUME (GUITARISTE, PRINCIPAL COMPOSITEUR) ÉVOQUENT SANS DÉTOUR LES CONDITIONS DE CRÉATION DE THE UNSEEN, LA DIRECTION PRISE PAR LEUR MUSIQUE, MAIS ÉGALEMENT LES CONCERTS À VENIR DANS QUELQUES SEMAINES ET L'AVENIR DE KLONE.



Nouveau tourneur, fin de contrat avec un label, des couches à changer pour certains, est-ce que c'était le meilleur moment pour sortir cet album ? Il arrive relativement vite après le précédent...

Yann : Je ne sais pas, le temps nous le dira... Pour certains, ça sera trop tôt, pour d'autres trop tard... En tous cas de notre côté, on a senti que c'était le bon moment. C'est vrai que les choses se sont enchaînées assez rapidement entre Meanwhile et The unseen. Le fait est qu'on avait déjà des morceaux bien avancés qui étaient en gestation. On avait donc de quoi travailler et on ne partait pas d'une page blanche, ce qui nous a fait gagner du temps. L'idée était aussi de mettre un terme au contrat qui nous liait à Pelagic Records.

Il y a donc cette histoire de contrat, Pelagic n'aurait pas préféré avoir un album d'avantage travaillé qu'un disque fait presque dans l'urgence ?

Y : On peut toujours passer plus de temps à travailler et peaufiner un album. Mais au bout d'un moment il faut une deadline et sortir le disque, sinon tu ne t'en sors plus. Je n'ai pas l'impression que le travail ait été bâclé sur cet album, au contraire. Le processus a été plus rapide car nous avions déjà les compositions. Je parle ici des thèmes guitares que Guillaume a apportés et les structures plus ou moins figées et que nous avons fixées par la suite. Après, nous avons travaillé comme à notre habitude sur les parties batteries, les lignes de basses, les samples, les paroles, etc... C'est du temps et de l'énergie, et comme sur chaque album, on ne s'est pas ménagé pour aboutir cet album.

Ça s'est mal terminé avec Pelagic, ils vont faire un peu de promo pour l'album quand même ?

Guillaume : Un label gagne de l'argent en vendant des disques, donc ils font forcément de la promo pour pouvoir en vendre et avoir un retour sur leur investissement.

Les compositions sont parfois issues de vieilles idées, qu'est-ce qui fait que l'album est, au final, aussi homogène ?

Y : Guillaume est à l'origine de toutes les compositions de The unseen. On retrouve indéniablement son style et sa patte. Dans notre pro-

cessus de travail, j'apporte ensuite mes lignes de voix et les paroles. On fonctionne comme ça depuis pas mal d'année maintenant, et on sait quand un morceau se tient ou non, et quand il trouve sa place dans un ensemble.

Le fait de dévoiler sa conception est assez honnête, vous n'avez pas peur qu'on pense que The unseen est un album de pistes écartées par le passé et donc moins bon qu'un «nouvel» album de Klone ?

Y : On ne s'est pas posé la question à vrai dire, car pour nous les morceaux valaient la peine d'être défendus. En réécoutant les maquettes que Guillaume avait composées quelques années auparavant, ça nous a apparu comme une évidence. On avait un regard plus détaché et peut-être plus objectif. On a senti qu'ils avaient logiquement leurs places dans notre discographie. Après, il y aura toujours des gens pour voir la chose différemment. Mais si tu commences à trop t'en soucier et que tu vas à l'encontre de ce que tu estimes être bon et juste, tu ne t'en sors pas.

Dans l'ensemble, les titres sont plus «posés», c'est un choix délibéré ?

G : Je pense que ça doit faire plus de 10 ans qu'on fait de la musique plus posée, et il n'y a personne derrière nous pour nous dicter ce qu'on doit faire, on peut donc dire que c'est un choix oui.

Si on a un Klone assagi, c'est à cause de votre âge de plus en plus avancé ?

Y : C'est peut-être ça. On évolue tous quoiqu'il en soit. Des nouvelles envies naissent, d'autres meurent. Que ce soit dans la musique ou ailleurs. La paternité joue, je pense, un rôle déterminant dans la manière d'évoluer et d'appréhender le monde. Alors, c'est vrai que la musique de Klone s'est assagée avec le temps. Mais cette évolution s'est faite naturellement et aujourd'hui on assume pleinement notre côté plus atmosphérique et moins bourrin.

Le saxo arrive à la fin de la composition et donc vous lui prévoyiez une place ou c'est le chant qui se place en dernier ?

Y : Ça dépend. Par exemple, pour le morceau «Interlaced», Matthieu a composé son solo de saxo avant les voix. Il a occupé toute la seconde



partie du morceau. J'ai alors imaginé une sorte de question-réponse entre le saxo et la voix, en laissant beaucoup de place pour que chacun puisse s'exprimer et servir le morceau. On a donc édité le saxo pour que je puisse intégrer mes lignes de voix. Au final, je pense qu'on a trouvé le bon équilibre. Mais il arrive aussi que Matthieu enregistre ses parties sax après les voix. Il n'y a donc pas vraiment d'ordre établi.

Le chant clair est sublime, c'est un élément qui capte l'attention et nous immerge vraiment dans les compos, on pourrait imaginer des titres plus anciens, où le chant est plus lourd, être retravaillés ?

Y : Je ne sais pas si ça serait vraiment pertinent... Les morceaux sont comme ils sont et représentent leur époque et ce que nous étions au moment T. On est plutôt tourné vers l'avenir et on a hâte de jouer les nouveaux morceaux en live.

Sur les concerts, vous allez garder des morceaux un peu bourrins ou davantage vous tourner vers un truc un peu atmosphérique qui nous ferait faire un grand voyage du début à la fin ?

Y : Aujourd'hui, on est plus en adéquation avec des titres plus atmosphériques. Pour le moment, notre setlist live comporte des morceaux qui vont de Here comes the sun à The unseen. Ce qui nous laisse un large choix. Et ce côté plus atmosphérique nous permet d'accentuer les reliefs et de mettre davantage en valeur les parties lourdes et puissantes. On a moins l'impression de jouer pied au plancher, mais plutôt la sensation d'accentuer les nuances.

Une fois de plus la pochette est incroyable, vous pouvez nous raconter son histoire ?

Y : La recherche d'une pochette d'album intervient assez tôt dans notre processus de travail. Une fois que nous avons composé les chansons et le titre de l'album, nous recherchons sur Internet des visuels qui correspondent à nos attentes. Nous choisissons plusieurs images/photos/dessins et faisons une sorte de sélection. Ensuite, nous contactons le concepteur. Pour The unseen, nous sommes tombés sur ce visuel qui correspondait parfaitement au titre de l'album et à ce que la musique nous évoquait. Nous nous sommes rapprochés de la personne qui en était à l'ori-



gine. Elle nous a dit qu'elle l'avait conçu à partir d'une IA et qu'elle ne souhaitait pas qu'on la crédite.

La suite de l'histoire, ça devrait être des concerts, ce sera pour quand ?

Y : Depuis quelques mois, nous travaillons avec Base Production pour le booking. Les choses se mettent tranquillement en place, et une série de concerts pour 2025 sera annoncée très bientôt. Nous sillonnerons évidemment la France, mais aussi l'étranger. Des nouvelles très prochainement donc.

Vous avez déjà joué avec pas mal de monde, il y a un groupe avec lequel vous n'avez pas encore partagé de scène et pour lequel vous sauteriez dans le van direct ?

Y : Ça serait fun de jouer avec Alice in Chains, Pearl Jam ou Steven Wilson.

Vous n'êtes plus liés à Kscope, vous ont-ils proposé une prolongation ? Vous avez dénoncé quelques abus dans les contrats, mais c'est aussi vous qui les signez...

G : Nous ne sommes plus liés à Kscope car on avait signé un deal pour 2 albums avec eux, et

au final on a même fait un album live en plus. Ils ne peuvent pas proposer une prolongation étant donné qu'ils savaient bien qu'on devait sortir un autre album pour Pelagic, c'était le deal... Mais je sais qu'ils sont ouverts à ce qu'on rebosse avec eux. On n'a pas dénoncé d'abus dans le contrat, mais la relation et la façon de faire du mec qui gère ce label...

Revenir au point de départ avec Klonosphère en label, c'est ce qui se dessine ?

G : Pour l'instant rien ne se dessine, on sort notre nouvel album The unseen, on assure la promotion de celui-ci, on va aussi faire des dates de concerts dès mars 2025 un peu partout en France, mais aussi à l'étranger. Je vis le moment présent et on prendra ce genre de décision quand ça sera le moment de le faire et on prendra alors le temps d'étudier les opportunités qui s'offrent à nous...

Merci à Yann et Guillaume ainsi qu'aux autres Klone !

■ Oli

Photos : Benjamin Delacoux



GET THE SHOT

WAREHOUSE, NANTES

NOUS ÉTIONS DE RETOUR À LA WAREHOUSE, QUAI DES ANTILLES, POUR UNE AFFICHE DE DINGUE : HARD MIND, STINKY ET EN TÊTE D’AFFICHE LES QUÉBÉCOIS DE GET THE SHOT. J’APPRÉHENDÉ TOUJOURS UN PEU LES CONCERTS À LA WAREHOUSE, N’ÉTANT PAS TOUJOURS SATISFAITE DE LA QUALITÉ DU SON, MAIS JE DOIS RECONNAÎTRE QUE CE SOIR, C’EST CORRECT. ON PASSE LES CONTRÔLES D’ENTRÉE POUR NOUS ENGOUFFRER DANS LA SALLE SOMBRE ET BONDÉE. AU VU DE LA QUALITÉ DE L’AFFICHE, CE N’EST PAS ÉTONNANT ET NOUS CROISONS DE NOMBREUX AMIS DANS LA FOULE.



GET THE SHOT

Hard Mind ouvre le show et la puissance de leur hardcore percute les tympans et les cœurs. Ces artistes underground, originaires de Rennes et de Nantes, nous balancent un hardcore made in 90's : de gros riffs saccadés très métalliques, une batterie plutôt groove, un growl efficace du chanteur survolté. Le public en redemande et le pit est en liesse. La température commence à monter sérieusement dans la Warehouse!

Une petite pause bienvenue pour se rafraîchir à l'extérieur après ce moment de belle bagarre puis c'est au tour des Nantais de Stinky, figure incontournable de la scène hardcore nantaise. Et pourtant, la rencontre avec le public est mi-

tigée et je vois la foule se clairsemer au fur et à mesure du concert. Certains sont déstabilisés par le virage pris par le groupe lors de leur dernier album «moins hardcore», le pit ne prend pas malgré les efforts de Clair. Factuellement, ce n'est pas le meilleur concert du groupe, c'est un peu mou et on ne les sent pas dedans. Peut-être l'absence du bassiste, blessé, y est pour quelque chose ?

Je ne fais pas de pause et reste dans la salle. J'essaie de me placer au mieux pour voir la scène et avoir la meilleure qualité de son avant l'arrivée de Get the Shot. Les balcons ne sont pas accessibles au public ce soir et je le regrette, car, c'est pour moi un des gros (et peut-



HARDMIND



HARDMIND



STINKY



STINKY

être le seul) avantage de la Warehouse. Je trépigne d'impatience et l'excitation augmente mon rythme cardiaque lorsque les lumières se tamisent et que la musique d'intro annonce l'arrivée imminente du groupe. La foule est dense et compacte, il fait très chaud, je sens qu'il va y avoir des morts et je me réjouis de la violence à venir. Les musiciens se placent les uns après les autres, puis c'est au tour du chanteur emblématique de faire son entrée sur scène. Jean-Philippe Lagacé, c'est une espèce de grosse marmule bodybuildée, tatouée à outrance, dont les cheveux longs sont à peine cachés par son éternelle casquette vissée sur son crâne. Le concert est à peine commencé que, déjà, il est porté par le public. Il est comme ça, Jean-Philippe, il aime la foule, le contact, toucher et être touché. Il fait le show, exhibant ses muscles, son regard noir dévisageant la foule, il exige de la violence, du sang ce soir, ils sont venus à Nantes pour faire leur meilleur concert et on n'a pas intérêt à les décevoir ! Et ce fut, pendant une heure, une déferlante de violence, des riffs courts assez trashes

portés par une batterie survoltée, des breaks laissant la place à des moments d'une lourdeur insoutenable, le tout porté par le scream aigu et surprenant du chanteur alternant avec un growl rauque et gras à souhait. Le pit est déchaîné, les coreux se succèdent sur scène pour se lancer dans la foule que le chanteur ne cesse d'exciter et de relancer. Il met en place un superbe wall of death qui n'est arrêté que par le bar tellement la foule lui mange dans la main. Il est comme ça, Jean-Michel, hargneux et agressif, mais il ne peut cacher son plaisir, son amour des autres, il exulte ce soir et nous délivre un superbe show dont nous sortirons, exsangues, trempés de sueur, les oreilles saignantes, avec de belles ecchymoses mais aussi, euphoriques, avec une envie d'encore.

Merci beaucoup à L'Amarock Production pour les invitations.

■ Gab
Photos : Nolive





GET THE SHOT







COULD SEED

THE DROP CRISIS

[Klonosphère]

Si la fin de Shuffle est aussi le début de Hama-Saari, deux membres du groupe ont trouvé le temps de créer une autre entité : Could Seed où Jordan (guitariste) et Elie (batteur) ont embarqué Dimitri (guitariste ici, mais bassiste chez Stone From the Sky) et Thomas (bassiste). Si l'imagerie emprunte au psychédéisme et pourrait évoquer le stoner, ce nouveau combo (qui a fait paraître une première démo en 2021) est résolument post-rock.

Et pas n'importe lequel, celui pratiqué par les Mogwai, Caspian et autres Explosions in the Sky, une musique instrumentale de haut niveau qui soigne autant les sons que les sens. Ocre, psyché et enfumé sont des adjectifs qui conviennent pour l'artwork, mais peu pour les compositions dont les idées et les contours sont assez nets et plutôt lumineux. «Apaisé» comme «aérien» pourraient définir l'image comme la musique, avec quelques bémols étant donné la présence d'attaques rageuses et d'une rythmique parfois lourde. Quelques noms de morceaux renforcent cette idée de clarté et d'élévation : «Another step into the light», «Sagarmatha» (la région au pied de l'Everest), «Vent solaire» (celui qui amène les sublimes aurores boréales ou australes). D'autres laissent planer une ombre («Schwarzwald», «The drop crisis»), laissent songeur («Pan pan») ou nous envoie ouvrir des livres comme «Le chant des pharéoles» qui utilise un mot de vocabulaire issu de la science-fan-

tasy (on le trouve dans La horde du contrevent d'Alain Damasio où les pharéoles permettent de communiquer par des sons notamment pour indiquer certaines voies à suivre).

Les Manceaux posent de nombreux plans sur chaque plage (excepté «The drop crisis» qui assure une transition entre l'Allemagne et le Népal), ont réfléchi à chacune des notes, évitant de parfois trop en mettre, préférant une forme de simplicité à la surenchère d'effets. Le résultat impressionne de finesse et d'assurance, bravo !

■ Oli



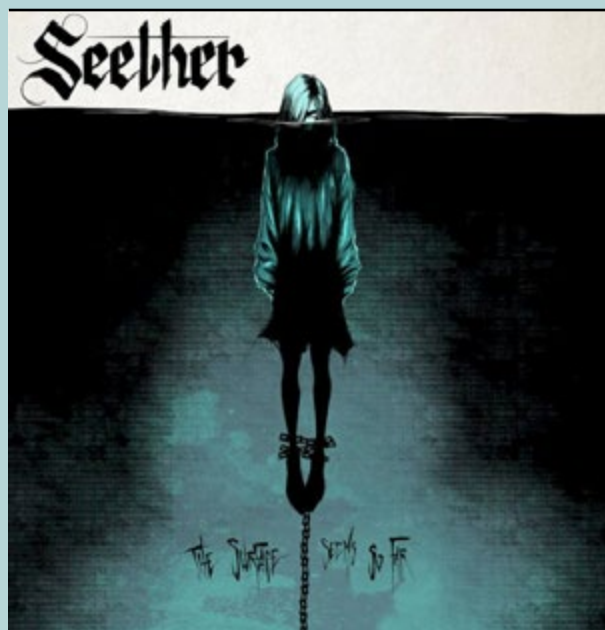
SALA BESTIA

PLENTY OF NOTHING

[Araki/Yoyodine/Cheap Satanism/Permafrost]

Sala Bestia est une toute nouvelle bestiole parisienne (à la croisée d'autres telles que Revok ou Desicobra) qui ne s'apprivoise pas si facilement. Ce n'est pas le genre de musique qui se livre toute seule dès les premières écoutes et qu'on peut s'envoyer de manière insouciante en vaquant à d'autres occupations. Non, l'écoute doit au contraire être consciente et attentive, une musique exigeante pour auditeur/riche exigeant.e. D'où son titre antinomique. Plein de rien, je ne dirais pas ça mais ce qui est certain c'est que Plenty of nothing est rempli à craquer de noise/post-rock/slowcore. Tout un programme. L'ambiance générale est plutôt lente, toute en tension malgré un chant clair, rappelant les Flamands Reiziger ou les Ricains June Of 44 («Several times», «Decision to cut»), mais aussi Shellac quand elle se montre plus bruitiste et dissonante («Plenty of nothing», «Bus station serenade»). Si le disque aurait pu mais n'a pas été enregistré par Steve Albini (RIP), les expériences conjointes du trio et de Pierre Antoine Parois (Papier Tigre) derrière la console font que cette sale bête est à surveiller de près. Comptez sur nous pour vous tenir au courant.

■ Guillaume Circus



SEETHER

THE SURFACE SEEMS SO FAR

[Fantasy Records]

25 ans de carrière pour le groupe de Shaun Morgan, seul membre rescapé des débuts de Seether (qui officiait alors sous un autre nom) et un neuvième album studio cette année avec The surface seems so far. Certainement le plus américain des groupes originaires d'Afrique du Sud, les gaziers ont tout compris au système compilant ballades puissantes («Same mistakes») ou plage larmoyante («Regret») et morceaux aux passages plus rentre-dedans (le très bon «Judas mind» plutôt esseulé, «Try to heal») ou aux sonorités différentes («Lost all control»). Avec un chant toujours très (trop ?) sage, Seether ne prend pas vraiment de risque, sauf peut-être à changer d'angle parfois, comme sur «Illusion» où le chanteur ajoute quelques effets rappelant des choix faits par le passé par Richard Patrick (Filter) ou Chino Moreno (Deftones). Et c'est là que je pense que Shaun Morgan (qui produit également le disque) rate un truc, avec des textes aussi sombres et personnels, il pourrait pousser davantage ses comparses à composer une musique plus dérangeante et moins consensuelle, parce que je suis persuadé qu'il ne conçoit pas ses créations comme de simple objet de consommation... Ce qu'est pourtant devenu ce genre de musique aujourd'hui.

■ Oli



KOKOPELI

FAMILY AFFAIR

[Autoproduction]

Enlever une consonne doublée pour garder le son mais changer l'orthographe, on connaît ça au W-Fenec ! C'est ce qu'ont fait les cousines de Kokopeli pour se démarquer de tous ceux qui sont influencés par le flutiste bossu qui se promène avec deux «L». Carla (chant/guitare) et Julie (dont on avait découvert la voix dans Polar Moon, chant/basse) ont grandi ensemble, écouté des disques ensemble, joué ensemble, les voici enregistrées ensemble sur un EP au titre tout trouvé (!) : Family affair. Cinq plages au bord de l'océan dans lequel on plonge depuis «Boston», titre très habillé, electro à la cool, il est plus électrique que le très folk (et seul en français) «Oiseaux moqueurs» qui le suit. Ce sont clairement les morceaux les plus riches et intéressants car la suite explore d'autres pistes. Plus grave et lent, «Mama» mixe les sons et les chants et peut rappeler certaines productions de Cocoon (notamment leur EP Covers). Le rythme prend davantage de place sur la fin (déjà !) de l'EP avec «Hoshi» («étoile» en japonais, c'est le titre sur lequel j'accroche le moins) et «Mania» au groove accrocheur pour terminer sur une bonne dynamique. Avec seulement 5 petites pièces, difficile de savoir quelle direction prendra Kokopeli, mais on sait déjà que ce sera travaillé, agréable et réconfortant.

■ Oli



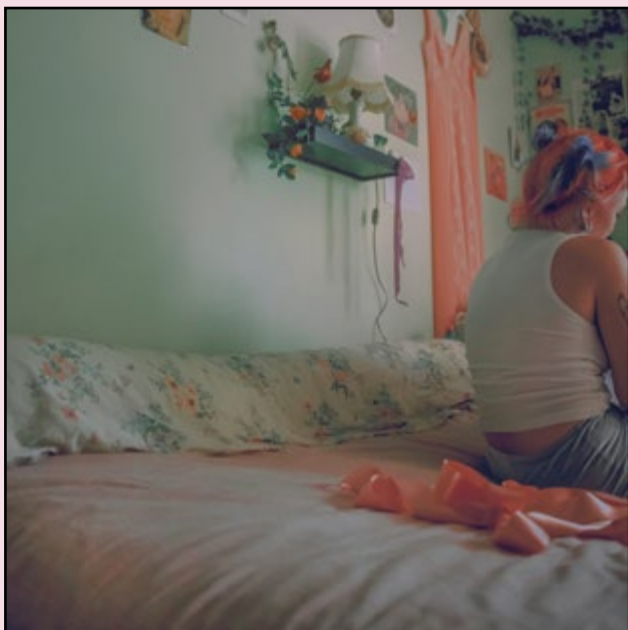
BAD JUICE

AMOUR NOIR

[Twisted Soul Records]

On connaissait les Blues Brothers, voici les Rock Brothers aka Bad Juice. Si les premiers étaient en mission pour le seigneur et rencontraient tout le gratin de la soul et du blues du siècle dernier dans le film éponyme sorti en 1980, les deux frangins de Bad Juice ont choisi de célébrer l'origine du rock, celui que l'on pourrait qualifier de primitif, pour ce troisième album Amour noir. Un titre en français pour 10 tracks en anglais, et ça sera donc du rock, de la soul avec des arrangements qui sonnent parfois plus contemporain, car on pourra flirter avec la pop et même le garage. Pas mal d'autres musiciens contribuent à cet album pour les parties basses, claviers, chants, percus, pour donner à chaque titre sa saveur oldie, mais le rendu est fluide, simple, efficace, et réussit à devenir une évidence. On pensera à Elvis, Johnny Cash, Buddy Holly, et on se dira que c'est bien sympa ce petit retour aux sources, un retour aux bonnes bases sobres et belles, puisant dans les racines de l'arbre du rock dont toutes les branches sont autant de variations de style que l'on retrouve dans les pages de notre magazine. Il ne faut jamais oublier d'où on vient. Un bon cru pour Bad Juice.

■ Eric



WE HATE YOU PLEASE DIE

CHAMBER SONGS

(NMA5)

Chamber songs, une piaule très féminine, une héroïne qui ne s'est pas fait défoncée la tronche, les We Hate You Please Die se seraient-ils calmés ? Le groupe et Raphaël ont pris des chemins différents : lui a suivi de l'Isolation, elles et l'autre lui ont poursuivi l'aventure en trio. Devenue seule frontwoman, Chloé assure les textes, le chant et la basse et vient colorer ce nouvel album d'une grosse teinte d'ambiance Riot grrrl, non pas pour la défense d'idées féministes qui caractérisait déjà les Rouennais, mais davantage pour les sonorités qui rappellent la vague de groupes aussi féminin que grunge popularisée, entre autres, par L7 (même si Chloé leur préfère Bikini Kill, plus punk et radical).

Des titres courts avec la disto à donf, de l'engagement et une énergie pure, la formule de base de We Hate You Please Die n'a pas changé, ils ont toujours ce côté un peu foufou, mais c'est moins noise/garage puisque le chant trace un cadre sur lequel nos oreilles restent concentrées. Si on se focalise davantage sur les instruments, on retrouve ces influences supersoniques aux lignes directrices plus claires dans le son mais pas dans l'architecture, («Automatic mode», «Lust», «Asshole») avec parfois quelques tressaillements math. S'il n'y a plus que la guitare de Joseph, sa saturation occupe bien l'espace et quand il laisse de la place, c'est pour mieux

entendre la basse de Chloé ou la batterie de Mathilde pour des breaks bien sentis qui permettent de remettre plein gaz l'instant d'après. Côté rythme, la moyenne est assez élevée, parfois ça bourre encore plus (le plutôt punk «The fool»), parfois ça se calme un peu («Flesh») et à d'autres moments ça s'efface un peu pour amplifier le fait que la 6 cordes semble tituber avant de régler ses comptes («Hero»). Oui, parfois ça tire à balles réelles et on capte tout de suite que les gros riffs sont dégainés, il faut se pencher sur les paroles pour voir qui est visé, par exemple tous les connards qui sont capables de dire «tu joues bien pour une fille» («Asshole») ou les mecs toxiques à qui il faut encore et encore répéter «My body, my choice» («Control»).

Chamber songs n'a pas grand-chose d'une musique de chambre, ou alors pour chambrer les mascu, mais «chambrer» est un peu trop gentil et ça n'aurait pas de sens en anglais. Non, il faut davantage voir cette chambre comme un cocon protecteur, un endroit plutôt douillet et serein où l'on peut décharger les haines accumulées et les transformer en chansons qui ont autant quelque chose à dire et doivent faire bouger autant les corps que les esprits.

■ Oli



WE HATE YOU PLEASE DIE

ILS NE SONT PLUS QUE TROIS À CONDUIRE WE HATE YOU PLEASE DIE, MAIS ILS FONT TOUT À FOND ET TOUT ENSEMBLE, LA PREUVE AVEC CETTE INTERVIEW OÙ CHACUN TROUVE SA PLACE POUR ÉVOQUER L'HISTOIRE RÉCENTE DU GROUPE ET SALIVER À L'ÉVOCATION D'UN FUTUR PROCHE...

Revenons à janvier 2023, vous prenez, avec Raphael, la décision de continuer vos routes séparément, une décision «difficile» mais vous annonciez tout de suite continuer sous la forme d'un trio, vous n'avez jamais envisagé d'avoir un autre chanteur ?

Joseph : On n'a jamais envisagé de chercher quelqu'un d'autre, Chloé chantait déjà sur de plus en plus de titres même quand on était encore 4, ça a donc été assez naturel d'aller plutôt dans cette direction. On a aussi fait le choix de ne pas ré-interpréter les titres précédents, pour se concentrer uniquement sur des nouvelles chansons, qui ont ensuite fait partie de Chamber songs.

Composer à trois, ça a changé quelque chose ?

J. : Pour la partie composition, je me chargeais déjà de la partie musicale, donc il n'y a pas eu de changement de process à ce niveau là. Par contre, que Chloé prenne le chant lead sur tous les titres, ça lui a donné beaucoup plus de travail, ça c'est sûr. Elle a pu découvrir ses possibilités de voix en n'étant plus uniquement cantonnée aux parties calmes et lyriques.

Mathilde : Ça faisait déjà plusieurs années qu'on avait l'habitude de jouer tous les trois pour répéter notre ancien set ou pour de la créa. Tout était assez évident quand on s'est retrouvé à trois.

Il a fallu écrire plus de textes...

Chloé : De base, j'avais très envie de créer un nouveau groupe et de chanter - je n'aurais jamais imaginé que ce serait avec celui-ci. Des textes, j'aime en écrire, aborder des sujets parfois engagés, parfois personnels ou même les deux en même temps. Et ceux de Chamber songs, je les ai notés au fur et à mesure dans mon carnet, comme une sorte de journal intime.

Dans le résultat, le chant uniquement féminin donne un côté plus grungy très proche de L7 / Babes in Toyland, ce sont aussi des références que vous appréciez ?

C. : Ce sont des références que j'ai pu écouter étant plus jeune, le mouvement riot grrrl me fascinait, surtout les Bikini Kill. Ensuite, je suis tombée amoureuse de Kim Gordon, les albums de Sonic Youth sont certainement ceux que j'ai le plus écoutés, et cette réf est toujours très présente pour moi. Je pense que si je n'avais pas découvert toutes ces femmes inspirantes, si je n'avais pas eu ces modèles, je ne serais

pas à mon tour devenue musicienne.

Et sur scène, ça solidifie les relations mais ça restreint aussi les libertés, non ?

J. : On se sent davantage sur un pied d'égalité maintenant, visuellement ça ne fait plus un «frontman» qui danse et son backing band derrière. Mais oui, ça fait qu'on a plus de choses à faire en même temps : jouer, chanter et tout donner de sorte à ce que notre musique matche avec ce qui se passe sur scène.

C. : On n'a absolument pas le ressenti que ça restreint les possibilités. Au contraire, je me sens beaucoup plus libre, et tous les trois on n'a jamais autant bougé sur scène que maintenant. Aussi, le show n'est pas figé, il évolue encore. On a eu un guest en la personne de Marvin de Split, sur nos deux release party à La Maroquinerie à Paris et au 106 à Rouen, qui jouait de la basse sur un morceau. Ça m'a permis d'avoir uniquement mon micro et de sauter dans la foule. C'était un sentiment incroyable et j'espère le revivre.

«Chamber songs» ? Vraiment ? C'est pas le genre de musique qu'on imagine dans une chambre...

J. : C'est ça la blague, justement. C'est évidemment de la musique qui est pensée pour le live, même si on a adoré travailler sur l'album en studio et bosser sur sa production. Par contre, sa conception a été le fruit d'un travail plus solitaire, un peu chacun chez soi. On aime bien faire comme ça pour trouver nos idées, car si déjà on trouve ça cool dans sa chambre, c'est que ça devrait être pas mal avec l'énergie du live. La «chambre», c'est un peu cet espace mental où on se raconte des histoires qui donnent ensuite naissance à des textes. Et pour la musique, c'est pareil, il ne faut pas s'imaginer que tout arrive comme ça en séance de répétition, c'est beaucoup de temps passé à chercher, essayer, tout recommencer, explorer, etc...

«Sorority» oppose la rivalité à l'union, ça sent un peu le vécu, c'est une histoire personnelle ou la scène rock peut mettre en concurrence les quelques femmes qui s'y font leur place ?

C. : C'est plutôt une histoire personnelle, j'ai passé un bon moment de ma vie à voir des femmes se tirer dans les pattes car elles se sentaient en rivalité. Mais il ne faut pas se blâmer car c'est clairement ce que veut le patriarcat, et c'est comme ça qu'un bon nombre d'entre nous ont été élevées. L'heure est à la

déconstruction, et on va reconstruire tout ça en mieux. Dans la scène rock, je ne ressens aucune concurrence entre les femmes, et bien au contraire, j'y vois une entraide et une grande sororité.

Mathilde : J'aurais plutôt tendance à dire que ce sont certains hommes qui se sentent en concurrence avec les femmes dans l'industrie de la musique. Même si les mentalités évoluent doucement, ça reste un milieu hyper masculin.

Qu'est-ce qui pourrait être fait pour voir «more women on stage» ?

C. : Je suis persuadée que plus il y en aura, plus ça en appellera d'autres. Comme j'en parlais tout à l'heure, il nous faut des modèles : plus on pourra s'identifier, plus on pourra se dire «eh, mais moi aussi je peux le faire» et se lancer. Et évidemment, pour voir plus de femmes on stage, il va falloir les programmer ! Il y a ce compte Insta qui s'appelle «Book More Women» sur lequel on peut voir les affiches de festivals en laissant uniquement les noms des artistes ou des groupes dans lequel il y a des femmes. Je peux vous dire qu'il y en a vraiment peu.

M. : Il faut que la peur change de camp. Il y a beaucoup de femmes qui sont encore victimes de misogynie, de VSS dans le milieu de la musique et ça n'aide pas à ce qu'il y ait plus de femmes sur scène. Flore Benguigui en parle dans une interview, que cette industrie trop mascu toxique l'a poussée à quitter L'Impératrice. C'est affligeant.

Très bel artwork avec une déclinaison de photos, tout a été réfléchi ou c'est un intérieur en particulier ?

J. : À l'origine, on a demandé à Carolina Moreno de nous faire un shooting photo avec une idée assez précise qu'on avait en tête. Au final, elle a fait la photo mais on en a sélectionné une autre de la même série, car on aimait ce qu'elle dégageait. La personne sur la photo, c'est Eloïdie Tann, qui figure déjà sur nos deux premiers albums.

Il y a déjà eu pas mal de concerts, une tournée en France puis en Angleterre sont prévues pour 2025, ça doit faire plaisir de voir toutes ces dates, il y en a une qui est plus attendue que les autres ?

J. : En effet, on a plein de super concerts qui arrivent pour 2025, on a très hâte ! La prochaine date très attendue, je dirais que c'est

Eurosonic, aux Pays-Bas, le 17 janvier.

En Angleterre, c'est une tournée avec des dates dans des bars, les conditions un peu roots, c'est ce genre d'endroit qui colle le plus à votre musique ?

C. : On était déjà retourné.es jouer dans des bars début 2023 pendant notre tournée au Canada, c'est le jeu quand on s'exporte dans un pays pour la première fois. Je dirais que c'est intéressant de se retrouver dans des conditions plus roots, surtout en terme de proximité avec le public. Mais côté son, c'est quand même mieux dans les salles de concert !

Merci aux We Hate You Please Die, mais également à Lucie (See You in L.A.).

■ Oli

Photos : Loélia Duboc (p. 116)
et Kamryn Cusumano (p. 119)





MONONC' SERGE & ANONYMUS

GLAZART, PARIS

JE LES PENSais À LA LIMITE DU SPLIT, FAUTE DE NOUVELLES, ET V' LÀ-T'Y PAS QUE MONONC' SERGE ET SES ACOlyTES MÉTALLEUX D'ANONYMUS ONT REFAIT SURFACE DÉBUT NOVEMBRE AVEC UN NOUVEL ALBUM ET SE SONT FAIT UN PETIT PLAISIR DANS LA FOULÉE, À SAVOIR UNE VIRÉE EUROPÉENNE DE NEUF DATES DONT LES TROIS DERNIÈRES EN COMPAGNIE D'ULTRA VOMIT. MAIS AVANT SON APOTHÉOSE, LE «MÉTAL CANADIEN FRANÇAIS» EST PASSÉ À DEUX PAS DE CHEZ MOI, À GLAZART. IMMANQUABLE POUR MA PART, J'AI CONVAINCU JC, NOTRE PHOTOGRAPHE, DE NE PAS LOUPER ÇA, À LA FOIS EN TERMES DE SHOW, MAIS ÉGALEMENT POUR IMMORTALISER CE SOUVENIR. ON VOUS LIVRE UN PETIT RÉSUMÉ DE CETTE SOIRÉE, MA FOI, FORT BIEN SYMPATHIQUE.



Très occupé par sa carrière solo et ses shows en pagaille dans la Belle Province, Mononc' Serge a surgit avec ses copains d'Anonymus, après 16 ans d'absence discographique, en livrant Métal canadien-français, un troisième album à l'humour, à la vulgarité, voire à la caricature poussée à son paroxysme. En gros, on sait pourquoi on se rend à un spectacle de Mononc' Serge & Anonymus : pour avoir du fun ! Et l'on mesure la chance de les voir en Europe car leurs passages sont rares ici(tte) (ils n'étaient pas revenus depuis 2011, d'après mes recherches).

En attendant l'arrivée sur les planches de l'ex-bassiste des Colocs et de ses musiciens métalleux, c'est Sleazy Town (à ne pas confondre

avec Sleazy View, Sleazy Joke, ou encore Sleazyz], une formation parisienne de hard rock glam qui ouvre le bal de cette soirée électrique. Pas forcément ma came sur disque, qui plus est peu réceptif au départ de leur show en partie du fait de mon voisin de foule, bassiste amateur, qui me branchait sur sa passion, son apprentissage de l'instrument, et m'expliquait que le son du bassiste n'est pas «à la hauteur», je prends progressivement goût à ce rock groovy et énergique. On entend toutes sortes de messes basses voler dans l'air entre les morceaux entre les «Yeaaaaah !», tels que «C'est du Lynryd Skynyrd plus costaud, mais mal fait» ou «Purée, on se croirait à la fête de la musique». Il est vrai que ce n'est pas très original, d'autant plus que le style proposé est bien



loin de la tête d'affiche qui lui est orienté sur un metal hybride parodique (dommage qu'on n'ait pas pu les voir avec Ultra Vomit). Toujours est-il que Sleazy Town est concentré (pour ne pas dire un tantinet timide), récite très bien sa leçon, et fait honneur à tout un pan de la musique rock américaine sudiste des 70's/80's. J'y vois notamment des similitudes avec les Backyard Babies, c'est pour vous dire le degré de mélodies charmantes, de riffs rock n'roll tranchants, et de rythmiques propices aux lâchés de tifs qu'on a pu se prendre en pleine face. Mention spéciale au chanteur de Sleazy Town qui, de par sa prestance/présence, a donné un peu plus d'intérêt au concert, notamment en communiquant avec un public réceptif (bien que venu surtout pour headbanger sur Mononc' Serge & Anonymus), mais peu nombreux comparé à la capacité d'accueil du Glazart. Peu importe, l'audience et la scène est déjà chaude et prête pour les cousins québécois.

Une audience qui n'est pas là par hasard. Il faut être Québécois ou avoir séjourné/vécu là-bas (ou s'intéresser fortement à la culture musicale québécoise) pour connaître et se faire à l'univers déglingué et trash de Mononc' Serge. La présence de maillots/t-shirts à l'effigie du CH (l'équipe de hockey de Montréal) ne trompe pas. L'humour parfois potache, voire limite, fait partie intégrante de l'arsenal du sosie de l'humoriste français (lui aussi trash) Julien Cazarre, et les gaziers débarquent sur scène cette fois en tenue de métallex grotesque (veste sans manches en jean patchées, bonnet rouge et une sorte de ceinture foulard colorée ridicule). Leur nouvelle lubie ? Après la musique barbare, c'est le métal canadien français (titre du nouvel album) qui fait office d'identité donnée à leur style chanté évidemment en québécois avec tout le parlé, le lexique et les références culturelles qui vont avec («La bataille du vendredi saint», «Woodstock en Beauce»...). C'est d'ailleurs le morceau éponyme qui ouvre les hostilités de









ce show cartoonesque où une bonne partie des musiques dites «metal» y passe (thrash, groove, heavy, punk hardcore et mélodique, death, hard rock, glam, power ballad...). Malgré un petit souci de sous-mixage de la voix de Serge, le groupe enchaîne majoritairement et avec une ferveur inimitable sur les tounes de son dernier disque. Serge s'époumone (la voix aiguë absolument fendarde sur «La bataille du vendredi saint»), hurle («La ligue du vieux pouël») sur des titres aussi hilarants que techniquement bluffants. Anonymus, qui participe aux chœurs, joue aussi vrai que Serge parle («J'parle vrai»), les fans galvanisés sentent la sueur («Je pue pas, j'sens le punk»), ça parle de «Shitty accent» ou encore d'hommage aux groupes qui rendent des hommages aux groupes... Bref, le quintet nous conte leur vie de métalleux avec entrain et avec des détails bien croustillants. Cela ne m'étonne pas qu'ils cartonnent outre-Atlantique.

Le clou du spectacle survient sur le tube «L'âge de bière» sur lequel Mononc' Serge fait monter une femme pour taper un cul-

sec de Kro sur scène en mode rire gras, airs paillards et discours à faire trembler la bien-pensance. Venant de lui, on s'en amuse, surtout lorsqu'il enchaîne avec un autre morceau emblématique de son répertoire, à savoir «Les patates». Le groupe nous occupe tellement que son concert file à une vitesse impressionnante. Après nous avoir parlé de la «Bonne année», Mononc' Serge & Anonymus terminent leur show avec l'énigmatique mais violente «Musique barbare», puis sur une touche plus solaire avec une reprise punk de «Ogunquit», titre country que le chanteur avait sorti en solo en 1998. On se souviendra longtemps de ce spectacle unique en son genre, qui nous a permis de retrouver cette chaleur québécoise qu'on vit habituellement là-bas, et plutôt dans la chanson traditionnelle qu'à travers cinq vieux zigotos qui n'ont définitivement pas envie de grandir.

Merci à Séverine de Rage Tour

■ Ted
Photos : JC Forestier





STARMONGER

OCCULTATION

[Interstellar Smoke Records]

L'astrologue [Starmonger] nous prédirait-il une éclipse [Occultation] ? Ou alors le groupe joue avec les mots pour nous perdre entre obscurantisme et monde de l'occulte ? Les différentes interprétations doivent être valables, je sens que le groupe apprécie de nous voir perdus dans cette espèce de brouillard poisseux qu'ils installent. Leur stoner rock lourd et psychédélique s'inspire autant de Black Sabbath que de Kyuss et apporte beaucoup d'importance aux ambiances qu'ils prennent le temps de peaufiner à grands renforts de riffs saturés. Les quelques passages plus clairs donnent un peu d'air (sans pour autant égaler les sensations ressenties à l'écoute de Mars Red Sky), mais c'est quand ça joue vite et que ça appuie sur la fuzz que je trouve le trio le plus dans son élément, et tant pis s'il faut parfois sacrifier le chant pour nous immerger totalement dans leur monde («Mothra»). Starmonger ne va pas inverser le sens de rotation de la planète mais assure dans son domaine, et même un peu plus car ils ont séduit un label polonais (ça, à la limite tu t'en fous) et ils ont sorti un véritable court métrage pour «Black lodge», un petit film qui mérite largement que tu fasses l'effort de taper «Starmonger Black lodge» dans ta barre de recherches !

■ Oli



ODA

BLOODSTAINED

[Autoproduction]

En jetant un oeil sur les artworks du groupe, on sait à qui on a à faire, c'est évident, ce sera du stoner-doom. Et ça ne rate pas ! Avec un petit côté occulte en plus sur ce Bloodstained où la lumière se fait aussi rare que l'air pur. C'est que l'atmosphère est très lourde par ici et même sans tout comprendre aux paroles (chantées autant que incantées -j'ai vérifié, le verbe existe !-), tu sais qu'il ne ferait pas bon traîner dans les parages des «Children of the night», «Zombi», «Inquisitor» et autres «Succubus». Avec des morceaux qui s'étalent et rampent au-delà du raisonnable, les Parisiens étirent leurs idées pour qu'elles pénètrent sous la peau jusqu'à ce qu'on ne puisse plus s'en détacher. Alors, oui, tu risques de te sentir sali après l'écoute des six titres mais je crois que c'était leur objectif ! Celui aussi de leur ingé son Thomas De Fraguier (Decasia, Stonebirds...) qui a su rajouter de la rouille sur leurs riffs et marquer sourdement les tempos pour empêcher toute évasion. Si les noms de Yob, Electric Wizard ou Sleep réveillent en toi de bons souvenirs, tu ferais bien de te renseigner sur Oda. Et si leurs prestations live sont aussi captivantes que les morceaux enregistrés en studio, le trio pourrait largement élargir le cercle des initiés.

■ Oli



FOU DE JOIE

BRIGHT SMILE

[Autoproduction]

S'il serait exagéré de dire que j'étais Fou De Joie en sortant le CD digisleeve de l'enveloppe promo, il est en revanche vrai que j'ai arboré un large sourire dès les premières secondes de Bright smile, et que ce dernier ne m'a pas quitté pendant les 29 minutes que dure l'album. On pense à Alger-

non Cadwallader et toute la scène emo indie de Philadelphie ou du Midwest (Braid, Promise Ring) avec une touche de math-rock parfois, ou encore Sport, meilleur groupe français du genre dont le retour aux affaires après une pause de 5 ans m'a bien rendu, lui, fou de joie. Mais revenons à nos 4 Clermontois, qui n'ont pas à rougir des comparaisons, ni de ce deuxième album, loin s'en faut, poursuivant les bases posées avec Fou de joie (2019). Large sourire annonçais-je en préambule car c'est vraiment le fun qui prédomine (et non l'emo larmoyant) des morceaux tous plus entraînants les uns que les autres (à chaque nouvelle intro je me dis que c'est celui-ci mon préféré, avant de succomber à nouveau au suivant), avec tous ces petits arpèges chatoyants et ces chants enjoués auxquels tous participent. Cela donne l'illusion d'un très joyeux bordel, parfaitement orchestré au final, et enregistré par le bassiste Kévin en total mode DIY. Il faut être fou pour se répandre autant en joie par les temps qui courent mais heureusement qu'il reste quelques illuminés pour nous égayer ainsi et mettre du baume à nos cœurs d'emo. Merci.

■ Guillaume Circus





HOPE IS A JOKE

HARD TO HANDLE

[La Gran'Dame]

Même si musicalement ça joue, on y revient, Hope is a Joke se fait d'abord remarquer par son chanteur qui apprécie certainement beaucoup Josh Homme (Queens of the Stone Age) et pourquoi pas aussi un peu Nick Cave pour le côté cajoleur, voire le rap quand il ose hacher son chant avec un flow qui pourrait être déconcertant, mais finalement va bien à «Hilarious». À l'aise avec sa voix, David magnétise l'attention et colore le rock du quatuor d'une tonalité très stoner, même si c'est réducteur de les voir uniquement comme des adorateurs du désert. Si la première impression tend à forger cette idée, «Hard to handle» et «Burst», deux titres excellents, rentrent tout à fait dans cette case, la suite est bien plus aventureuse et hors des sentiers battus. Les musiciens (Quentin à l'autre gratte, Éloïse à la basse, Nicolas à la batterie) explosent les codes, déstructurent les habitudes et offrent un terrain de jeu excitant («Hilarious») puis jouent sur les répétitions et les boucles pour apporter un air de psychédéisme sans psychotrope («Flares»). Le groupe prévoit d'enregistrer de nouveaux morceaux très rapidement, peu importe qu'ils aillent dans une direction farfelue ou qu'ils restent sur la route sudiste classique, je serai client !

■ Oli



SEPTARIA

A*

[Klonosphere]

Si Septaria n'a que deux ans d'existence, on a l'impression que le groupe a réfléchi ces compositions pendant près de 10 ans ! Au-delà d'un univers étendu (mythologie, astronomie, cosmologie...), les Vauclusiens nous offrent presque 70 minutes d'une musique riche et assez exigeante qui touche à plusieurs chapelles du métal, depuis des éléments relaxants issus du post jusqu'aux tréfonds malsains du death. D'ailleurs, si j'avais un reproche à leur faire, c'est que c'est «trop», tout écouter au niveau d'attention que l'album mérite est presque impossible. Non seulement il faut du temps devant soi mais il faut aussi se plonger corps et âme dans A* pour en profiter pleinement. Les amateurs de chronique littérale qui ambitionneraient d'étudier chaque mesure en sont pour leurs frais, moi je me contenterais de leur demander d'en faire moins pour qu'on atteigne les dernières compositions («Sky's word» et ses particules électroniques, «Psithurism» et sa guitare claire) avec davantage de ressources, à moins que cette ultime berceuse n'ait pour objectif que de nous plonger dans les bras de Morphée. Avant ça, on aura chevauché les étoiles, exploré les fonds marins, croisé des tribus primitives, divagué dans les méandres du prog, souffert sous des attaques riffiques massives et survolé des paysages apaisants avec une brise discrète. A minima.

■ Oli



DARIA

FALL NOT

[Twenty Something]

Très honnêtement, je ne pensais pas qu'il serait possible au quatuor angevin de faire mieux qu'Impossible colours en 2016, mais après de très (mais jamais trop) nombreuses écoutes de Fall not, pour les besoins de cette chronique et de l'interview à retrouver dans nos pages, je dois très patement concéder que j'avais tort. Il m'en coûterait presque (ce n'est pas toujours facile de reconnaître ses erreurs) mais la bonne nouvelle c'est que j'ai un nouveau disque à faire tourner en heavy rotation, pardon, en boucle (pas taper Ted, pas taper !). Quelle claque !!

Pas de changements notables en soi, si ce n'est le retour d'Arnaud Ligonniere derrière les fûts et l'arrivée dans l'équipe d'un bassiste au nom et pedigree plus que connu : Pierre-Yves Sourice des Thugs et LANE. LANE (pour Love And Noise Experiment) dans lequel jouaient également Camille et Etienne Belin, les deux guitaristes de Daria. On reste en famille. Tout le monde se connaît, a ses marques, confiance en soi et les autres et cela permet de pousser ainsi le songwriting vers des hauteurs insoupçonnées. Je ne sais pas combien de temps ils ont passé dessus mais Fall not fourmille encore davantage de petits arrangements, au niveau des guitares notamment, qui enrichissent les morceaux, sans qu'ils perdent une once de leur puissance et efficacité mélodique. À cet égard, «Citrus paradisi» et «Keep my head» qui ouvrent le disque sont de véritables pièces d'orfèvrerie, notamment cette

dernière nous maintenant en tension pendant près de 5 minutes, que «The coral wounds» ne fait pas baisser derrière. Si le tempo est ralenti sur «Cognac», la pression n'en retombe pas pour autant, avec cette rythmique hypnotique à la basse vrombissante et ces accords dissonants, quand «A smile, an oasis» ensuite, sûrement le plus punk de l'album (et par conséquent mon préféré), finit de nous achever. Quoi ? Il en reste encore ? Bim, vas-y que je prends «Minor majority» en pleine face et que je tends l'autre joue pour «Water & sand».

Du son monstrueux aux compositions qui ne le sont pas moins, tout n'est que justesse et maîtrise chez Daria et c'est peut-être le seul reproche que je pourrais leur faire, s'il fallait en trouver un. Tout est hyper réfléchi, quadrillé, millimétré, absolument rien n'est laissé au hasard et par conséquent, il manque la petite touche de folie qui me fait leur préférer, dans un registre quelque peu similaire, des groupes comme Second Rate ou Ravi. Mais tu l'as compris j'espère, c'est vraiment pour être tatillon, parce que Fall not défonce ! Point.

Comme le style (indie-rock musclé mâtiné de touches punk-rock et post-hardcore) n'a jamais vraiment eu le vent en poupe en France, Daria ne prendra malheureusement jamais le large dans les charts (ça se dit encore ?) alors qu'ils le méritent amplement mais là encore, je suis prêt à faire amende honorable si cette prédiction s'avérerait fausse. Je ne demande que ça d'ailleurs donc n'hésite pas à commander le disque et rendre leurs dates sold out (pardon Ted, complètes), que je fasse un nouveau mea culpa.

■ Guillaume Circus



DARIA

C'EST À L'AUNE DE LA SORTIE DE FALL NOT, CINQUIÈME ALBUM DU GROUPE (PRÉVU LE 6/12), QUE NOUS AVONS PU NOUS ENTREtenir AVEC LES ANGEVINS CAMILLE BELIN (GUITARE/CHANT) ET ETIENNE BELIN (GUITARE), DU RETOUR DE DARIA, DE LA SCÈNE INDIE-ROCK FRANÇAISE, D'ANGERS, DE LEUR LIEN AVEC J. ROBBINS... ET MÊME DE FOOT !

8 ans se sont écoulés depuis Impossible colours et vous revoilà avec un nouvel album et un nouveau line-up. Pouvez-vous nous détailler un peu plus ce mercato et ce qui a motivé votre retour ?

Cam : Après la tournée d'Impossible colours, fin 2017, sans vraiment se concerter, on n'est pas retourné au local comme on faisait depuis plus de 15 ans. Cette pause s'est finalement étendue, chacun a vaqué à ses occupations, passions et familles et le temps a filé. À partir de 2021, on a commencé à se retrouver au local sans autre but précis que de jouer ensemble. Quelques nouvelles idées et anciennes laissées en chantier sont (re)venues naturellement, et on a commencé à se voir plus régulièrement. Donc, ce qui a motivé notre «retour» n'est guère autre chose que l'envie de se retrouver et de jouer ensemble, comme depuis toujours en fait. En 2023, durant l'enregistrement du disque, nos chemins se sont séparés avec Germain qui était avec nous depuis le début, pour des raisons de temps et de dispo. On a fini l'enregistrement du disque à trois et avons proposé assez simplement à Piwai de nous rejoindre par la suite.

La fin du groupe LANE dans lequel jouaient trois d'entre vous s'est faite de manière assez rapide et brutale en décembre 2021, avec la sortie posthume de Where things were (sous-titré Last sessions 11/21) en 2023. Il est possible d'en savoir davantage sur les raisons de ce split qui a surpris tout le monde, alors que le groupe recevait un très bon accueil, du public et des médias ?

Étienne : Effectivement, Pierre-Yves, Cam et moi jouions dans LANE auparavant. On s'est arrêté en 2021 pour plein de raisons, à la fois personnelles et conjoncturelles... on sortait de 2 ans bloqués chez nous. Après coup, on réalise qu'on n'avait pas chômé non plus en 4 ans

d'existence active, avec pas mal de concerts et plusieurs disques.

Est-ce que le chantier de Fall not a été mis en route tout de suite après le split ou bien est-ce quelque chose que vous aviez déjà envisagé en amont ? Le processus d'écriture a-t-il été compliqué ou bien au contraire plutôt fluide ?

Cam : On n'a pas vraiment réfléchi à quoi que ce soit en termes de chantier ou de calendrier. Comme évoqué plus haut, on jouait déjà ensemble quand LANE existait encore, donc Daria faisait partie de nos projets en cours. Quand LANE s'est arrêté, on a eu de facto plus de temps, mais je pense que cet album aurait vu le jour à un moment donné dans tous les cas. Le processus d'écriture était cool car on n'avait aucune contrainte de temps spécifique, ou d'autre exigence que d'être contents des chansons qu'on écrivait.

On observe souvent que les groupes donnent tout sur leurs 2-3 premiers albums, puis sont un peu en mode pilote automatique, or pour moi qui vous suis depuis assez longtemps (2005 grâce à Fred de Ça Dégouline Dans Le Cornet), je trouve que c'est vraiment à partir d'Impossible colours (le 4ème) que vous avez pris du galon en termes de son et composition. Avez-vous le même ressenti, et le cas échéant, comment expliquez-vous cela ?

Cam : Non, pas complètement. Au début des années 2010, on a sorti notre deuxième album Open fire. Musicalement, le groupe commençait à prendre plus ses marques je trouve, mais c'est un disque qui est passé un peu sous les radars, malheureusement. En 2012, Red nous a permis de faire connaître le groupe encore un peu plus, et on a beaucoup plus tourné aussi. Peut-être ne faut-il pas sous-estimer le fait que durant ces quelques années, jouer le type de rock qu'on fait et tourner était vrai-

ment (!) compliqué, bien plus qu'aujourd'hui je trouve. Après, les concerts et les tournées ont permis au groupe de se développer et de devenir meilleur certainement, donc cela explique peut-être pourquoi Impossible colours ou Fall not résonnent différemment ou plus positivement chez certain.e.s.

Le songwriting s'est à nouveau affiné sur ce nouvel album, quelle est la recette magique, la routine des frères Belin pour être autant prolifiques dernièrement entre LANE, Do Not Machine et Daria à nouveau ?

Étienne : Honnêtement, il n'y a aucune recette. Au fond, le principal c'est que ça peut commencer individuellement, mais à la fin, on termine toujours par bosser collectivement une idée. Quel que soit le groupe, ça fonctionne toujours de la même manière je crois. On vient au local avec une idée parfois très floue ou parfois plus aboutie, que l'on fait tourner pour voir si ça prend, si ça amène de nouvelles idées jusqu'à converger vers ce qui peut ressembler à une chanson. Quand l'idée de départ est plus aboutie, ça commence par un truc enregistré en mode démo Garage band, ce qui permet parfois d'aller plus vite après, car les plans A, B, C et D ... on n'a jamais vu E (rires) sont déjà là !

À part l'album solo de J. Robbins, j'imagine, vous avez écouté quoi d'autre cette année qui vous a marqués ?

Cam : Cette année, j'ai beaucoup écouté un disque sorti en 2023, le dernier album de Feist, Multitudes.

Étienne : L'album Adria du groupe allemand Zahn. Je suis tombé dingue de ce disque.

Obligé de revenir sur le lien qui vous unit au leader culte de Jawbox, et qui semble inoxydable (j'ai le souvenir d'une reprise acoustique solo d'un morceau de Daria au festival à Sant-Feliu, ou encore quand vous avez fait son backing band en Europe et USA). Vous pouvez nous rappeler comment cela s'est construit et si d'autres collaborations particulières sont prévues ?

Cam : Tout ça, c'est grâce à Iain Burgess. Quand on avait 15 ans, on s'est payé 3 jours au studio Black Box à côté d'Angers où l'on a enregistré notre premier 5 titres avec Iain. Par la suite, Iain nous a fait découvrir Jawbox, notamment

Novelty, le premier album qu'il avait enregistré avec eux. On a tout de suite adoré. En 2009, on a enregistré notre deuxième album de nouveau avec Iain au Black Box, mais on n'était pas totalement satisfaits des mixes et Iain a proposé d'envoyer tout ça à Jay à Baltimore. C'est donc Jay qui a mixé Open fire, et déjà par mail et téléphone on s'était vraiment bien entendus. En 2012, on a eu la chance de partager l'affiche du Sant Feliu Fest en Espagne où Jay jouait avec son groupe Office Of Future Plans, et c'était génial de se rencontrer et de passer du temps ensemble. À l'issue de ce week-end, on s'est dit qu'on ferait bien un split OOFP/ Daria, qui a vu le jour l'année d'après en 2013. On a été jouer là-bas, ils sont venus jouer ici, on a enregistré Impossible colours à Baltimore dans le studio de Jay, on a retourné en Europe avec J. en solo acoustique pour la première partie des concerts, puis en 5ème membre de Daria et nous en backing band sur les deux titres de Jawbox qu'on jouait en rappel... et depuis on est resté très proches, c'est un ami. Des choses sont en préparation avec J. pour le printemps !

Pour autant, ce n'est pas lui qui s'est chargé de l'enregistrement du disque, mais toi Camille, fort de ses précédentes expériences. On n'est jamais mieux servi que par soi-même ou bien les contraintes économiques ont joué dans la balance ?

Cam : En effet, Jay a simplement mixé le disque. Le fait que je l'enregistre a plus été motivé par des raisons de temps et d'organisation puisqu'on a enregistré dans le courant de l'année 2023, au fil de l'eau et sur 3 sessions distinctes. Au final, c'était plus simple en termes de calendrier pour nous que de caler une semaine complète dans un studio et tout boucler dans ce temps imparti.

À ce propos, question un peu bateau mais vous n'avez pas l'impression d'être nés dans le mauvais pays ? Le style que vous jouez (entre indie-rock et post-hardcore) s'adresse plutôt à un public de niche, quand bien même il est parfaitement accessible à tous. Mais il y a bien trop de guitares pour beaucoup, tandis que ce n'est pas assez punk ou metal pour d'autres, et puis, il y a nous au milieu... qui ne sommes pas assez nombreux pour remplir

une Boule Noire à Paris.

Étienne : Peut-être, peut-être pas... Disons qu'au cœur des années 2010, j'aurais volontiers répondu oui, mais je trouve que ça se tasse tout ça. L'indie-rock, ça finit par infuser aussi, peut-être via le post-punk et le post-hardcore très en vogue actuellement. Quant à la Boule Noire, la réalité c'est que le rendez-vous parisien est simplement repoussé car la sortie du disque a également été légèrement repoussée. Du coup, faire une release sans disque, c'est comme promener une laisse sans chien... Finalement, on jouera sur Paris en septembre 2025 !

Pour le label, on reste en famille (Twenty Something) et vous avez pris une agence de booking pour les concerts (Persona Grata). Ce sont des tâches plus fastidieuses dans la vie d'un groupe dont vous souhaitiez vous dispenser ? Quels sont les objectifs pour Daria avec cet album ?

Étienne : Oui, une grande fraternité nous entoure. Le label, c'est Eric Sourice et Frank Frejnik, et le tour, c'est Yves. Des gens de confiance, ultra concernés et tellement cools en même temps ! C'est super d'être entouré et soutenu comme ça par ces structures pros...

Ça fait moins «indie» du coup. Toutefois, booker, on le fait en complément du taf de Yves... Avec les années, on a un réseau de potes, assos, lieux avec qui il est super facile de discuter directement sans intermédiaire.

S'il y avait un volume 4 de la compilation Emo glam connection en 2025, je pense que vous y auriez complètement votre place, au même titre que l'avait vos grands frères de Sexypop au début des années 2000. Avec quels autres groupes français en activité pourriez-vous la partager ?

Étienne : Ça rejoint le ressenti des années difficiles en 2010. Une décennie plus tard, pour arrondir, on trouve que le rock au sens large s'exprime bien en France. Peut-être moins dans la veine emo toutefois. Du coup, il y a plein de groupes qu'on adore et avec lesquels ça serait top de partager l'espace d'une compilation. Entre nous quatre, on peut citer pêle-mêle : It It Anita, Lysistrata, Cosse, Purrs, Johnny Mafia, Johnnie Carwash, Madam, The Eternal Youth, Turbo Panda, Burning Heads, Péniche, Fragile...

Avant Sexypop, il y a eu Les Thugs et le label/disquaire Black & Noir qui ont placé la ville





d'Angers sur l'échiquier rock national voire mondial. Vous avez pu lire le livre de Patrick Foulhoux sur le sujet (Black & Noir - Enragez-vous !). Quelle est la vitalité actuelle de la scène angevine ?

Étienne : Oui, lu en une soirée. Chouette témoignage de l'engagement des principaux protagonistes de cette aventure ! Je le recommande ! La scène angevine est très active, quel que soit le style musical d'ailleurs : Restup Stav, Chahu pour les nouveaux arrivants, Lojo, Zenzile pour les déjà installés. J'observe qu'il y a aujourd'hui une génération, les 18-30 ans actuellement, qui est ultra active, ultra concernée et touche-à-tout. Tout ça au bénéfice de la musique au sens large, ce qui fait bien rayonner la scène angevine au niveau national.

Les chiens de Red red, le perroquet d'Impossible colours et maintenant le cheval de Fall not. Est-ce la fin d'une trilogie animale et sinon, à quoi peut-on s'attendre sur la pochette du prochain album ? Qu'est-ce qui vous a attirés dans ce dessin, l'avez-vous choisi avant ou après le titre de l'album, et pourquoi ce dernier ?

Cam : C'est vrai que c'est animalier tout ça, mais ça n'avait pas été réfléchi en amont. La peinture de la pochette est le travail d'un artiste qui s'appelle Kieran Antill. On est tombé dessus un peu par hasard et ça a fait mouche chez nous quatre. On lui a écrit pour savoir si on pouvait se servir de son œuvre, il a dit go, on ne s'est pas posé plus de questions. Le titre est venu dans les mêmes temps que le disque, on trouvait que ça sonnait bien et que ça résonnait de manière intéressante avec la peinture.

Camille, tu es professeur d'anglais dans la «vraie» vie, donc il y a un soin plus particulier accordé aux textes. En les parcourant rapidement, je n'ai pas forcément décelé de sous-textes politiques, à part peut-être dans «Water & sand». Où puises-tu ton inspiration et quels messages souhaites-tu porter ?

Cam : Pas sûr que ce soit une déformation professionnelle en fait. Rapidement dans l'évolution du groupe, et donc depuis des années, l'écriture, la musicalité et le sens des textes sont devenus des éléments très importants. Donner du fond, donner du sens tout en faisant

du rock, ce n'est pas antinomique, discours politisé ou non d'ailleurs. Mais aujourd'hui, on a dépassé le cliché «yaourt franglais n'ayant guère de sens». Des groupes comme Tiny Voices, Birds In Row, Papier Tigre et plein d'autres peuvent se lire autant que s'écouter je trouve. Sur Fall not, «Minor majority» et «Water & sand» sont des chansons dont les textes ont une portée ouvertement politique. Les idées pour les textes peuvent émaner du contexte national ou international de ces derniers mois ou être bien plus intimes. J'écris d'abord pour moi et pour la chanson, donc je ne pense pas qu'il y ait de messages portés ou brandis pour les gens par le groupe, mais il y a des thèmes abordés dans cet album qui peut-être résonneront chez certain.e.s : amour, résilience, incompréhension, bienveillance, égarement, dépression.

En regardant un peu dans le rétro, vous pouvez me faire votre top 5 des albums de Daria ?

Cam : Woohh difficile comme question ! Je ne saurais pas dire, c'est presque comme demander à des parents de choisir quel enfant ils préfèrent, impossible...

Étienne : Rhooo... Pas possible de choisir.

Le week-end prochain j'emmène mon grand-père de 90 ans voir Auxerre-Angers à l'Abbé Deschamps, un pronostic - 2-1 pour l'AJA pour moi - ou vous n'en avez rien à foot ?

Étienne : Certains sont bien foot et d'autres pas du tout ! Perso, je n'ai aucun attachement pour le foot de club, même celui d'Angers. Mais chauvin comme je suis, je pronostique 0-1 pour le SCO !

NB : Auxerre a gagné 1-0...

Quelle est la question que j'ai lamentablement oublié de poser ?

Étienne : Aucune, franchement super interview. Merci.

Mais comme on est bon client, on répond quand même à cette dernière question en ajoutant que pour ne pas nous mettre dans le mur, tu aurais pu nous demander notre top 5 des morceaux de Daria plutôt que le top des albums... Là on aurait sans doute pu répondre... Mais ça sera pour une prochaine fois (rires) !

OK, c'est noté ! Merci à vous.

■ Guillaume Circus





SEPULTURA

ZENITH, PARIS

C'EST UNE PAGE MONUMENTALE DE L'HISTOIRE DU METAL QUI SE TOURNE. APRÈS QUATRE DÉCENNIES À RÉVOLUTIONNER LA SCÈNE MONDIALE, SEPULTURA A DÉCIDÉ DE METTRE UN TERME À SON INCROYABLE ÉPOPÉE. DE LEURS DÉBUTS THRASH ABRASIFS À BELO HORIZONTE JUSQU'À LEURS EXPLORATIONS PLUS MODERNES ET TRIBALES, LE GROUPE BRÉSILIEN A MARQUÉ PLUSIEURS GÉNÉRATIONS DE FANS ET INFLUENCÉ D'INNOMBRABLES MUSICIENS. LA SÉPARATION ANNONCÉE SUSCITE ÉVIDEMMENT UNE VAGUE D'ÉMOTION DANS LA COMMUNAUTÉ METAL, MAIS ELLE S'INSCRIT AUSSI COMME UNE DÉMONSTRATION DE MAÎTRISE : SEPULTURA QUITTE LA SCÈNE AU SOMMET, LAISSANT DERRIÈRE EUX UN HÉRITAGE MUSICAL COLOSSAL ET UNE EMPREINTE INDÉLÉBILE DANS L'HISTOIRE DU GENRE.

Le Zénith, encore timide au départ, se remplit peu à peu malgré les bouchons du périphérique (merci Hidalgo ! Mais surtout quelle idée de faire débiter les concerts si tôt !), pour une soirée enflammée où se succèdent pas moins de quatre groupes.

Le temps de se garer, de s'harnacher, de prendre l'accréd, c'est pile à la fin du 3ème titre que je rentre dans le pit photo... comme dirait l'autre, pas le temps de rentrer que je me suis déjà croisé en ressortant...

Premier groupe à ouvrir le bal, donc : Jesus Piece. Et dès les premières notes, la foule se retrouve happée par une vague de décibels fracassants. Fondé en 2015 à Philadelphie, ce groupe hardcore américain a imposé son style avec une intensité rarement égalée. Jesus Piece débarque avec des morceaux tirés

de leur premier album, *Only self*, un véritable rouleau compresseur sonore qui explore des thèmes sombres et introspectifs. Setlist assez compacte, avec explosion de riffs saturés et de voix rauques, où Aaron Heard s'évertue à repousser les limites de l'intensité vocale. Le groupe plonge dans des sonorités metalcore, avec des breakdowns qui emportent le public, le tout porté par une rythmique implacable. Jesus Piece affiche une puissance brute ; le public ne se fait pas prier pour reprendre les paroles en chœur malgré la violence du son. Le groupe distille ses hymnes au hardcore, purs et sans compromis. Les jeux de lumière plongent la salle dans une ambiance oppressante, parfaitement en phase avec les thèmes abordés. Le groupe a joué dans une salle qui tardait à se remplir et termine son set par un «free Palestine».





Étonnamment, ce sont les vétérans d'Obituary et non Jinjer qui montent sur scène après Jesus Piece. Et là, la fosse s'épaissit : l'attente est palpable. En quelques accords, le groupe de Tampa en Floride démontre pourquoi il est un pilier du death metal depuis les années 80. Avec «Slowly we rot» en guise d'ouverture, les aficionados comprennent qu'Obituary n'est pas là pour faire dans la demi-mesure. John Tardy, sa voix gutturale pleine de rage, et ses compagnons de scène délivrent une avalanche de morceaux issus des albums marquants de leur carrière. La setlist est taillée sur mesure pour les fans, avec des titres comme «Threatening skies», «Deadly intentions» et «The wrong time». Mais c'est «Chopped in half»

qui provoque un véritable cataclysme dans la fosse. Le groove implacable de «Slowly we rot» et les riffs lourds de «War» appuient la réputation inégalée du groupe dans l'univers du death metal, et les fans ne peuvent que s'abandonner aux headbangs frénétiques. Le groupe enchaîne avec maîtrise, livrant des classiques où chaque riff semble destiné à écraser l'âme, avant de clôturer sur une version magistrale de «Solid state». On assiste à un groupe au sommet de son art, fidèle à son essence et à sa brutalité inégalée, sans fioritures, et avec l'énergie dévastatrice de leur jeunesse. Obituary prouve une fois de plus que le death metal coule encore dans leurs veines.











JINJER

Puis vient le tour de Jinjer, ce quatuor ukrainien emmené par la charismatique Tatiana Shmailyuk. Je ne m'étais pas attendu à entendre des «À poil» ou des «en réalité, il n'y aurait pas une bonnasse au chant, ce groupe ça serait vraiment de la merde». Bref la scène metal a encore à travailler sur ses membres... Donc, lorsque Jinjer fait son apparition, la tension se charge d'une aura différente. Le groupe ukrainien, célèbre pour ses performances scéniques uniques, est prêt à envoûter le public parisien. Mené par son impressionnante chanteuse, Jinjer propose une setlist éclectique, naviguant entre les riffs percutants et les mélodies éthérées qui ont fait leur succès. «Sit stay roll over» donne le ton dès les premières minutes, suivi de morceaux intenses comme «Ape» et «Fast draw». Tatiana, véritable tour-

billon de charisme, alterne avec aisance entre growls profonds et chant clair, embarquant le public dans un voyage émotionnel. Pour ceux qui n'ont encore jamais vu Jinjer en live, la performance est une découverte : des morceaux comme «Teacher, teacher !» et «Colossus» captivent par leur complexité musicale et les changements de tempo vertigineux. La première interprétation de «Kafka» en live trouve des échos dans le public, qui répond par des acclamations continues. «Perennial» et «Rogue» clôturent leur set en apothéose, et il est indéniable que Jinjer n'a fait qu'agrandir sa base de fans parisiens ce soir. Première pour moi et je trouve le set un peu trop linéaire, j'ai profité de quelques titres pour aller m'aérer pour être prêt pour la tête d'affiche et les adieux que Paris va lui faire.



La tournée d'adieu de Sepultura est un événement marquant dans l'histoire du metal. Avec 40 ans de carrière à célébrer, le groupe brésilien compte bien un concert mémorable au Zénith de Paris, seule date française de ce long périple d'adieux. Cette tournée de 18 mois, marquant la fin de leur incroyable aventure, n'est pas une célébration de leur musique mais aussi un témoignage de leur impact sur la scène mondiale, et j'espère que le concert parisien tiendra toutes ses promesses.

Dès les premières notes, Sepultura a établi une connexion palpable avec son public. L'ouverture sur «Arise» a immédiatement plongé la salle dans une atmosphère électrique, le ton étant donné pour une soirée où les fans

allaient revisiter les moments forts de la carrière du groupe. «Refuse/Resist» et «Propaganda» ont suivi, déclenchant un chaos maîtrisé dans la fosse. Nous, les photographes, avons malheureusement appris que ce soir, l'intro compte comme une chanson... donc pas plus de deux titres dans le pit... quel dommage. Ces morceaux, issus des années glorieuses de la période Chaos A.D., ont rappelé la puissance sonore de Sepultura, portée par des riffs incisifs et des rythmes percutants.

Derrick Green, au chant depuis 1998, a démontré une fois encore pourquoi il a su s'imposer comme une figure centrale du groupe après le départ de Max Cavalera. Sa voix puissante et son charisme naturel ont donné vie aux mor-





ceux, qu'ils soient issus de la période classique ou de l'ère moderne. En parallèle, Paulo Jr., dernier membre fondateur encore actif, a assuré un lien symbolique avec les débuts du groupe, son jeu de basse structurant chaque titre avec une précision redoutable. Andreas Kisser, fidèle depuis 1987, a brillé avec ses solos et ses riffs tranchants, témoignages de son rôle central dans la pérennité du groupe. La setlist, soigneusement élaborée, a alterné entre les classiques incontournables et des titres plus récents, prouvant que même dans leurs dernières années, Sepultura continuait de repousser les limites de leur créativité. «Célébrer la mort par la vie» ou comment euthanasier un groupe en pleine force de l'âge, le nom de la tournée ne trompe pas. Les morceaux de leur dernier album, «Quadra», comme «Guardians of Earth» et «Isolation», ont ajouté une dimension contemporaine à la soirée, tout en montrant l'évolution musicale d'un groupe qui n'a jamais cessé d'explorer de nouvelles voies. Sur «Guardians of Earth», le groupe est rejoint par Sylvain Demercastel, croisé un peu plus tôt (notamment pour arrêter de subir Jinjer) au bar avec Poun et les Locomuerte (dont le batteur est également batteur de Savage Lands). Outre Sylvain, d'autres membre de l'équipe et de la famille Sepultura se joignent à Greyson Nekrutman avec des percussions complémentaires. Le jeune batteur tient tout son rôle derrière les fûts et fait oublier son prédécesseur parti chez Slipknot quelques mois plus tôt. Savage Lands aura été une sorte de fil conducteur tout au long de la soirée, les membres d'Obituary arborant leur t-shirt de l'armée des arbres. Tout au long du concert, le backdrop ou les écrans LED ont retracé l'histoire du groupe ou accompagné visuellement certains titres par des courts métrages. Il est étonnant de voir projeté des images d'archives avec les Cavalera, mais c'est toute l'histoire du groupe que l'on célèbre. Le public, composé de fans de toutes générations, a répondu avec une énergie contagieuse, chantant, pogotant et levant les poings au rythme des morceaux. Chaque titre résonnait comme un hymne, un rappel de l'héritage monumental de Sepultura. «Roots bloody roots», choisi comme dernier morceau de la soirée, a été accueilli par un rugissement collectif. Ce titre emblématique, extrait de leur album Roots, a cristallisé tout ce qui fait

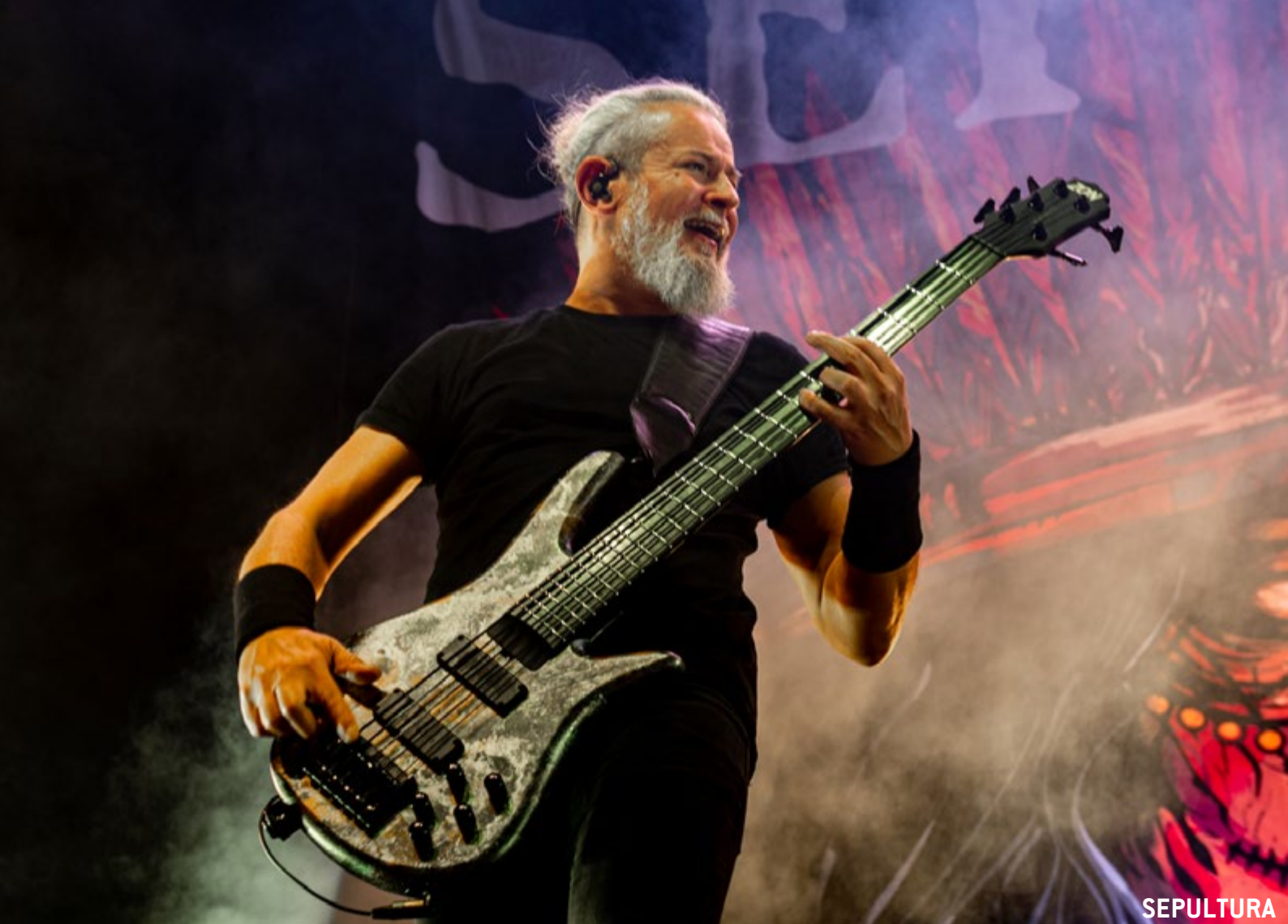
de Sepultura une légende : une énergie brute, des paroles engagées, et une capacité unique à fusionner les sonorités du metal avec leurs racines culturelles brésiliennes.

Ce concert n'était pas qu'une performance musicale, c'était une célébration de quatre décennies d'une carrière jalonnée de succès, de défis, et d'une influence indéniable sur le genre. Sepultura a marqué la scène mondiale, non seulement par ses albums, mais aussi par son engagement à repousser les frontières du thrash et du groove metal. Leur tournée d'adieu est un au revoir conscient et planifié, un acte de gratitude envers leurs fans et leur histoire.

Alors que les lumières se rallumaient, l'émotion dans la salle était palpable. Les spectateurs quittaient le Zénith avec un mélange de nostalgie et de gratitude, conscients d'avoir assisté à un moment unique. Sepultura tire sa révérence avec éclat, laissant derrière eux un héritage musical immortel. Alors qu'il y a peu, Kisser ouvrirait la porte à un retour des Cavalera pour le dernier concert à Sao Paulo, il a, quelques jours après, indiqué que les réenregistrements des premiers albums par les deux frères n'avaient aucune utilité... Le doute plane, mais ce qui est certains c'est que rien ne nous a autant donné envie de visiter le Brésil en 2026 pour voir ce concert de clôture. Le groupe nous a néanmoins ici permis une «petite mort» qui restera à jamais gravée dans nos cœurs.

Merci à Sabrina et à Veryshow.

■ JC Forestier
Photos : JC Forestier











BIRDSTONE - THE GREAT ANTICIPATION

BIRDSTONE

THE GREAT ANTICIPATION

[La Cage]

Originaire de Poitiers, Birdstone est un groupe de rock initialement composé de Basile Chevalier-Coudrain (chant et guitare), de Léo Gaufreteau (batterie) et de Edwige Thirion (basse). Après les deux premiers albums studio, c'est Benjamin Rousseau qui se tient désormais derrière les fûts. Avant l'été, Birdstone sort un troisième opus: *The great anticipation*.

«*Eyes on the ceiling*» démarre avec un son de guitare clair. Celui-ci est assisté d'une batterie qui présente un jeu de tintements rapides. Cela ne dure que le temps de quelques boucles. Les riffs de guitare sont ensuite plus lourds. La voix de Basile Chevalier-Coudrain est puissante. Il montre rapidement qu'il peut se placer dans des registres mélodieux ou criés. Les influences hard rock sont palpables. Les moments les plus râpeux rappellent la musique de Stone Gods. D'autres passages plus apaisés - portant la marque du blues - se rapprochent davantage des compositions de Rival Sons.

Le chanteur possède indéniablement sa patte. Cependant, les chœurs ajoutent au sentiment de puissance des titres («*Instant shutdown*», «*Méandres*»). Fort de cela, Birdstone varie les ambiances à sa guise. «*Alcyon*» se déroule sur un rythme soutenu avec des parenthèses aux chants clairs et aériens. Une note plus vintage survient avec le début de «*The devil*» dont le groove semble être emprunté à Elvis Presley. La

suite enchaîne sous le signe d'une énergie furieuse. «*Cinnamon creek*» est l'opportunité pour Birdstone de se présenter sous une forme posée et bluesy. Un moment dans la lumière pour Basile Chevalier-Coudrain qui s'illustre tant à la voix qu'à la guitare.

«*Hotline*» et «*Méandres*» se suivent pour fermer l'album. Les deux titres sont mis en image par un clip qui permettent de s'imprégner de l'univers mystique de la formation : masques, personnages et boissons curieuses se succèdent à l'image. La musique est imposante voire théâtrale. «*Méandres*» illustre à nouveau toutes les variations de Birdstone. La section rythmique enchaîne des transitions impeccables. L'exaltation peut laisser place à des intentions sombres et tranquilles. Sur un dernier sifflement, le mot de la fin vient se coller sur une vitre «*fade out again*». C'était beau. On espère que Birdstone ne disparaîtra pas trop longtemps après cela...

■ Julien



TITUBA

ENJOY THE LANDSCAPE

[Araki Records]

Poitiers a dans les années 90-2000 occupé une place non négligeable dans la cartographie rock indé française, fournissant en plus de la très respectable Fanzinothèque, moult groupes intéressants, bénéficiant de plus ou moins de

renommée (on peut citer Seven Hate, Microfilm, Un Dolor, Loisirs, Myra Lee, Epileptic, Crash Taste, Die Pretty...) et donnant l'idée que cela fourmillait bien en terme de contre-culture. Si, de loin, cela semble être moins le cas actuellement, Tituba ne l'entend pas de cette oreille et s'inscrit complètement dans cette lignée. Une ligne qui passe notamment par les labels Touch & Go et Dischord Records, bref du rock exigeant, qu'il soit plus noisy (beaucoup), post-hardcore (beaucoup), math-rock (un peu) et souvent tout cela en même temps. Pour ce premier véritable EP, faisant suite à une démo 3 titres (2020), Tituba a pris le temps de mûrir ses compos, muscler son jeu, d'épaissir son son (rien à redire sur la prod' qui colle parfaitement) et a eu la bonne idée de reprendre son tubesque morceau d'ouverture, «Run», avec sa guitare épileptique et sa rythmique qui ne l'est pas moins, qui ne peut que mettre dans de bonnes dispositions d'écoute pour la suite. La suite c'est un paysage musical qu'on apprécie et dont on ne se lasse pas d'étudier les moindres recoins, notamment «Love and hate» ou «No way home», qui me fait penser aux regrettés Do You Compute, sans le final bruitiste et déstructuré.

■ Guillaume Circus





KAEDERIC

IT COMES FROM THE INSIDE

[Autoproduction]

Non, Kaederic n'est pas un groupe néo-folk breton, ce nom vient (certainement) de la déformation rugueuse du prénom du Niortais qui l'a initié : Cédric. Auteur, compositeur, guitariste, chanteur, il aurait pu tout faire tout seul mais il a décidé de s'entourer pour donner plus de corps à un projet qui avait déjà de nombreuses influences avant d'ajouter celles de Mathieu [guitare], David (synthé), Romain [batterie] et Julien [qui aide sur les textes]. Entre rock et metal, l'éventail est large mais lister toutes les inspirations du combo semble vain tant sur chaque passage on peut en trouver une nouvelle (et ça peut sonner goth, indus ou prog, c'est vraiment large !). Ce qui importe, c'est l'amalgame et le rendu final, à savoir des morceaux réfléchis, bien construits et qui chatouillent les oreilles avec différentes sonorités. Ne présentant que 4 tracks, identifier le groupe n'est pas évident d'autant plus que les pistes ont une identité forte (metal, aventureuse, binaire...), si on ne devait en retenir qu'une, ce serait «Nemesis» qui fait varier les tonalités et les instruments et soigne ses breaks (en plus le clip est superbe). Voilà donc une belle porte d'entrée dans leur monde labyrinthique dont tu ne trouveras pas forcément la sortie.

■ Oli



ORSO

CAFFÈ?

[No Sun Records]

Après avoir servi l'entrée et une panoplie de sandwiches, Orso arrive au Caffè?, logique implacable pour ce groupe suisse qui fait un peu ce qu'il veut avec ses titres car il est instrumental. Et là où certains en profitent pour porter des messages (Dragunov dans ce numéro), eux s'amusent avec les dénominations, suivant un thème et facilitant le repérage, «Espresso» ne pouvant pas être paru sur l'album *Primi piatti* ! Quelque part entre post-rock et post-metal selon le niveau de distorsion donnée aux guitares, les quatre morceaux lungo peuvent s'écouter comme un tout car s'ils portent des émotions et des sonorités un peu différentes, l'ensemble est assez homogène, on n'est clairement pas sur un déca en poudre qui serait mal mélangé (oui, je n'ai pas résisté bien longtemps à la tentation...). Pas grand fan de cette boisson chaude, j'irais plus naturellement vers le «Ristretto» pour bien profiter du goût mais à l'écoute, c'est «Affogato» qui remporte mon suffrage, à la fois plus sombre et plus aérien, c'est un titre contrasté qui correspond bien au côté chaud/froid du dessert italien. Des sons magnifiques, des ambiances travaillées et des idées à la pelle ! Caffè? What else ?

■ Oli



RAINCHECK

HIGHBRO LOWBRO

[Joe Cool/Guerilla Asso/Dispear/Histrion/...]

Après s'être échauffés doucement mais sûrement avec deux EPs, True love en 2016 et Last call en 2020, au titre heureusement non prémotoire, les frérots Raincheck reviennent cette année avec la régularité des J.O. d'été. Cette fois

c'est pour un premier album au long format et à la pochette toujours aussi stylée (dédicace à mon bro Gui de Champi, féru de ce qualificatif). Si la formule n'a pas changé d'un iota et l'étiquette punk-hardcore mélodique jamais aussi bien porté son nom, le quatuor lyonnais a néanmoins gagné en maîtrise, en efficacité, en mélodies, en énergie... en tout en fait ! Je peux m'enquiller plusieurs écoutes d'affilée de Highbro lowbro sans sourciller ni m'ennuyer une seule seconde. Les enfants, c'est d'la dynamite ! (Cette blague ne fonctionne que si tu as la référence Kid Dynamite... et Ovomaltine. Désol.) Comme on n'est jamais mieux servi que par soi-même, c'est Alex (batterie) qui a enregistré le disque les deux doigts dans la prise, donc forcément ça va vite, avec quelques breaks bien sentis et refrains sautillants ou prétextes à tous autres types de cascades. Allez, c'est cadeau, voici mon trio de tête pour travailler ton cardio : «Turning point», «Deal's gone bad» et «Set in stone», avec un p'tit «Homegrown» en rab pour la forme, et sans compter la mega reprise de la mort qui tue qui déchire en morceau bonus caché, à l'ancienne. Trop vieux pour mourir jeunes mais bien nés pour être vivants (salut Patrick !).

■ Guillaume Circus





KING BUZZO & TREVOR DUNN

LA MAROQUINERIE, PARIS

«SALUT TED, KING BUZZO & TREVOR DUNN FONT UN TOUR À PARIS POUR PROMOUVOIR LA RÉÉDITION DES DEUX ALBUMS SOLOS DE BUZZ, THIS MACHINE KILLS ARTISTS ET GIFT OF SACRIFICE. T'AVAIS PRÉVU D'ALLER LES VOIR OU PAS ?». JE NE M'ATTENDAIS PAS DU TOUT À CETTE SYMPATHIQUE DEMANDE DE LA PART DE L'ATTACHÉE DE PRESSE ANGLAISE DU FRONTMAN DES MELVINS. D'AUTANT PLUS QUE JE SUIS À LA RAMASSE SUR CE QU'IL FAISAIT EN SOLO ET N'ÉTANT PAS UN GRAND FAN, IL FAUT L'AVOUEUR, DU GROUPE DE L'ÉTAT DE WASHINGTON AUX ÉTATS-UNIS. CURIEUX QUE JE SUIS, JE ME SUIS LAISSÉ TENTÉ, ET J'AI EMBARQUÉ JC DANS CETTE AVENTURE ASSEZ SPÉCIALE : UN CONCERT UNPLUGGED PLEIN D'ÉNERGIE.



Quoi de mieux que La Maroquinerie pour accueillir un show quasi intimiste dans l'esprit ? Ce soir, ce sont deux sommités du rock underground américain qui nous feront face, deux copains qui s'accordent comme larrons en foire puisqu'ils ont joué ensemble avec Mike Patton et Dave Lombardo dans Fantômas, puis dans les Melvins (à l'époque de *Freak pure*). Pour l'occasion, ils ont embarqué dans cette tournée, et pour nous faire patienter, un «one man band» de Bristol nommé Ni Maîtres. Un type masqué qui a trouvé comme passion le bidouillage sonore à l'extrême pour en faire une noise expérimentale frontale et angoissante. Armé de divers joujoux (un thérémine, une contrebasse électrique, des pédales d'effets), Gareth Turner triture les sons, malmène

sa contrebasse, s'amuse avec les fréquences, tente d'innover de nouvelles formes d'expressions sonores à la fois acoustiques et électriques. De notre point de vue, on se pose la question de savoir si l'Anglais, un peu nerveux, ne fait pas n'importe quoi, si c'est du freestyle ou quelque chose d'écrit. Comme un gamin, il semble perdu par le nombre de capacités possibles d'exécuter ses drones, et de moduler et faire progresser ses signaux sonores. Surpris au début (par le choix de la première partie, pas par le style qu'on connaissait déjà), on se laisse embarquer petit à petit dans ce spectacle oppressant jusqu'au point de non-retour qui arrive pile poil à la fin du show. Comme si tout était calculé.



Contrairement à Ni Maîtres, la prestation de King Buzzo et Trevor Dunn est beaucoup plus calme, on entend le public réagir aux chansons, la joie qu'il leur exprime à chaque titre (pendant et à la fin). Et puis, grâce à cette configuration, on ressent davantage l'énergie du duo. Ce dernier arrive insouciant sur scène, Buzz s'accorde pendant que Trevor commence à introduire les premières notes sur sa contrebasse. Le bassiste de Mr Bungle est là pour donner de la profondeur et de la percussion aux chansons de Buzz, tout en l'accompagnant à la voix. C'est d'ailleurs cette dernière qui nous surprend (en bien) le plus. La voix de King Buzzo est carrée et puissante, tandis qu'on découvre par la même occasion le talent de vocaliste de Trevor Dunn, dont les chœurs sont magnifiquement travaillés. Ce dernier montre par la même occasion sa technique éblouissante à la contrebasse, ça tartine, c'est technique, et ça joue vite et précis. Finalement, c'est lui qui montrera le plus de caractère durant ce concert. Au contraire du guitariste qui, bien qu'il secoue sa touffe

régulièrement, reste quand même un peu dans sa zone de confort à envoyer ses riffs calqués sur le mode Melvins (certains titres du groupe ont été joués), à savoir de la lourdeur, de la saccade, du piano/forte, le tout avec un petit quelque chose de mystérieux qui fait le sel de son art. King et Trevor terminent leur concert au bout d'une heure et quelques avec une reprise très personnelle, mais non moins excellente, de «Shock me» de Kiss avant que le contrebassiste, laissé seul sur scène par Buzz, module à l'aide de ses pédales d'effets des sons capturés sur son instrument imposant, et ce, en totale improvisation. La boucle est bouclée.

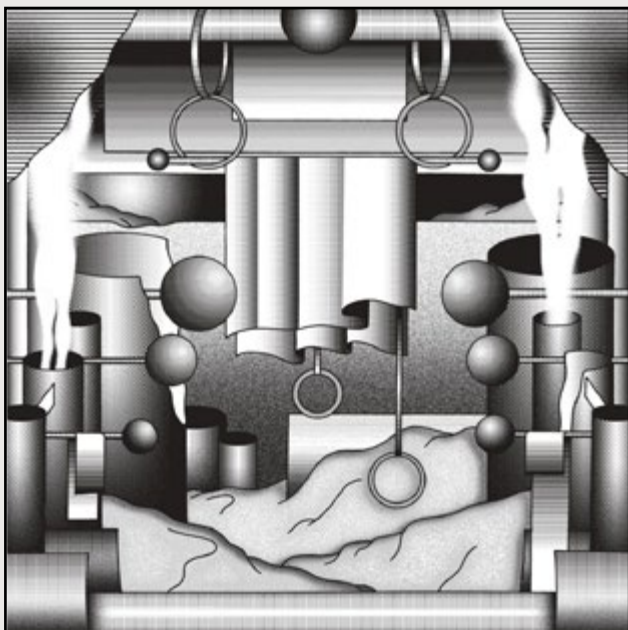
Merci à Rosie et Lauren.

■ Ted
Photos : JC Forestier









CORDERAIDE

DES VESTIGES, DES MATÉRIAUX, DES SPECTRES

[Les Disques de La Face Cachée / Araki Records
/ Les Disques du Hangar]

Corderaide, quatuor rock de Metz, a livré en juin dernier un 8-titres naviguant entre musique électronique, voire indus, et noise-rock/post-punk. Voilà pour l'éventail artistique de Des vestiges, des matériaux, des spectres qui, à quelques ex-

ceptions près (on pense à la chanson éponyme qui exploite le dub pour une introspection offrant un droit à l'errance), ne va pas plus loin. Et c'est bien assez pour fournir une variété équilibrée en 38 minutes. Après une intro patchwork de bruits parasites, «Lévrier afghan» défile dans une noise attrayante scandée qui rappelle un peu Sooma. «Noir(e)» est plus mystérieux avec sa tension permanente qui nous fait perdre un peu le fil. On zappe sur l'étendue sonore d'«A.R.P.», et son electro-rock hypnotique à l'expressivité vocale assumée. «3 r2 3» remet une dose d'acide et d'âcreté sur la toile avec des teintes post-punk que nos anciens ont bien connus durant leurs jeunesses dorées. Pour reposer les oreilles, Corderaide a trouvé la solution en balançant un morceau éponyme au tempo anesthésiant, avant de nous achever avec un «N.S.L.» métronomique dont l'intro aurait pu être composée par Laibach avec une progression noise-punk invitant au dé-foulement sur le thème des JO de Paris qui se retrouve persiflé par les Messins. Avec ce disque, Corderaide contribue (comme beaucoup) à éveiller les esprits... et les oreilles !

■ Ted



14, 15, 16, 17 AUGUST 2025

MOTOCULTOR FESTIVAL MACHINE HEAD

TRIVIUM • EXTREME • DIMMU BORGIR
I PREVAIL • KERRY KING • MOGWAI • LANDMURKS

BLIND GUARDIAN • CARPENTER BRUT • CULT OF LUNA

DARK ANGEL • EIVØR • ENVY • FEAR FACTORY

ALDEBERT PRÉSENTE HELLDEBERT ENFANTILLAGES 666 • ILSAHN • KATAKLYSM

MAGMA • ME AND THAT MAN

ALL FOR METAL • BATUSHKA • BETWEEN THE BURIED AND ME
ENSIFERUM • ENTHRONED • EXHORDER • FINNTROLL

FLESHGOD APOCALYPSE • FORBIDDEN • GREEN LUNG • GUTALAX

HO9909 • KING BUFFALO • LACUNA COIL • LES WAMPAS

MONOLORD • NAILBOMB • PALEFACE SWISS • PELICAN

SHOT • SÖLSTAFIR • SUFFOCATION • TRIBULATION

ANGELMAKER • BENIGHTED • GOST • HANGMAN'S CHAIR • HOULE

IMPERIAL TRIUMPHANT • NE OBLIVISCARIS • PARTY CANNON

POESIE ZERO • RECTAL SMEGMA • SKELETAL REMAINS

SOLITARIS • THROWN TO THE GRAVE • VESTIGE

WAYFARER • YEAR OF NO LIGHT

AND MANY MORE...

MOTOCULTOR-FESTIVAL.COM





LES SHERIFF

PRÈS DU CHAOS

[Kicking Records]

«Bonsoir tout le monde... on est Les Sheriff... et on vient de Montpellier...» Des milliers de fois que cette intro a été prononcée sur toutes les scènes de France et de Navarre car s'il y a bien un exercice que le gang de pistol'Hérault maîtrise sur le bout de sa gâchette, ce sont les concerts. Je ne connais pas d'autres groupes que l'on chante en chœur dans les toilettes, après une

pause salutaire due à une consommation plus ou moins raisonnée de boisson houblonnée... En voici une nouvelle preuve avec ce cinquième album live de leur carrière (sic !), enregistré au Ferrailleur à Nantes fin 2023, qui ponctuaît la soixantaine de dates célébrant leur Grand bombardement tardif. Le son est bien sûr impeccable et pour ne pas être trop redondant avec les précédents, une large part de la sélection est accordée aux nouveaux titres (8 sur 14), prouvant, s'il en était besoin qu'ils passent parfaitement bien l'épreuve du concert avec toujours ce mélange de punk-rock ramonesque et de r'n'r («À Montpellier», «Ma lumière», «Le temps est élastique»...). Mais les fans de la première heure ne sont pas oubliés pour autant, avec les intemporels classiques et toujours efficaces «À la chaleur des missiles», «Bon à rien» (ma préférée), «Mayonnaise à gogo»... tout ça pour le meilleur et jamais pour le pire !

Les Sheriff aiment jouer avec le feu (allez donc lire La saga des Sheriff par Les Sheriff pour vous en convaincre) mais ce n'est pas cette fois encore qu'ils vont se brûler les ailes. Une nouvelle étoile physique qui ravira tout le monde de 7 à 77 ans (voire plus) et qui peut aussi être une bonne porte d'entrée vers ce groupe prolix et attachant, faisant partie de l'Histoire (avec un grand H) du rock alternatif français.

■ Guillaume Circus





WIZARD MUST DIE

L'OR DES FOUS

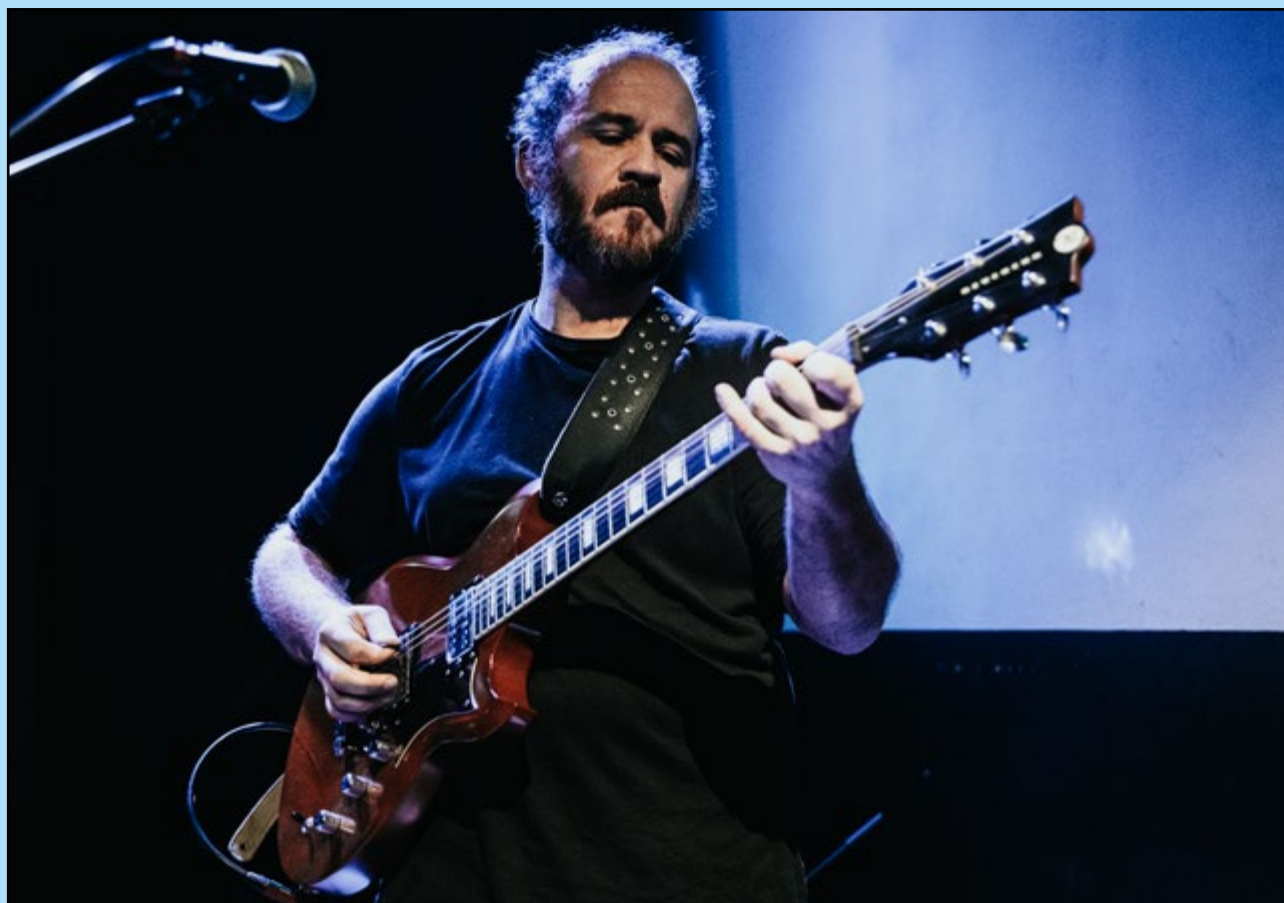
[Klonosphère]

Imagerie et nom associés au stoner, couleurs assez pop, Wizard Must Die a trouvé l'artwork qui lui fallait pour L'or des fous, nouvel album d'un groupe qui a fêté ses 10 ans l'an dernier et qui va bénéficier d'un gros coup de projec-

teur en arrivant dans l'écurie Klonosphère. Et c'est tant mieux car il serait dommage de passer à côté de leurs longues compositions aussi tortueuses que torturées (certaines idées me font penser à Tool). La tonalité d'ensemble est issue des seventies avec des saturations grasses et des éclairs de guitare mais le groupe ose se différencier de la masse avec quelques sons très clairs (un piano sublime), des instruments qu'on n' imagine pas forcément se mêler à du rock sudiste (le saxophone qui peut établir une connexion avec Gong) mais aussi avec des constructions qui vont chercher des inspirations dans le prog' ou le post-rock («The breach»), un chant parfois très aérien («Close to the edge») et même efficace en français («L'or des fous») ! Sur une base solide assez «conventionnelle», le trio explore de multiples pistes dans lesquelles il se trouve toujours très à l'aise et efficace pour nous emmener avec lui sans qu'on puisse discuter de leurs choix. Une sacrée prouesse qu'il faut féliciter et donc écouter !

■ Oli

Photo : Oofzos





WIZARD MUST DIE

WIZARD MUST DIE A APPORTÉ UNE NOUVELLE PIERRE À SON ÉDIFICE, ELLE NE SE TRANSFORMERA EN OR QUE SI TU L'ÉCOUTES, ALORS POUR MIEUX FAIRE CONNAISSANCE AVEC LES AUTEURS DE L'OR DES FOUS, VOICI UNE SÉRIE DE QUESTIONS QUI IMPOSENT DES CHOIX... OU PAS.

Glitter Wizard ou Electric Wizard ?

Alors, pour le coup, Glitter Wizard est peut-être un peu trop «Spinal Tap» dans l'esprit, mais Electric Wizard ne l'est clairement pas assez.

«Romeo Must Die» ou «Seven Kings Must Die» ?

Jet Li bien sûr !



L'or des fous ou la pyrite ?

Pour l'aspect métaphorique et puisque c'est ce qui guide notre nouvel album, on partira sur L'or des fous. Cette insensée quête de changement dont le but est l'enrichissement spirituel personnel.

Prog ou Post ?

On se fait chier à composer des titres qui ne respectent ni standard ni style, c'est pas pour commencer à le faire en interview (rires). Mais si on veut être tout à fait cohérent, on peut partir sur du proto-post-prog-core'n'roll, mais ten-

dance old-school avec des pointes d'emo. En vrai, on ne peut pas choisir parce qu'on baigne entre ces deux styles avec Wizard Must Die.

Tool ou Gong ?

Tool est une influence pour nous. Pas majeure, mais on écoute tous ce groupe dans Wizard. Et on a aussi regardé «Sauvé par le Gong» quand on était petit. C'est du win-win pour tout le monde, non ?

Anglais ou Français ?

Français, de plus en plus à l'avenir. Il serait





dommage de se priver de ce lien avec notre langue maternelle. Qu'on maîtrise bien mieux par ailleurs que l'anglais. «L'or des fous» a prouvé qu'a priori on arrive à faire sonner cette langue de manière pas trop gauche. On va essayer de continuer dans cette voie là.

In the land of the dead turtles ou The white album ?

In the land. The white album sonne plus comme un brouillon, une maquette maintenant. Il y a une ou deux bonnes idées, mais tellement d'approximations qu'on s'était posé la question de savoir si on le laissait sur le Bandcamp.

Batteur ou producteur ?

Christophe Hogommat est derrière le record et le mix de nos deux albums. Il nous a sauvé la mise sur le premier, In the land of the dead turtles, en tenant les fûts, mais n'a jamais été, pour ainsi dire, le batteur de Wizard Must Die. C'est un producteur hors pair, attentif, qui fait des miracles avec les groupes pour lesquels il bosse. Mad Foxes, Watertank, Liar... de chouettes projets.

Tigerleech ou Mars Red Sky ?

Mars Red Sky est une influence car ils ont toujours eu ce délicat équilibre entre voix fluette quasi pop et grosse production lourde et psychée. Suffit d'écouter le titre «Friendly fire» pour comprendre à quel point ils sont doués et précieux. On entend s'approcher de ce genre d'équilibre avec Wizard Must Die.

La Discorde ou Tim Petersen ?

Hors de question de choisir. Les 2 sont tellement talentueux. Nico (La Discorde) et Tim (clip, photos) font partie de ces artistes qui arrivent à fournir un travail cohérent, mais personnel par rapport aux lignes directrices qu'on leur trace quand on les sollicite. L'identité visuelle du groupe leur doit tellement.

La Tannerie ou La Cour des Miracles ?

Ces deux lieux sont tellement humain. On a découvert une SMAC proche des artistes, des techniciens et du public en la Tannerie à Bourg en Bresse. C'est rassurant de voir que ce genre de salle est capable de rester humaine et pas juste un outil auto-centré qui oublie ses missions premières. Et puis La Cour des Miracles

est un bar incroyable sur Châteauroux tenu par un couple non moins incroyable. On y a fait un concert complètement hors de tout là-bas avec notamment un double pétage de corde de basse, salto arrière triple carpé.

Transbordeur ou Ninkasi ?

Bonne prog dans les deux lieux. Le Ninkasi pourra repousser du lourd quand ils auront à nouveau une vraie salle. Mais on jouerait bien pour les deux entités sans problèmes. En première partie, en format club ou même pour des apéros afterwork d'entreprise (rires), le but c'est de pouvoir défendre ce nouvel album sur les planches le plus possible.

Plane R Fest ou Sylak ?

Ah ! On aimerait bien jouer pour les deux festoches sans soucis. On fait le booking nous même et pour l'instant on se prend des bonnes rafales de «non» dans les réponses. On doit pas être assez «core» ou «Trve» ou trop «rock» ou pas assez. Notre zic est particulière, c'est difficile de nous caser dans une prog j' imagine. Mais nous essayer c'est nous adopter.

OL ou ASVEL ?

Florent, notre chanteur, suit Auxerre depuis le doublé coupe-championnat de 1996, c'est un vieil homme. Mais bon on va pas se mentir, on est pas super pointu concernant le sport. On va dire l'OL en se remémorant les coup francs soyeux de Juninho à Gerland.

Grattons ou petit salé ?

On aime trop la bouffe pour se restreindre. Et puis là c'est pas comparable, c'est comme demander si on préfère la burrata ou le couscous. Alors, puisqu'il fait froid et que c'est la saison, on va dire tartiflette.

**Merci aux Wizard Must Die pour leur réactivité, leur disponibilité et leur superbe album !
Merci aussi à Guillaume de la Klonosphère.**

■ Oli

Photos : Oofzos

28 novembre, la Tannerie, Bourg en Bresse



HUGUI(GUI) LES BONS TUYAUX

Heeeeeeeey Guillaume Circus, ça boume ????

En plein dans le swag ? Purée, désolé, je quitte une discussion avec mes collègues avec qui j'accuse une génération d'écart et je commence à parler comme elles. Du coup, c'est fun de les voir réagir au fait que j'écoutais Nirvana quand Kurt Cobain était encore vivant et que je portais des Converse et des tee-shirts de Guns 'N' Roses au collège. En même temps, comme elles n'ont pas connu les francs et que vivre sans Internet équivalait à vivre à l'époque de la Préhistoire, il y a un sacré fossé. Je me suis bien marré, mais je me dis que tu dois vivre ça au quotidien avec ton «passe-temps» de professeur en collège. Et je verse déjà une larme quand Victoria me réclamera des vêtements improbables dans quelques années mois ! Au secours !!

La fin de l'année approche et il est temps de faire le bilan (calmement, comme dirait un groupe que mes collègues ne connaissent pas !). Année assez chamboulée professionnelle-

ment parlant et toujours aussi excitante musicalement. Trop de disques achetés, pas assez de chroniques rédigées, et jamais assez de concerts. L'âge grandissant, il va falloir que je tienne une liste des shows auxquels j'assiste, histoire de ne pas m'emmêler les crayons. L'un des temps forts de l'année restera cette superbe soirée du 8 novembre quand j'ai pu assister à un concert des géniaux Schedule 1 (qui ont été honorés d'être au sommaire de notre fanzine saison 3) et, cerise sur le gâteau, à un double set des Burning Heads : punk rock et reggae. Ça s'est passé du côté de Wasquehal, au Black Lab plus précisément, et encore une fois, en plus d'être géniaux, les Burning Heads ont partagé l'affiche avec un groupe mis à l'honneur dans nos échanges. Tu verras que l'an prochain, comme tu l'as suggéré sur les réseaux, ils feront bien une date je ne sais où avec Third Ego, ton dernier tuyau. On va croiser les doigts !

En attendant, je te félicite pour la mise en page

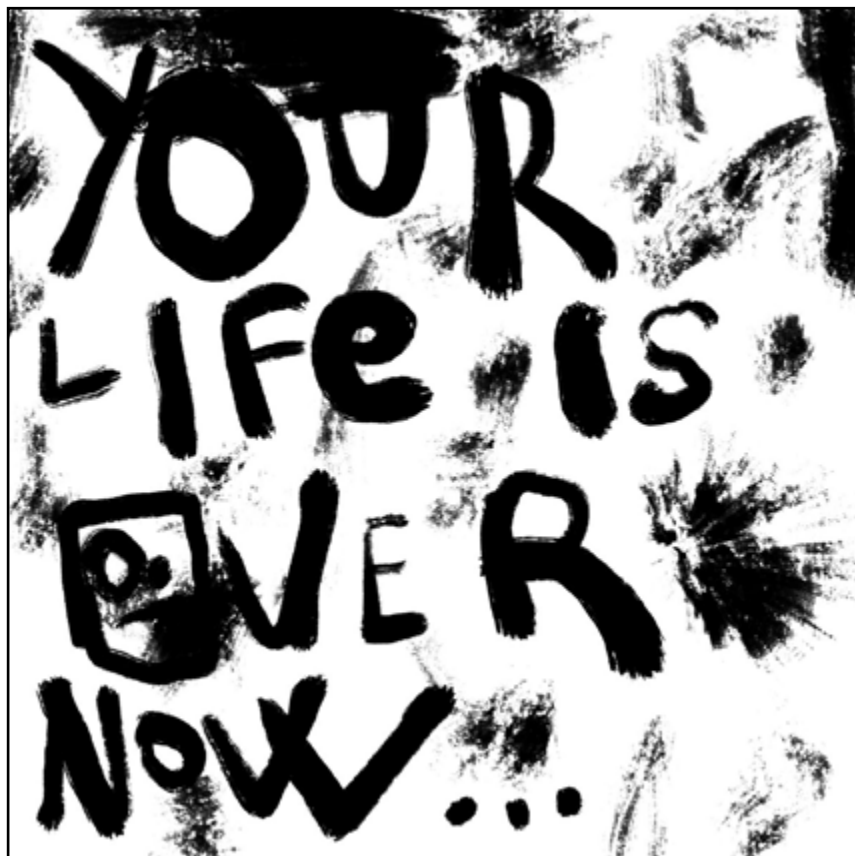


de notre nouveau fanzine. Du beau boulot, vraiment. Je suis vraiment content (pour ne pas dire fier) que l'aventure continue et que nous puissions laisser une trace «printed» de nos échanges. Encore merci à celles et à ceux qui se sont déjà procurés ce nouvel exemplaire, la curiosité étant un excellent défaut. Toutes les infos concernant les fanzines sont dispos sur notre site internet huguigugi.fr (je pose ça là, l'air de rien, mais là aussi, on a bricolé un truc qui fait le boulot). Be curious and enjoy, mate !

Transition foireuse pour présenter Bicurious, mon tuyau d'enfer et déjà certifié auprès de mes rabatteurs.

Je sors encore un peu des sentiers battus, et plutôt que de te proposer un groupe de «punk-rock exigeant» (j'adore cette réf du fanzine Rotten Eggs Smell Terrible à propos du nôtre), j'ai décidé de mettre à l'honneur un groupe OMPCI (Organisation Musicale Pas Clairement Identifiée). Je suis tombé sur le premier album de ce groupe un peu par hasard, attiré par le dessin de la magnifique galette noire et blanche postée par le label sur le réseau Facebook. Ce label, tu le connais, c'est Big Scary Monsters (New Pagans, Gender Roles et bien d'autres) et comme les types de Brighton sortent souvent des groupes de qualité, je me suis lancé dans l'écoute de Your life is over now... les yeux fermés (mais les écouteilles bien ouvertes) le jour de sa sortie, le 4 octobre dernier. Nous sommes fin novembre et je n'ai toujours pas décroché. Je suis putain d'accro à ce disque qui ne comporte aucun défaut (enfin, si, un seul, mais j'y reviendrai plus tard).

Sur le papier, je n'étais pas certain d'y trouver satisfaction. Présenté comme un duo guitare/batterie, j'ai trouvé ça suspect. Non pas que deux musiciens ne puissent enquiller des pistes et des pistes d'instruments en enregis-



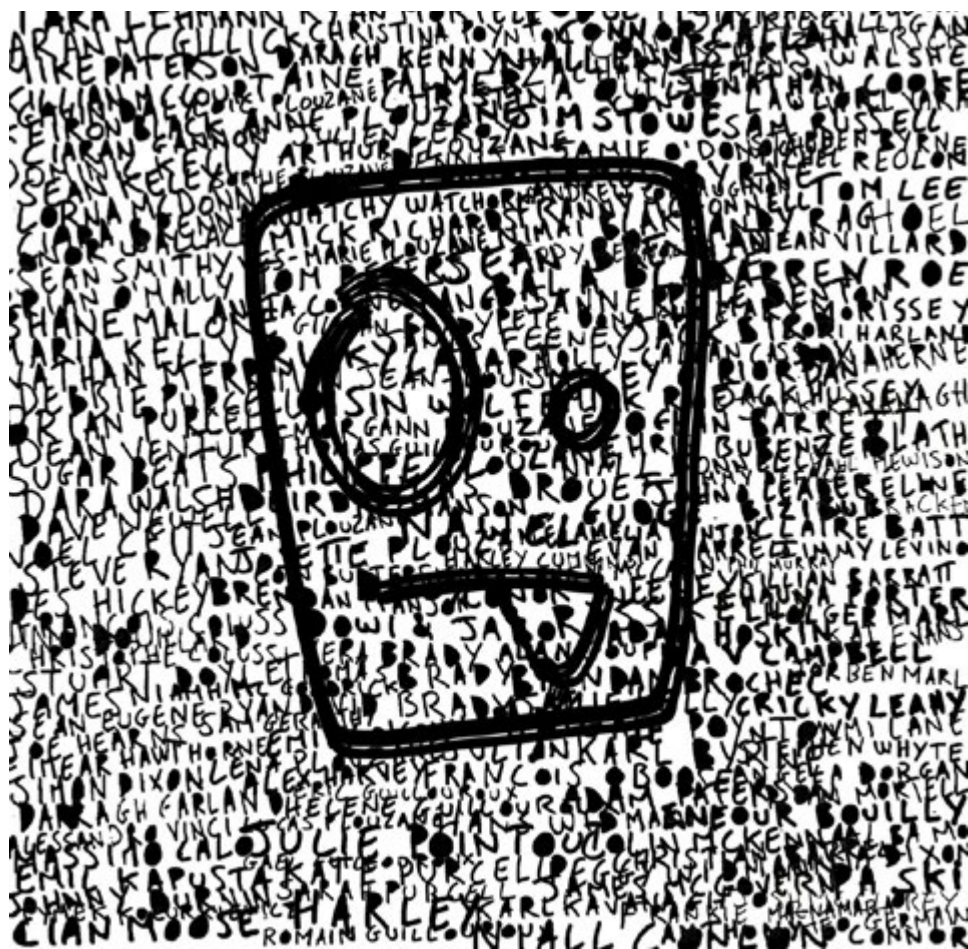
trant un disque, mais je pense toujours à la restitution qui peut en être faite sur scène et là, à moins de trichoter un petit peu comme notre amie Luran Hibbert qui balance la basse avec des bandes, ça va être compliqué de restituer ce beau bordel on stage. Et puis réflexion faite, on en connaît des types qui enregistraient des disques à deux... et même tout seuls ! Onze plages (dix titres et une petite respiration en milieu de disque) composent Your life is over now... et le moins que je puisse dire, c'est que ce skeud m'a bien retourné le cerveau. Il n'y a rien, mais alors absolument rien à jeter de ce petit bijou de power pop/punk (mais pas trop exigeant) /math rock qui fait irrésistiblement penser à Biffy Clyro (pour ne citer qu'eux). J'ai beau ne pas être un habitué (sans toutefois être réfractaire) de la musique dite «compliquée», j'ai été happé par les riffs hypnotiques et renversants de «Coming around», première piste ultra rock et certainement l'une des plus accessibles du disque. Les titres se sont enchaînés, me faisant rentrer un peu plus dans l'univers trituré d'un duo qui se qualifie lui-même de confus, bruyant, instrumental et expérimental. Instrumental, ça c'était avant, mais j'en reparlerai un peu plus tard. Pour le reste, la description est complètement dans

le vrai. Je pense même qu'on peut rajouter «frais, dynamique et jouissif». Car rien n'est à jeter dans ce disque. Rien. Et je pèse mes mots. Enfin, si, juste une chose, mais vraiment parce que j'ai décidé d'être un peu tatillon : l'enchaînement du pont pour tomber sur le refrain, à 3'40 du génial «Monday afternoon», que je trouve trop brut. C'est con, mais c'est le seul truc que je peux reprocher à ce disque parfait. Tous les ingrédients sont là : grosses guitares, gros son, voix impeccables, mélodies imparables, recherche constante de l'arrangement deluxe, et surtout diversité des styles (l'intro de «Uncle Kevin» en mode post-punk et sa guitare réverbérée est un délice, tandis que le rouleau compresseur «Acrylic fences» plaira aux amateurs de pop aux grosses guitares). Clairement, ça tape dans pas mal de registres, avec toujours cette recherche de mélodies puissantes. À force de poncer ce disque, j'ai l'impression de redécouvrir à chaque écoute des arrangements nouveaux, si bien que j'ai beau activer le mode repeat, les 42 minutes de Your life is over now... se révèlent à chaque fois un voyage inédit. Assurément, une de mes claques de l'année !!! Toi aussi tu vas craquer, c'est obligé !

Tu me connais, je suis allé gratter un peu sur les internets pour en savoir davantage sur ce duo (qui semble tourner avec un groupe com-

plet) : les deux larrons que sont Taran Plouzane (guitares, chant) et Gavin Purcell (batterie) ont commencé leurs activités du côté de Dublin en 2016 et ont sorti en 2021 (Re)constructed, premier album instrumental et clairement plus ardu à appréhender. À l'écoute de ce premier essai, je me dis que les gars ont vraiment bien fait d'ajouter du chant (qui est excellent d'ailleurs) et de durcir le son en 2024 (même si «Palapalapa» aurait pu se trouver sur Your life is over now...). Comme quoi, des mélodies vocales, ça change tout car autant je raffole de Your life is over now..., autant je trouve (Re)constructed un peu indigeste et assez perché (un peu trop arty quoi !)... et moins rock que son successeur. Je t'invite également à jeter une oreille attentive sur les samples détournés de «Fake news», premier titre du EP intitulé I'm so confused : le contexte politique actuel est parfait ! Mais c'est bien la formule actuelle qui m'excite le plus !

Tu l'as compris, Bicurious m'a sacrément secoué. J'ai vraiment hâte de croiser le groupe en concert ici ou là (figure toi que ça a notamment joué en 2022 au Supersonic, j'imagine bien que le groupe rejouera à Paris dans les mois à venir !) et de choper la galette qui va bien d'ici là.



Salut Gui de Champi, bien content d'avoir de tes nouvelles, je commençais à m'inquiéter.

Bon, si tu m'avais écrit il y a 15 jours, ce n'est pas pour autant que j'aurais pu te faire découvrir dans la foulée un pur joyau à la Third Ego car mon «passe-temps», comme tu dis, qui me paie loyer, électricité, bières, disques et tutti quanti est bien prenant en ce moment, période bilan du 1er trimestre oblige. Je ne suis pas «en plein dans le swag» (ce qui ne veut rien dire, va falloir écouter davantage tes jeunes collègues), mais plutôt le nez dans le guidon, en pleine brume qui plus est. Je déteste cette période novembre - février (oui ça fait 1/3 de l'année, je prends mon mal en patience...), à cause de carence en vitamine D, du froid, et je ne suis pas spécialement fan des bilans et encore moins de l'esprit de Noël qui arrive. Je n'aime pas trop regarder dans le rétro, 2024 a comme les précédentes (et les suivantes) eu son lot de trucs bien coolos et d'autres bien merdiques... Next.

Je t'épargne le merdique mais parmi les événements sympas, je t'aurais bien rejoint pour cette chouette soirée dans le ch'Nord avec les Burning Heads et Schedule 1. Tu m'as bien chopé le disque comme je t'avais demandé, hein ? Comment ça t'as oublié saloplaud... T'es viré ! Cool que tu aies pu leur présenter notre fanzine (et merci pour tes mots doux sur la mise en page), mais je faisais déjà du tourisme parallèle à Anvers avec d'autres potes ce même weekend. La tournée Hot Water Music et Quicksand (plus As Friends Rust), qui ne passait bien sûr pas en France avait motivé ce petit trip et semi déception partagée par l'ensemble de notre crew. Quicksand, c'était sympa et Monsieur Walter Schreifels a trop la classe, mais ils n'étaient qu'en trio et il manquait donc une gratte. En plus, le public flamand était complètement amorphe, pour ne pas dire à chier. Zéro ambiance ! Nul ! Puis, concernant Hot Water Music, alors qu'ils célébraient les 30 ans du groupe, la setlist comprenait trop de morceaux récents, le «nouveau» (depuis 2017 quand même) Chris Cresswell prenait trop de place et j'aime moins sa voix, son attitude sur scène, quand Chuck Ragan était lui trop en retrait... Une sensation de minimum syndical, et plutôt mitigée au final. Mais on s'est bien marré avec mes compères, on a bu un peu trop de bières le

premier soir (donc fait le concert le lendemain quasi sobre, ça a pu jouer), et on a farfouillé dans beaucoup trop de bacs chez l'excellent disquaire Chelsea Records, que je te recommande. Des dizaines de milliers de disques ! Pas forcément donnés, les CDs d'occas' sont à 8-9 mais il y a un choix démentiel et le 4ème est gratos donc ça te fait le CD à environ 6,66 ... Prix démoniaque, mais j'ai su me limiter en prenant des vieux Social Distortion, Therapy?, Afghan Whigs et Sunny Day Real Estate que je n'avais pas. J'en connais un en revanche qui a été moins raisonnable. Coucou Bertrand Pin-sac !

Au cas où tu pourrais le penser, je ne suis pas en train de meubler, noyer le poisson pour ne pas parler de ton tuyau. Que nenni ! Ça fait du reste 4 fois d'affilée que je m'envoie Your life is over now... cet aprèm, qui va se retrouver dans mon top de 2024, voire même risque de déloger Nervus de mon top 5 de tes tuyaux ! Et ouais mec ! Pour quelqu'un qui n'aime pas faire de bilan, on peut dire que j'ai été bien troublé par tes Bicurious. Bien joué très cher ! Le groupe ne m'était pas totalement étranger car je suis d'assez près (mais moins que toi, il est vrai) ce label Big Scary Monsters, et j'étais tombé sur la page Bandcamp de cet album à la rentrée (ou cet été ?) au gré de mes pérégrinations internet, mais le disque n'était pas encore sorti et de mémoire, il n'y avait que deux morceaux en écoute. J'avais trouvé ça plutôt cool et m'étais promis d'y revenir plus tard. Et puis, et puis... les jours/semaines/mois défilent parfois beaucoup trop vite et je n'ai pas pris le temps d'y retourner jusqu'à ce que tu me soumettes ce tuyau, certifié tuyau d'or 2024, donc. Merci, car j'aurais très bien pu passer à côté.

Bien vu pour le conseil d'écoute du plus récent au plus ancien car si je valide d'entrée, dès les premières secondes le titre d'ouverture «Coming around» comme toi, la version instrumentale de Bicurious 1.0 me convainc moins. C'est sympa, mais il manque clairement quelque chose. Ça les oblige, et notamment le gratteux Taran, à être plus inventif dans ses riffs et lorgner davantage vers le math-rock, mais je trouve le Bicurious 2.0 avec chant clairement plus abouti, plus intéressant et plus entraînant (malgré quelques morceaux instrus de la V 1.0 bien chaloupés il est vrai).



Mais c'est sûrement mon côté (power) pop qui parle. En plus, j'aime beaucoup sa voix, c'est presque dommage qu'ils s'en soient privés au début. Un virage a clairement été amorcé avec cet album et je suis bi(en) curieux de voir ce que va donner le groupe par la suite.

En attendant s'il y a peu de chance pour que je ne revienne sur (Re)constructed (2021), l'm so confused (2018) et ce qu'ils ont fait avant, c'est certain que Your life is over now... va continuer à tourner over and over. À défaut de «punk-rock exigeant» (moi aussi j'ai bien aimé cette formule de Thierry du fanzine REST), tu me proposes là du rock indé exigeant et me ravis ainsi. Et je te rejoins complètement sur les références aux écossais Biffy Clyro (flagrant sur «Magic marker») et les anglais Gender Roles. Décidément, on les déguste à toutes les sauces ceux-là. C'est marrant car on pourrait y voir un clin d'œil dès la pochette de Re[constructed] avec la maison, mais c'est davantage dans la structure des morceaux, les nombreux effets de guitare, et le chant (comme sur «Gutness») du dernier album que la comparaison est pertinente. Franchement, c'est catchy du début à la fin, ça fourmille de bonnes idées et de tubes, rien n'est à jeter, à part ta réserve sur l'enchaînement pont/refrain de «Monday afternoon» qui me semble complètement dérisoire. Je vais donc céder avec tout mon consentement à ton harcèlement pour faire une commande groupée de disques. Si ça ce n'est pas de la validation de tuyau, je ne sais pas ce que c'est ! Et je compte sur toi pour demander une ristourne

au gars de Big Scary Monsters, avec toute la pub qu'on fait pour son label !

Pour ce qui est de mon tuyau, tu te démerderas tout seul comme un grand pour choper les disques car j'ai déjà les deux LPs du groupe dont je vais te parler : The Rituals. Tu pioches généralement dans le Royaume-Uni, moi aux États-Unis mais comme la dernière fois, je sors de ma zone de confort avec un groupe européen... et italien. Bon, je m'avance pas mal en disant que je sors de ma zone de confort car si toi tu t'aventures souvent dans des contrées stylistiques périlleuses, on va quand même rester dans du punk-rock, hein, mais du «punk-rock exigeant», bien évidemment ! C'est en 2006 sur MySpace que je tombe sur le profil de The Rituals, je ne sais plus exactement comment mais très certainement en navigant de page en page via les petits top 8 des «amis», très pratiques à l'époque. J'ai fait de chouettes découvertes ainsi, comme halluciner en tombant sur le profil d'un gars de Montpellier dans le top 8 du groupe Samiam. C'était mon gars sûr Hugo dont je te parle souvent, que tu as croisé lors d'un concert de Lion's Law à la Secret Place TAF et qui t'avait remis un CD promo de Go Public! dans lequel il faisait la batterie. Mais je m'égare. Il y a deux titres en écoute sur le player de la page MySpace de The Rituals, extraits d'un premier album à venir fin 2006. «Leave this town in flames» et «Clean». Deux titres, deux bombes. Ça va à mille à l'heure, avec deux chants criards pas toujours justes qui se répondent en mode ping-pong (allez les frères Lebrun !!), ça cisaille à mort de la guitare, c'est ultra énergique et ça me prend aux tripes direct. Il y a un côté Hot Water Music dans l'alternance des voix, dans la zik, mais surtout un gros côté The Lawrence Arms, trio punk-rock de Chicago qui a sorti plein d'albums trop bien sur Asian Man Records, Fat Wreck Chords et Epitaph, dont il va falloir que je te parle un jour. Comme The Lawrence Arms, The Rituals est un power trio avec batteur (Massimo), bassiste/chanteur (Nicolo) et guitariste/chanteur (Riccardo). Je ne sais plus en revanche comment j'ai chopé l'album The past twelve months. Le mec n'aime pas faire de bilan mais kiffe un disque qui s'appelle The past twelve months... ahaha ! Bon, en revanche, je n'ai pas rigolé quand j'ai lancé le CD : grosse taloche dès la

première écoute ! Quand tu démarres avec les brûlots «Not a tear» et le «Leave this town in flames» où ça va tout feu tout flamme pendant 2min40, et qu'ensuite c'est uppercut sur uppercut, portés par une prod' brute de décoffrage, tu ne comprends pas ce qui t'arrive. Même s'il y a quelques petites respirations bienvenues. Une des nombreuses forces de cet album, c'est qu'il n'est pas monocorde, les gars de Vérone en ont plusieurs à leurs arcs pour toucher nos petits cœurs. Des ballades électro-acoustiques («Song formerly known as «love song»» et «Tolerant»), des morceaux plus vénèrs et punk-hardcore («100 razors», «The brotherhood») et d'autres mid-tempo («Back in the days») ou plus catchy («The hand, the knife and the stab» et donc mon préféré, probablement car écouté en tout premier : «Clean»).

J'ai vu le nom du groupe tourner un peu dans le circuit punk-rock indé à cette période (2006-2007) : titre sur un sampler Punk Rawk Mag, concert parisien organisé par Guerilla Asso auquel je n'ai pas pu assister, n'ayant pas encore migré à la capitale à l'époque, j'ai écouté ce disque en boucle et en boucle puis plus rien. Silence radio. Jusqu'à l'été 2020, où To Lose La Track, un label italien que je suivais sur

Instagram car j'avais vu deux de ses groupes en concerts (Lags et Riviera) décide de rééditer The past twelve months en LP jaune. Tu me connais, tu te doutes bien que je n'ai pas hésité longtemps (pas du tout même) et j'en ai pris un deuxième pour l'anniv' d'une copine, Stéphanie, que je savais dingue elle aussi de ce groupe. D'autant qu'elle était au concert parisien sur la Péniche Alternat et avait discuté histoire de l'art, Capulet et Montaigne avec le Nicolo. O Nicolo ! Nicolo ! Pourquoi es-tu Nicolo... Et voilà t-y pas qu'en rentrant ce LP dans ma collec' Discogs (je me suis amusé à faire ça pendant le confinement), je découvre que The Rituals a sorti un deuxième et dernier album en 2009, en version 2xLP uniquement, Celebrate life. Whaaat ? Mais comment ai-je pu passer à côté ?! Bon, obligé de le commander lui aussi. En deux-deux j'en trouve un pas trop cher port compris, il arrive peu après, d'Italie... dans une boîte à pizza ! Ahaha ! Histoire vraie, et en plus le label c'était Sons Of Vespa. Si t'en reveux du cliché, t'en re n'as ! Par contre, tu l'auras compris, on est loin de Ricchi E Poveri ou Umberto Tozzi.

Musicalement je le trouve aussi bon, mais assez différent de l'autre. Pour poursuivre dans les clichés, on pourrait dire que ce deuxième



album est celui de la maturité, héhé. Les tempos ont ralenti, les chansons se sont étirées (3min30 en moyenne), la prod' est moins rentre-dedans, plus léchée, tout comme les voix davantage travaillées, il y a aussi plus d'effets dans la guitare, ça tricote un peu plus en son clair, la basse est plus ronde et se démarque davantage... Dès la pochette aussi, on sent que ça se veut plus adulte mais n'aie crainte, il y a son lot de tubes : «Remembering Herostratus», «Naked (in the woods) », «A beard and its shadow»... je ne vais pas tout citer, même si ça ne m'aurait pas dérangé que ces morceaux soient joués un poil plus vite. Mais c'est sûrement mon côté punk qui parle. Le plus surprenant dans le fait que je sois passé à côté de ce disque, c'est que c'est l'une des influences principales de Ravi pour leur EP Masses, sorti en 2010 et dont j'ai contribué à la réédition LP en 2016, en créant pour l'occasion mon label au nom génial : CCCP (pour Counter Culture & Circus Prod). Ça saute pas mal aux yeux (et surtout aux oreilles) sur le morceau «... and the new born poets' mouths full of clutery» mais plus généralement, tout le mood de l'album Celebrate life possède cette fibre mélancolique, pour ne pas dire emo, à laquelle il m'était assez difficile de résister. J'aurais été bi(en) curious d'écouter un troisième album, mais le groupe a splitté peu après et j'ai perdu complètement leur trace

Et toi alors, tu succombes ou pas ? C'est lequel ton album préféré des deux ? J'ai vu sur Discogs que le premier se bradait à une poignée d'euros en version CD, et qu'il y a moyen de choper le deuxième (2xLP) à 10 plus port chez La Face Cachée à Metz. Peanuts quoi. Dire que c'est bientôt Noël... Mais tu en parlais au tout début, moi ce que je veux comme cadeau c'est l'annonce d'une tournée Burning Heads et Third Ego. D'ailleurs, j'ai bien reçu ton exemplaire que je n'ai pas oublié de commander, MOI et en discutant encore davantage avec Rene, j'ai appris qu'il bossait pour Epitaph Europe à Amsterdam à l'époque où les Burning sortaient Be one with the flames. C'est fou comme le monde (du punk-rock) est petit parfois... Bonne écoute et à très vite, ragazzo !

Ah, mon (très) bon Guillaume Circus ! Je suis absolument ravi de l'effet que t'a procuré mon tuyau Bicurious. Il est vrai que cette écurie Big Scary Monsters comprend de sacrés énergumènes. Et citer à toutes les sauces Gender Roles, c'est comme citer à tout bout de champ les Burning Heads : ça ne fait de mal à personne. Tiens, en (re)parlant de Gender Roles, ça ne t'a pas échappé que le basse batt' du groupe (aujourd'hui aux affaires guitaristiques de Really Big Really Clever) avait un peu tiqué sur nos questions lors de l'interview que ma moitié avait menée lors de leur passage à Metz avec les excellents Panique le printemps dernier. L'envers du décor, je te l'ai raconté, mais il n'y a pas de raison que les lecteurs du W-Fenec ne soient pas au courant. Donc, Jordan et Jared ont splitté Gender Roles avec ce fameux communiqué assez énigmatique et on se doutait que le chanteur/guitariste Tom avait dû avoir une attitude inconvenante (pour ne pas dire autre chose) pour provoquer tout ce merdier, alors que le groupe était en pleine bourre et allait conquérir les États-Unis d'Amérique. Lors de la préparation de l'interview, et même si je doutais que les types voulaient tourner la page, j'avais quand même préparé quelques questions à propos du génial groupe GR. On sentait bien que les types ne voulaient parler que du nouveau projet, mais je voulais faire un lien entre le passé et le présent. Et j'ai pris un risque en évoquant ce fameux deuxième album (enregistré et mixé, mais jamais sorti) dont j'avais récupéré un lien privé SoundCloud par un bon informateur. Tiffany évoque donc pendant l'interview The battle of two halves (qui s'est avéré être finalement un titre de travail) et les types ont changé de couleur, Jordan s'est un peu tendu puis s'est excusé de sa réaction en fin d'entretien. Il faut dire qu'il ne s'attendait pas à être questionné sur un disque qui a quasiment fini à la poubelle. Et bien, figure-toi que ce «moment» un peu gênant a été évoqué dans un podcast anglais qui s'intitule Live !! Love !! Lugosi Podcast. Tu peux écouter le moment à environ 30 minutes de l'épisode 47 du podcast et te rendre compte qu'eux non plus ne semblent pas avoir oublié ce moment. Bon, Jordan a oublié le nom du zine (sympa), mais se souvient du fanzineux (moi), de sa femme parlant anglais (Tiffany) et de l'adorable petite fille (et oui, il a capté



que Victoria est adorable). Et la morale de tout ça, c'est que les gars vont peut-être mettre à disposition un de ces quatre le disque pour en faire profiter le monde entier. Je pense qu'aujourd'hui, tout le monde se branle de ce deuxième album de Gender Roles, mais il est tellement chouette qu'il mérite d'être écouté par le plus grand nombre. Comme quoi, un petit pas pour le rock, un grand pas pour l'humanité.

En réécoutant une énième fois Bicurious qui ne quitte pas ma platine, j'ai recherché via nos divers réseaux de communication ta demande de te choper des skeuds de Schedule 1. Désolé, je n'ai rien trouvé de cette nature. Je te l'ai proposé, mais je n'ai pas trouvé de réponse franche. J'espère en tout cas que tu auras trouvé un gentil gars ou une cool meuf pour te capter un LP à Montpeul. Je constate en tout cas que tu ne me tiens finalement pas trop rigueur de cette incompréhension survenue entre nous car tu m'as proposé un tuyau de grande classe. Mais pourtant, ce n'était pas gagné d'avance.

Comme notre organisation s'affine, je trouve tout à fait convaincant la suggestion de se

refiler des noms de groupes à découvrir avec une playlist affinée ou une liste de disques à écouter dans un certain ordre. C'est ce qui a certainement sauvé ton tuyau italien (une première qui n'est pas pour me déplaire) car, je vais te le dire sans filtre, The past twelve months ne m'a pas excité plus que cela. Oui, c'est bien ficelé, les morceaux sont bien énergiques et tout, mais au bout du deuxième morceau, je me suis très vite lassé du chant gueulé. Et bien que ça regorge de mélodies et que les rythmes avec des cassures sont bien plus convaincants que les brûlots joués à mille à l'heure («Leave this town in flames»,

«The hand, the knife and the stab»), ça ne m'a pas retourné le cerveau. Je l'ai écouté deux fois d'affilée et en fait, ça m'a plus ennuyé qu'autre chose. Et alors que je redonne une chance à ce disque au moment de coucher sur papier mes impressions, mon avis n'a pas véritablement changé. C'est certes diversifié, mélodique et tout et il y a de sacrés bonnes idées, mais ce chant hurlé me fatigue au plus au point et je vais passer sans regret à la suite des réjouissances. Et quelle suite ! Car ta suggestion comprenait l'écoute d'un second album, Celebrate life, paru trois ans plus tard. Et celui-là a complètement changé ma perception du trio italien, au point que je l'écoute deux fois par jour depuis que tu m'as refilé le tuyau !

Ce n'est pas compliqué, je suis amoureux de ce disque. Un amour fou de ces mélodies géniales, du mid tempo qui prend tout son sens et de ses mélodies vocales ! Comme quoi, les types ont rectifié le tir dans le bon sens. Je suis ravi d'apprendre que ce disque a influencé la musique de Ravi, ce bon Fra me faisant de temps en temps découvrir de belles choses dans des styles que j'ai survolés jusque-là, et

je sais pertinemment que cet homme a bon goût. À la manière d'un Swain (remember la première saison de nos échanges), nos amis italiens ont vrillé de style d'album en album, mais pour le coup, l'évolution me botte carrément plus que celle des Hollandais, qui semblent avoir aujourd'hui un amour immodéré pour la pop incompréhensible à la Radiohead, alors que leur hardcore tendu et malsain était de haute volée. Pour revenir à Celebrate life, les guitares plus léchées, le ralentissement des titres et surtout le chant bien plus clair et mélodique font de ce disque un carton. Les gars ont mis les mains à la pâte (à pizza) pour composer et enregistrer un disque d'une qualité irréprochable et pour le coup, c'est moi qui viens de prendre un sacré coup de boule à la sauce Zidane/Materazzi. Mais j'ai suffisamment de clairvoyance pour crier haut et fort que jamais je ne me lasserai de «... and the new born poets' mouths full of clutery» (deuxième piste survenant après une délicieuse intro), et j'aurai toujours les poils qui s'hérissent quand débute «Naked (in the woods)» à la ligne de guitare hyper excitante et quand déroulera «Chronicles of a Van-Tastic journey!». L'intro de «Harvester» m'a direct fait penser au génial «Old man» de Dive Dive, tandis que le dansant «Moving like wolves at night» ne peut pas laisser indifférent. La puissance émotionnelle de ce disque est assez significative et moi qui, pourtant, suis quand même souvent dans le dur au niveau des riffs de guitares, les arpèges de guitares en son clair de Celebrate life sont plus puissantes que le déluge sonore des guitares du premier album. L'écart entre les deux disques que tu m'as recommandés relève plus de l'exceptionnel viaduc de Millau plutôt que de la traditionnelle passerelle, mais cela n'altère en rien la qualité du groupe et la désormais haute estime que j'ai pour The Rituals. Sans Celebrate life, le groupe transalpin n'aurait fait que passer dans ma hi-fi sans s'y attarder. Avec ce brillant second album, il occupe une place de choix dans mes récents coups de cœur... et le double LP trône fièrement dans ma discothèque, suite à l'achat réalisé (merci pour le tuyau !) sur le shop de La Face Cachée. J'ai chopé au même prix un LP neuf de Frank Turner ainsi qu'un probable futur tuyau. C'est pas merveilleux tout ça ? La magie de Noël, assurément ! Alors, Noyeux Joël cher

ami (moi non plus je ne me passionne pas pour cette période, complètement réfractaire aux fêtes de fin d'année, même si je me suis surpris à avoir les yeux un peu humides à la fin de la projection de Niko, le petit renne diffusé lors de la fête de Noël organisé par le Comité des Fêtes de Villers-lès-Nancy - je te vois rigoler, mais que veux-tu, mon petit cœur de rockeur est fragile !). Et fuck les bilans à rallonge. Ce qui est certain, c'est que l'une des meilleures choses qui me soit arrivée cette année encore, c'est cette satanée rubrique HuGui(Gui) les bons tuyaux, et l'un des mes souhaits les plus chers, c'est qu'elle perdure encore et encore (tout comme l'édition du fanzine en automne prochain) ! À plus pour de nouvelles aventures en 2025 !

■ Gui, Gui

PS : Si tu veux la version papier du fanzine, contacte nous !

guidechampi@w-fenec.org

guillaumecircus@hotmail.fr

GUI DE CHAMPI & GUILLAUME CIRCUS
présentent

HuGui(Gui)

les bons tuyaux



SAISON 3

2023 - 2024

Toujours dispo pour compléter ta collec' !

HuGui(Gui) Saison 1



SAISON 1 (2021-2022)

HuGui(Gui) Saison 2



SAISON 2 (2022-2023)

GUESS WHO'S BACK ?

LA TEAM HUGUI(GUI)

EST DE RETOUR !!

FANZINE A5, 64 PAGES

PRIX LIBRE

Avec les bons tuyaux :
Schedule 1, Church Girls, Durry,
Haters, The Windowsill, Plosivs,
Teen Mortgage, Avatarium,
Nervus, Cloud Nothings, Dead To
Me & Long Knife

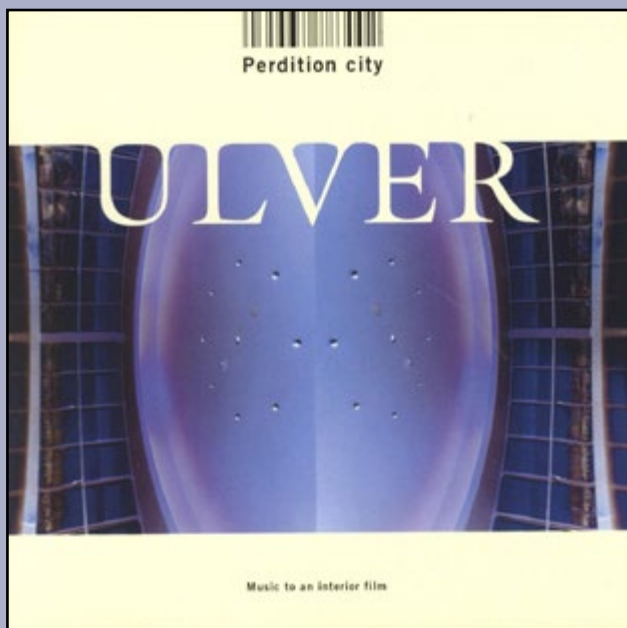
couv' : Dan Kérosène

CONTACT :

guidechampi@w-fenec.org
guillaumecircus@hotmail.fr

WWW.HUGUIGUI.FR





ULVER

PERDITION CITY (MUSIC TO AN INTERIOR FILM) (2000)

[Jester Records]

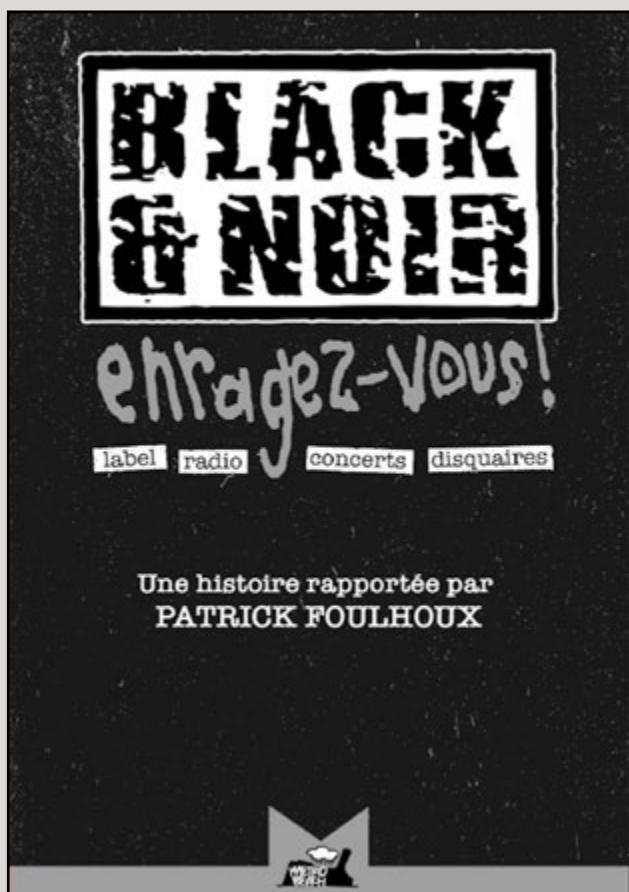
Monstre à plusieurs têtes de la musique norvégienne, Ulver (mot signifiant «Loups» dans leur langue) a été tout au long de sa carrière une formation aux inspirations intarissables et définitivement insaisissable. Rares sont ceux d'ailleurs qui se sont laissés emballer par la totalité d'une riche discographie débutée en 1995 et qui court toujours à l'heure où ces lignes sont écrites puisqu'un album est sorti pas plus tard que le 29 novembre (Liminal animals). Connue comme un groupe de black metal et de folk nordique au milieu des années 90, Ulver change radicalement de trajectoire peu avant le nouveau millénaire en épousant la musique électronique, d'abord partiellement avec Themes from William Blake's the marriage of heaven and hell (1998), puis de manière plus appuyée en 1999 sur un EP au titre évocateur : Metamorphosis. En mars 2000, les Norvégiens enchaînent avec un chef d'œuvre, Perdition city (sous-titré «Music to an interior film»), un cinquième album studio qui marquera leur discographie et les fera entrer durablement dans une nouvelle ère dans laquelle le metal ne sera plus qu'un lointain souvenir. Même leur logo se refera faire une beauté à cette occasion.

Au cours de cette métamorphose, Kristoffer Rygg, le chanteur et fondateur d'Ulver, commence déjà par recruter de nouveaux musiciens dont le programmateur et claviériste Tore Ylwi-

zaker (malheureusement décédé l'été dernier) pour façonner ce nouvel univers sombre fait de sonorités trip-hop, electronica, jazzy, ambient, electro post-industriel, le tout mêlé d'expérimentations, de field recordings, de spoken words et tout un tas de choses qu'on casera volontiers dans l'avant-gardisme. C'est d'ailleurs ce duo qui mettra un point d'honneur à composer et produire Perdition city, entouré d'invités pour nourrir l'œuvre d'instruments adéquats prévus sur les portées de ses neuf titres, on pense au saxophoniste de jazz et classique, Rolf Erik Nystrøm (Bergen Philharmonic Orchestra, à Faust (ex-batteur d'Emperor), et à Øystein Moe, bassiste du groupe de metal progressif Tritonus. L'idée étant de préparer son public et de prolonger l'expérience des deux disques précédents pour en faire une bande son abstraite représentant l'atmosphère d'une ville perdue, déserte et nocturne. Ainsi, on a souvent apparenté la musique de Perdition city à celle d'une BO d'un film noir, voire de science-fiction. Elle aurait très bien pu s'accommoder également à un film de David Lynch, réalisateur connu pour ses loufoqueries et son cinéma impalpable et truffé de mystères. Notons à ce titre que les Norvégiens sortiront quelques années après deux bandes originales pour le court métrage suédois «Lyckantropen» et le court métrage norvégien «Svidd neger», puis, une décennie plus tard, travailleront sur le «Riverhead» de Justin Oakey.

Si Perdition city nourrit ses idées en partie dans le catalogue de Warp Records (Autechre, Boards of Canada), de Ninja Tunes (Amon Tobin, Coldcut), voire dans les textures sombres de groupes tels que Bowery Electric, Coil ou The Future Sound of London, il a aussi assurément inspiré pas mal d'artistes, à commencer par leurs concitoyens de Røyksopp sur leur célèbre Melody A.M., mais également Kayo Dot, Bohren & Der Club of Gore ou encore The Kilimanjaro Darkjazz Ensemble. Et il a de quoi, tant la richesse mélodique, l'obscurité impénétrable et le côté lunatique et angoissant de cette fiction sonore bouleversent nos émotions. Un peu comme cette ville, elle nous désoriente puis nous mène progressivement à la perdition. Ce qui est moins le cas de nos jours concernant ses géniteurs qui ont l'air de se plaire dans un registre plutôt orienté pop/new wave. Je vous le disais au début, ils sont insaisissables.

■ Ted



BLACK & NOIR ENRAGEZ-VOUS !

PATRICK FOULHOUX

[Metro Beach]

La France a pas mal été à la traîne pour raconter son histoire du Rock mais elle commence à rattraper son retard ces dernières années, en s'inspirant de ce qui se fait Outre-Atlantique, en mode histoire orale. C'est-à-dire la scène racontée par ses propres protagonistes sous formes d'entretiens où s'entrecroisent les récits, et non par un proche ou un journaliste externe qui retranscrirait et adapterait à sa sauce. Ceci afin de documenter l'histoire d'un groupe, d'un label, d'une ville... à une époque où Internet n'existait pas et subsistent seulement des flyers, fanzines, articles de la presse nationale ou régionale, et la mémoire plus ou moins fraîche de ses activistes, qu'il convient donc de raviver. En parlant d'activistes, attention danger (désolé) car on a ici l'association de l'éditeur Guillaume Gwarddeath (co-auteur de Hey you! sur les Burning Heads et du documentaire Fanzinat, entre mille autres choses) et du journaliste/auteur/écrivain à multiples couvre-chefs Patrick Foulhoux (Rock Sound, Punk Rawk...), déjà responsable de Les Thugs - Radical history. Il faut croire qu'il n'avait

pas assez creusé le sujet ou plutôt qu'il y avait à Angers suffisamment de matière pour un autre livre.

À la lecture de Black & Noir - Enragez-vous !, on ne peut que les remercier d'avoir donné la parole à ces quatre jeunes (Stéphane «Martinez», Jean-Hugues «Casbah», Eric Sourice et Christophe «Doudou») férus de rock à grosses guitares au milieu des 80's. En total DIY car tout était à inventer, construire à l'époque, ils ont porté et développé jusqu'au début des années 2000 l'entité Black & Noir, tour à tour émission de radio, label, disquaires (avec des franchises plus ou moins éphémères à Bordeaux et Nantes), tout s'auto alimentant et contribuant à faire d'Angers, petite ville bourgeoise et catholique, un pivot incontournable de la scène rock underground, porté il est vrai par la locomotive Les Thugs, en filigrane tout au long du récit. Plusieurs dizaines d'années après on les sent toujours motivés par la même passion, la même fougue (tous ont gardé un pied dans la musique) et prêts à revivre les mêmes expériences enrichissantes, voire refaire les mêmes erreurs, l'argent et/ou la gloire étant le cadet de leurs soucis. Ils avaient la flamme, la rage et ont foncé tête baissée, sans jamais faire de compromis.

Une large part du livre est consacrée au label (une trentaine de disques entre 1990 et 1995), avec l'intervention des groupes racontant leur signature et l'impact que ça avait pu avoir sur leur «carrière». Black & Noir s'inspirait beaucoup de l'éthique et de la façon de faire de ses voisins américains Dischord ou Sub Pop, reprenant même ces derniers avec un club single (cinq 45t par an, tirés à 1000 exemplaires environ), parmi lesquels on retrouvait des groupes locaux (Dirty Hands, Les Shaking Dolls, Casbah Club, Les Thugs) mais pas que (Mad Monster Party, Burning Heads, Drive Blind, les Croates Overflow)... 20 titres en tout de (punk) rock noisy, difficilement trouvables en 2024, que le bien nommé label Nineteen Something a eu la très bonne idée de compiler en CD digipak, avec un livret commenté par Eric Sourice. À lire et à écouter (c'est mieux qu'à boire et à manger, dont tu risques d'abuser pendant les fêtes) et à commander, donc, même si tu n'es pas d'Angers.

■ Guillaume Circus



DANS L'OMBRE : PATRICK

SI TU AS UN JOUR ACHETÉ UN MAGAZINE ROCK EN KIOSQUE DANS LES ANNÉES 1990-2000, ROCK SOUND AU HASARD, LE NOM DE PATRICK FOULHOUX NE T'EST SÛREMENT PAS INCONNU. APRÈS AVOIR DÉBUTÉ ET FAIT SES PREMIÈRES ARMES DANS LE FANZINAT, PUIS S'ÊTRE PROFESSIONNALISÉ DANS LA PRESSE MUSICALE, C'EST DÉSORMAIS DANS DES FORMATS PLUS LONGS QUE S'EXPRIME SA PLUME, QU'ON A SOLlicitÉE POUR QU'IL SE DÉVOILE UN PEU PLUS.

Quelle est ta formation ?

Voulant faire l'école du rock'n'roll et non pas suivre le schéma classique, à seize ans, à l'âge du choix, en 1978, j'ai tiré à pile ou face une formation délivrant un BEP, ce qu'il y avait de plus court comme études. C'est tombé sur un BEP menuisier que je n'ai pas eu évidemment, n'étant absolument pas manuel. Le rock'n'roll a été une révélation pour moi en 1973. J'étais en centre aéré à côté de Clermont-Ferrand, à Manson, les moniteurs et les monitrices avaient fait mai 68. Les mecs avaient les cheveux longs, certains portaient des lunettes rondes, des vestes côtelées et des pataugas. J'avais onze ans. À partir de là, je n'envisageais la vie qu'à travers le prisme du rock'n'roll, d'où, au moment où j'ai dû choisir quelles études suivre, pour moi, c'était évident, des études de rock'n'roll ; mais ça n'existait pas... À ma façon et en persévérant, j'ai suivi cette voie.

Quel est ton métier ?

Après en avoir exercé de nombreux, depuis 2004, je suis journaliste à plein temps. Et je suis également auteur. Je suis directeur éditorial et rédacteur en chef d'un magazine semestriel gratuit appelé Horizon Saint-Jacques. C'est un magazine de territoire traitant uniquement du quartier Saint-Jacques à Clermont-Ferrand. On parle de culture, de social, de sport, d'économie et principalement, de mémoire. Saint-Jacques étant un quartier prioritaire, j'ai répondu à un appel à projet et j'ai obtenu une subvention de Clermont Auvergne Métropole. Nous en sommes à la sixième année d'existence. Je suis arrivé à un âge où j'ai envie de transmettre, d'où les livres sur Les Thugs, Black & Noir - Enragez-vous !, Hache tendre & gueules de bois ou Une histoire du rock à Clermont.

Quelles sont tes activités dans le monde de la musique ?

Aujourd'hui, plus rien, si ce n'est encore un peu journaliste pour la presse musicale, en dilettante. Pour les magazines Plugged et My Rock, et épisodiquement pour d'autres publications. Et je suis auteur de livres axés musique principalement. Mais j'ai exercé de nombreuses activités bénévoles : [piètre] musicien, labels (Spliff et Pyromane Records), tourneur, organisateur de concert, président de festival (Volcaniques de Mars) et rédacteur pour de nombreux fanzines, celui qui compte le plus à mon cœur étant Violence de mon ami Frank Frejnik.

Ça rapporte ?

La musique ne rapporte pas si tu n'as pas une certaine notoriété, et je n'ai jamais couru après la notoriété non plus. Sinon, j'écirais des livres sur Johnny Hallyday au lieu d'écrire la biographie des Thugs ou l'histoire de Black & Noir. Et en tant qu'auteur, et ça vaut aussi pour les sculpteurs ou les peintres, nous n'appartenons pas au monde du «spectacle vivant», nous ne bénéficions donc pas d'un statut équivalent à celui du statut d'intermittent qui permet aux musiciens, aux danseurs ou aux comédiens de percevoir des allocations durant leur temps de création. Le temps d'écriture, de peinture ou de sculpture est pris sur le temps libre. Et je ne parle même pas des droits d'auteur...

Il vient d'où ton pseudo «Tad» ?

J'étais chanteur-guitariste des Waterguns. À l'occasion d'une fête de la musique, en 89 ou 90, j'étais en photo, en grand, dans le quotidien régional. J'avais un peu d'embonpoint. Pascal «Buck» Roussel, le chanteur des Real Cool Killers était jaloux parce qu'il n'avait jamais bénéficié d'une si belle exposition dans La Montagne malgré son statut. On n'arrêtait

pas de se chambrer. Il me disait : «Les gros, ça passe pas dans la presse !» Et vu qu'en 1989, il y a eu la tournée européenne de Tad avec Nirvana comme support-band, je lui répondais : «Regarde Tad, on le voit partout dans les fanzines.» Je lui avais donné le bâton pour me faire battre. Buck m'a surnommé ainsi à partir de là. On aimait bien se charrier. Lui-même avait surnommé les Real Cool Killers : les Ridicule Killers. Il a rebaptisé un autre de mes groupes, Sorry Wrong Number, en Souris Rondes d'Ambert par exemple.

Une autre anecdote sympa à nous raconter ?

Je devais organiser le tout premier concert de Green Day à Clermont-Ferrand, pour 1500 francs (environ 250 €). Je travaillais avec un tourneur qui m'a appelé un jour pour me demander si je pouvais héberger le groupe comme je le faisais parfois, entre l'Angleterre et l'Espagne, à l'occasion de sa première tournée européenne. Il n'y avait aucune date en France de programmée. Étant ultra-fan de Green Day à l'époque, j'ai répondu que non seulement je les hébergerais et je leur cuisinerais des

pâtes, mais je les ferais jouer pour leur payer au moins l'essence pour aller en Espagne. Le concert devait se dérouler au Club 3000 à Clermont-Ferrand. J'avais demandé aux Limougeauds de Chinese Radio Kids de faire la première partie. Les affiches A2 photocopiées et concoctées par mes soins étaient tirées, les souches de ticket d'entrée imprimées, quand j'ai reçu un appel du tourneur : «Tournée annulée. Officiellement : le batteur s'est cassé une jambe...» En vérité, entre le moment où le groupe a monté la tournée et avant qu'elle ne débute, Green Day a signé chez Reprise (Warner). La major leur a intimé l'ordre d'annuler cette tournée. Seulement, ils avaient déjà atterri à Londres. La tournée a donc été officiellement annulée. Officiellement, puisque, quelques temps après, les MC4 que j'ai croisés au festival des 3 Rivières à côté de Périgueux, m'ont appris que Green Day avait maintenu ses dates anglaises en jouant sous un faux nom qui ne trompait personne évidemment, et le bouche à oreille a fait le reste. Ils ont fait une tournée anglaise dans des clubs bondés.

UNIQUE DATE EN FRANCE !

GREEN DAY

+ CHINESE
RADIO KIDS

LOCATION SPLIFF

73 91 88 54

FROM SAN FRANCISCO

CLUB 3000

22H
MARDI
20
AVRIL

THE DILLINGER ESCAPE PLAN - EZ3KIEL - MARDIS GRAS BB - SYD MATTERS
UHT® - KING KAHN & THE FABULOUS SHRINES - POISON THE WELL
MINIMAL ORCHESTRA - STOLEN BABIES - KAFKA
BEE DEE KAY & THE ROLLESTERS - SHÄDEL - JÉRÔME CAILLON
LA NUIT SECRETE DES VOLCANIQUES - SELECTIONS DE FILMS - APERO MIX + SURPRISES



10 YEARS OF INVASION

LES VOLCANIQUES DE MARS

DU 19 AU 23 MARS 2008

BIOM CLEMONT-FD

Quel est le projet dans lequel tu as eu l'impression de mettre le plus de toi-même ?

Dans tout ce que je fais, je m'investis totalement. Dans tout ce que je fais, il y a une partie de moi-même. Le magazine Horizon Saint-Jacques évoque mon quartier et les gens qui l'animent. J'y suis attaché. Je parle évidemment beaucoup de moi dans le livre Hache tendre & gueules de bois (Kyklos Éditions). Mais où je me dévoile probablement le plus, c'est dans le livre À nous deux, Alzheimer (Éditions Entremises), un témoignage où je raconte ma vie d'aidant pour accompagner mes deux parents, mon père et ma mère, qui souffraient tous les deux de la maladie d'Alzheimer. Un livre pour aider les aidants.

Ton coup de cœur musical du moment ?

Gentle Ben & The Shimmering Hands. Leur album Brut chez est l'album de l'année pour moi avec, pas loin derrière le dernier Peter Perrett, le Jesus Lizard et le premier album de Dead Chic. Sans oublier le nouveau Tindersticks, le premier album de Laurent Benitah, le premier album de Mike Noegraf, le premier et probablement dernier Stabbing Jabs, le Split System, le Dynamite Shakers... Stop, n'en jetez plus, y'en a trop.

Es-tu accro au web, aux réseaux sociaux ?

Un peu à Facebook, je m'en sers principalement d'outil pour communiquer sur mes livres. Sans ça, je me désinscrirais, c'est le royaume du poujadisme. Si les accrocs des zozos sociaux mettaient autant d'énergie à s'engager pour des causes qui leur semblent juste au lieu de déblatérer derrière leur écran, notre société se porterait beaucoup mieux...

À part le rock et l'écriture, tu as d'autres passions ?

Le pinard, la bonne chère, le théâtre de rue et les arts plastiques en général, j'ai un peu décroché du ciné en revanche. Je suis sensible à tous les modes d'expression qui véhiculent des idées et qui transmettent des émotions. Le monde culturel est de moins en moins engagé, si ce n'est pour défendre le statut d'intermittent ; là, il y a du monde. Je pense qu'actuellement, il se dit beaucoup plus de choses en théâtre de rue, en arts plastiques et en littérature que dans le cinéma, le rock ou

le théâtre conventionnel qui, pour passer sous les fourches caudines de la bien-pensance et de la censure, sont obligés de se policer. Certes, l'indépendance est souvent synonyme de précarité, mais elle permet de s'exprimer librement et, en France, nous avons encore l'avantage de pouvoir nous exprimer assez librement sans mettre nos vies en danger... Suivez mon regard...

Tu t'imagines dans 15 ans ?

Vivant...

Merci Patrick pour la réactivité, rapidité et qualité de tes réponses.

■ Guillaume Circus
Photos : Yann Cabello

TOUS LES ANCIENS NUMÉROS SONT À TÉLÉCHARGER SUR LE W-FENEC.ORG





1224

